

3 1761 04276 5412





POGGIANA,

O Û

LA VIE, LE CARACTERE, LES
SENTENCES, ET LES BONS MOTS

D E

POGGE FLORENTIN,

AVEC SON HISTOIRE

D E L A

REPUBLIQUE DE FLORENCE,

È T

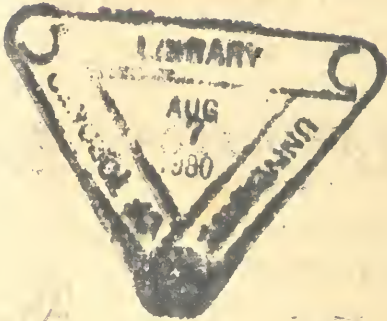
Un SUPPLEMENT de diverses
Pieces importantes.

TOME SECOND.



À AMSTERDAM,
Chez PIERRE HUMBERT.

MDCCXX.



15
5077
P. 227
v. 2



A V I S

SUR CET ABREGE' DE L'HIS-
TOIRE DE FLORENCE.

ON avoit résolu d'abord de ne marquer que les principaux traits de l'Histoire Florentine de Pogge, mais après l'avoir luë toute entière on a crû faire plaisir au Public de l'abreger en faveur de ceux qui n'aiment pas le Latin, ou qui ne sont pas d'humeur de lire l'original d'un bout à l'autre. On y a joint les éclaircissemens qu'on

II AVIS SUR L'ABREGÉ

a pû trouver dans *Leonard Aretin*, dans *Nicolas Machiavel*, Citoyen & Secretaire de Florence, & dans les Notes de M. *Recanati* qui a consulté plusieurs Historiens de Florence peu connus hors de l'Italie. On a pris plaisir à confronter les divers caracteres de ces trois Historiens de Florence. Leonard Aretin a plus de détails, son stile est plus simple, & plus naturel, il tient plus du Journal que de l'Histoire. Pogge s'étend davantage, son stile est plus soutenu, il fait parler ses personnages, à la manière de *Tite Live* & de *Saluste*. Machiavel écrit en Politique, dé-

ve

velope les événemens avec beaucoup de pénétration, mais souvent il soupçonne, & il devine à l'imitation de *Tacite*, dont il n'a pourtant pas suivi le stile *concis, & serré*. A l'égard de Monsieur *Recanati*, en bon Venitien, il prend, dans ses notes, le parti de sa Patrie, quand il arrive à Poggie de décharger sa bile contre elle, comme il fait souvent.

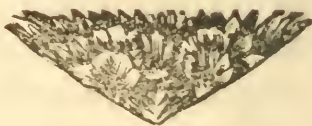
Les guerres que se font les Villes, & les petits Etats sont en petit, ce que sont en grand les guerres des Nations entières. On y voit mêmes intrigues; mêmes stratagêmes, mêmes passions, mêmes ca-

raâteres, mêmes révolutions en un mot des événemens tout semblables. La raison en est bien claire, c'est qu'on y voit l'Homme par tout, blanc, ou noir, selon le climat, habillé, & armé différemment, selon les divers usages des Nations, plus feroce, ou plus doux, plus brutal, ou plus civilisé suivant le caractère des siècles, mais toujours l'Homme, quant à l'intérieur. On y trouve encore les mêmes exemples, ou de valeur, & de fidélité, ou de lâcheté, d'inconstance, & de perfidie. Les guerres y sont conduites, pour la plupart, comme les nôtres, suivant

vant l'interêt, l'ambition, & quelquefois les intrigues galantes des Généraux, qui ont l'art de pousser, ou de prolonger une guerre, de reculer, ou d'avancer une paix, au gré de ces passions. On y est surpris, & confus de se voir la dupe des apparences, en découvrant que souvent ces grands événemens qui occupent tout l'Univers, sont amenez, par les plus petites causes, & par les ressorts les moins importans en eux-mêmes. Mais sur tout on est frappé d'admiration à la vue de ce qu'on appelle vulgairement le sort des armes, & l'inconstance de la fortune,

VI AVIS SUR L'ABREGÉ &c.

mais qu'on doit appeller la conduite secrete, & profonde, les ressorts impénétrables de l'Arbitre souverain de l'Univers. On a cru que le Lecteur ne seroit pas fâché de voir la preuve de cette reflexion dans cet Abrégé, où l'on a réduit en deux les huit Livres de Pogge.



HIS-



AVERTISSEMENT.

LAUTEUR de ce Recueil ayant eu occasion de lire les Oeuvres de *Pogge Florentin*, en travaillant à un Ouvrage plus sérieux, a crû que les Savans pourroient se délasser en le lisant, comme il s'est délassé lui-même en le composant. *Pogge Florentin* est assez célèbre dans la République des Lettres, pour inspirer au Public quelque curiosité de le connoître plus particulièrement. On verra par l'Histoire de sa vie, & par les traits qu'on a rassemblez ici que ce qui part de sa plume, ne doit pas être indifferant aux

II AVERTISSEMENT.

personnes de bon goût. On y trouvera du serieux, & de l'enjoué, des sentences, & de bons mots, de la morale, & de la politique, l'Art militaire y tient même sa place de tems en tems.

Quoi qu'il semble que la mode des Livres en *Ana* commence un peu à passer, on a crû pourtant pouvoir donner à ce Recueil le titre de *Poggiana*. D'autant plus que dès lors on avoit donné le nom de *Poggiana*, & de *Montepolitiana* aux découvertes que firent en Allemagne Pogge, & *Barthelemi de Montepolitiano*, comme cela paroît par une Lettre de *Francisco Barbaro* à Pogge son bon ami. Cette Lettre dont Monsieur Recanati n'a donné que quelques fragmens s'est trouvée toute entière dans la belle Bibliotheque de S. Paul à Leipzig.

AVERTISSEMENT. III

fig. Comme le favant Monsieur *Bærner* Professeur en Theologie, & Bibliothequaire de l'Université de cette Ville me l'a généreusement communiquée, j'en rapporterai * ici un endroit assez curieux, & qui justifiera le titre qu'on donne à cet Ouvrage. *Tout de même qu'on appelloit les pommes d'Appius, Appiana, les Cerises de Lucullus, Luculliana, & les poires de Manlius, Manliana. On appellera aussi un jour Poggiana, & Montepolitiana les semences de Litterature que vous avez apportées d'Allemagne, en Italie.* Peut-être ne croioit-on pas que l'origine des *Ana* fût aussi ancienne. On a cru d'ailleurs ne pouvoir suivre un meilleur modele que celui de

* 4 Mon-

* On la trouvera toute entiere en Latin à a fin du Tome II. de ce Recueil, pag. 313.

IV AVERTISSEMENT.

Monfieur l'Abbé du Pin, qui a intitulé *Gersoniana*, l'excellent Ouvrage qu'il a donné fur la vie, la doctrine, les fentimens, & les Ouvrages du célèbre *Jean Gerson* Chancelier de l'Univerfité de Paris, & fon Député au Concile de Conftance.

Ce petit Ouvrage aura quatre Parties. La première contiendra la Vie de Pogge, & de plufieurs de fes contemporains, tirée de divers Auteurs, & principalement de la Vie de Pogge que Jean Baptifte Recanati, Noble de Venife, & Academicien de Florence, a mise à la tête de l'*Histoire Florentine de Pogge*, imprimée à Venife en 1715.

La feconde Partie fera un recueil de fentences, de maximes, & de traits d'Histoire tirés des Ouvrages de cet illuftre Florentin. On a pris foin d'ame-
ner

AVERTISSEMENT. v

ner ces sentences , de les lier , & de les éclaircir par quelques reflexions.

La troisième Partie est un A-bregé de l'Histoire de Florence de Pogge , où l'on a joint des Eclaircissémens tirez de *Leonard Aretin* , de *Machiavel* & des Notes de Monsieur Recanati sur l'Histoire de Florence.

La quatrième Partie consiste dans le choix qu'on a fait des meilleurs mots de Pogge , & des hommes illustres de son tems imprimez à Strasbourg en 1510. sous le nom de *Facetiæ*. Enfin on trouvera ici en forme de supplement quatre Pieces Latines, savoir trois Lettres, la première de Pogge, la seconde de Francisco Barbaro sur la decouverte des Oeuvres de Quintilien, & la troisième de Cincio. La quatrième Piece est l'Oraison funebre d'Emanuel Chrysolore

VI AVERTISSEMENT.

par André Julien Noble Venetien.

On trouvera de tems en tems dans cet Ouvrage des endroits qui pourront servir de préliminaire au Concile de Basse auquel l'Auteur de l'Histoire du Concile de Constance travaille.

Fautes à corriger dans le Tome I.

Pag. 32. lig. 7. *Cicéron*, & qu'il. lisez *Cicéron*. Il prétend même qu'il. P. 49. l. 1. qu'il. lisez. ce qu'il. P. 115. l. 20. *reformer*, ajoutez le peuple. P. 117. l. 18. *vigilants*. lisez. éveillez.

AVIS



A V I S *

SUR LA SECONDE PARTIE :
Avec quelques Additions.

O N a cru que le Public ne perdroit rien à la methode qu'on a suivie dans cette seconde Partie. Quoique Pogge eût beaucoup d'esprit & de sçavoir, il n'y a pourtant pas toujours ni assez de tour, ni assez de choix dans ses Traitez pour les donner tels qu'ils sont en original. Quelquefois il s'étend beaucoup sur des choses qui interessent fort peu, sur tout à present, d'autrefois il passe avec rapidité sur des endroits, qui meritoient plus d'étendue. Il y a souvent dans ses Oeuvres un air de Rhetorique, & un tour de Declamation, qui n'est ni de notre siècle, ni de notre Langue. On a donc crû devoir prendre le parti de les réduire pour la plûpart en maximes, senten-
ces

* Cet Avis est venu trop tard entre les mains de l'Imprimeur pour être inseré au devant de la seconde Partie.

ces, reflexions, sentimens, traits d'Histoire & de Critique &c.

En disposant ainsi des Ouvrages de ce bel Esprit, on s'est mis en état d'en rendre la lecture plus utile & plus agréable. On s'est acquis par là le droit d'abreger & de s'étendre selon les sujets, aussi bien que de choisir les morceaux, qu'on a jugez le plus de mise, & de leur donner une tournure plus conforme au goût d'un siècle, plus délicat & plus poli que ne l'étoit le quinzième. On a tâché d'étoffer ce qu'on trouvoit trop mince, & de donner de la chair & de la couleur, à ce qui paroissoit trop squelette. D'ailleurs on a gagné par cette methode la liberté d'associer à Pogge plusieurs de ses Contemporains & quelques hommes illustres des autres siècles, dont la compagnie ne sauroit le deshonoré.

On en a même ômis plusieurs, tant pour ne pas grossir le volume, que parce qu'on n'a pas eu sur leur sujet des mémoires particuliers. J'aurois bien voulu, par exemple, donner quelques nouvelles d'un

Cincio. Secretaire du Pape, Colleague & Ami de Pogge, nommé Cincio Romain. Son seul nom, si illustre dans la République Romaine, m'inspiroit de la curiosité pour le

le

le connoître plus à fond. La famille de Cincius fut illustre à Rome. Il y en eut un entre autres qui se signala, par plusieurs beaux endroits dans le sixième siècle de la fondation de Rome, au tems des guerres de Marius & de Sylla. Il fut homme de guerre, homme d'Etat & homme de Lettres. Il eut beaucoup de part à l'amitié de Ciceron, qui le defend fort bien d'avoir trempé dans la conjuration de Sylla contre la République. L'Histoire parle de deux Loix qui ont porté son nom, l'une somptuaire, pour regler les dépenses, l'autre muneraire, pour empêcher de corrompre les Juges & les Magistrats par argent. Il y défend aux Clients de porter deux Robes, de peur qu'on n'y cachât des présens, pour gagner des suffrages. Il donna cette Loi à la sollicitation de Q. Fabius Maximus le Cunctateur ou le Temporisateur. Il falloit que cette Loi fût bien severe, puis que Ciceron ne voulut point accepter des Livres qu'on lui offroit, que Cincius son ami ne l'eût assuré, que la Loi Cincia ne s'y opposoit pas, comme il le dit à son ami Atticus. (a) Cum mihi per legem Cinciam, licere capere, Cincius amicus tuus diceret, libenter dixi

Cicer.
pro Sylla.
20.

Cicer.
de Senect.
4.

(a) Cic.
ad Attic.
L. I. Ep.
20.

me

me accepturum. *Cincius étoit homme à bons mots & savoit railler fort gravement. Le jour qu'il porta au Senat sa Loi Muneraire, quelcun, qui sans doute n'étoit pas content de cette Loi lui demanda d'un air fort méprisant, ce qu'il apportoit. Je vous apporte, dit-il, de quoi acheter si vous en avez besoin. C'étoit dire bien piquamment, qu'il falloit acheter non les charges, mais les*

(a) Cic.
de Orat.
L. II. c.
71.

Loix qui defendent de les acheter (a). Sæpe etiam sententiosè ridicula dicuntur; ut M. Cincius quo die Legem de donis & muneribus tulit, cum C. Cento prodissset, & satis contumeliosè Quid fers, Cinciole, quæsisset. Ut emas, inquit, Cai, si uti velis. L'Antiquité nous parle de Cincius comme d'un homme fort savant. Il avoit écrit une Histoire Romaine depuis l'origine de cette République, dont il est parlé avec éloge dans Denys

(b) Rom.
Antiq. L.
I. p. 3. 33.
36. 57.
(c) Aulul.
L. XVI.
c. 4.

d'Halicarnasse (b). Aulugelle (c) nous a conservé un fragment d'un Livre que cet habile Romain avoit fait sur l'Art militaire. Cicéron (d) parle de Cincius, comme*

(d) Cicero
pro Sylla.
20.

* Il faut remarquer qu'au devant du nom Cincius, il y a quelquefois une L. & d'autrefois une M. Ce qui pourroit faire croire que ce sont deux personnes différentes. La plupart du tems Cice-
ron

me d'un homme de fort bonnes mœurs, bon citoyen, sur tout fort généreux & fort desintereffé. Après s'être endeté au service de la République, il vendit son patrimoine pour payer ses dettes.

Je ne saurois bien rendre la raison du penchant que j'aurois à souhaiter que le Cincio du quinzième siècle fût descendu de ces illustres Romains. C'est apparemment la conformité de caractères à certains égards, comme la probité, le savoir, la politesse, une honnête gayeté, & les bons mots dans l'occasion. Il est vrai que notre Cincio n'est connu par aucuns Ouvrages publics, à moins qu'ils n'ayent eu le même sort que ceux de l'Ancien Cincius, dont on n'a qu'un miserable petit fragment. Mais on peut faire là-dessus la reflexion que faisoit Pogge, sur ce qu'on objectoit au savant Nicolas Nicoli Pogg. Ep. son ami intime, qu'il n'avoit jamais rien P. 345. écrit. Bien loin, dit-il, que ne point écrire, soit un caractère d'ignorance
au

ron l'appelle Cincius tout court. Après avoir confronté les Auteurs, il me semble que c'est un seul & même personnage, qui pouvoit avoir nom Lucius Marcus. Son Pere s'appelloit Publius Cincius, dont Ciceron parle comme d'un fort homme de bien.

au contraire la plûpart de ceux qui écri-
vent semblent avoir pris à tâche de dé-
couvrir la leur. Au fonds il n'y aura
jamais que des fots, qui concluront de
ce que Pythagore, Socrate & tant d'au-
tres grands Philosophes n'ont point é-
crit, qu'ils étoient des ignorans. *Il*
s'est pourtant trouvé parmi les MSS. de
la riche Bibliothèque de Wolffenbutel,
une Lettre de Cincio à Pogge, où l'on
découvre en lui les caractères qu'on vient
de marquer, & par où l'on peut juger de
ce qu'il eût été capable de faire, si son
loisir, son humeur, ou sa modestie le lui
eussent permis.

Lettre Cette Lettre est une félicitation sur
de Cincio l'augmentation de la famille de Pogge.
à Pogge. *Il y regne un grand caractère de tendres-*
se, & sur tout une alliance assez rare,
c'est celle de la sincérité & de la politesse.
L'éloge qu'il y fait de la République de
Florence est de ce caractère. Il est veri-
table, & il devoit faire beaucoup de plai-
sir au Florentin son ami. Votre fils,
dit-il, sera élevé à Florence, si fécon-
de en esprits merveilleux, & en per-
sonnages d'une doctrine profonde; d'ail-
leurs si florissante par son commerce,
qu'elle surpasse toutes les autres Villes,
ou

ou au moins qu'elle n'est surpassée par aucune. *Il prétend qu'un heureux naturel soutenu par une bonne & soigneuse éducation, ne peut jamais être corrompu par la fortune, ni alteré par les influences des Astres.* Il est vrai, dit-il, qu'Homere nous fait un conte d'une certaine chaine d'or, qui s'étend depuis le Ciel jusqu'à la Terre, & qui entraîne les hommes, pendant qu'ils croient la tirer à eux, voulant faire entendre par là que les actions humaines sont sujettes au Destin, & que nul ne peut résister à sa nécessité. Mais peut-être qu'il en parloit selon l'opinion du vulgaire, ou qu'avec quantité de Philosophes opiniâtres qu'on n'a jamais pu ramener par aucune raison, de cette doctrine de la fatalité, il étoit lui-même de ce sentiment. *Comme il y a dans cette Lettre une fort belle morale accompagnée d'une agréable érudition, sur tout par rapport à l'éducation des enfans, on fera d'autant moins de difficulté de la donner avec quelques autres à la fin de cet Ouvrage* que c'est peut-être l'unique monument que nous ayons de Cincio.*

Il est certain que la famille des Cen-
 Tom. II. * * * cès *;

* On la trouvera au Tom. II. p. 322.

XIV AVIS SUR LA II. PARTIE

ces *, avoit depuis long tems tenu les premiers rangs dans l'Eglise. Dans l'onzième siècle il y eut un Cincius Gouverneur de Rome, homme de grande autorité en Italie, qui adbera à l'Anti-Pape Clement III. & s'opposa vigoureusement aux entreprises de Gregoire VII. sur l'Eglise & sur l'Empire. Ce Pape l'excommunia, mais sans se mettre en peine de cette foudre, il l'enleva de vive force, pendant qu'il celebrait la Messe, & l'emmena prisonnier. Ce Cincius mourut à Pavie où il étoit allé joindre l'Empe-

Baron. reur Henri IV. Il y avoit sous le Pontificat de Victor. III. un Cincius Consul

Ann.
1075.
1077.

Romain, qui assista à l'élection de ce Pape. Il semble que lors de l'élection de Ge-

Baron. lase II. dans le douzième siècle il y eut deux Cincius, dont l'un étoit Cardinal,

Ann.
1118. n.
IV. XIII.

& assista à cette élection. L'autre qui s'appelloit Frangipane, tenoit le parti de l'Empereur Henri IV. contre ce Pape, qui en fut cruellement maltraité. Ce fut apparemment le même, qui adbera à l'Anti-Pape Anaclet, contre Innocent II. Sur la fin du même siècle sous Celestin III.

Cin-

* C'est ainsi que les appelle Auberi dans sa Vie des Cardinaux.

*Cincius Camerier de ce Pape, composa un Traité des Biens *, Cens, ou Rentes de l'Eglise Romaine dont le Manuscrit est au Vatican. Il paroît par les citations de Baronius & de Pagi, que cet Ouvrage ne roule pas seulement sur ce que porte le titre, mais qu'il est en même tems Historique. Enfin un Cardinal de ce nom fut élu Pape en 1193. sous le nom d'Honoré III.*

Il faut mettre Jean Aurispa Prêtre Sicilien & Auteur celebre en ce tems-là tant en prose qu'en vers, entre les illustres contemporains de Pogge. Laurent Valle avoit reproché à ce dernier de s'être brouillé avec Aurispa, mais il s'en défend & en parle avec éloge. Il fut comme lui Secrétaire des Papes Eugene IV. & Nicolas V. qui lui donna de beaux Benefices en Sicile. Il étoit également aimé des Grands & des Savans, comme des Papes qu'on vient de nommer, du Roi Alphonse, des Ducs de Ferrare, d'Æneas

Jean Au-
rispa.
Antonin;
Mongito-
ri Biblioth;
Sicul.
T. I.

* *En voici le titre. Incipit liber Censuum Romanæ Ecclesiæ à Cencio Camerario compositus secundum antiquorum Patrum regesta, & memorialia diversa, anno Incarnationis Dominicæ millesimo centesimo nonagesimo secundo, Pontificatus Celestini Papæ tertii anno secundo.*

d'Æneas Sylvius, d'Antoine de Palerme, de François Philelphe, de Laurent Val-
le, qui le reconnoit pour son Maître dans
la Langue Grecque. On ne sait point l'an-
née ni le lieu de sa mort. Il vécut fort
vieux & laissa divers Ouvrages, des Epi-
grammes, un volume de Lettres, dont
il y en a quelques-unes de Manuscrites
chez les Hermites de Padoüe &c. Il fit
aussi quelques Traductions d'Auteurs Grecs
en Latin, comme celles des Oeuvres d'Ar-
chimedee, de la Vie d'Homere, & du Li-
vre d'Hieroclès sur les vers dorez de Py-
thagore, qu'il dédia à Nicolas V. Le
savant & illustre M. Dacier en parle
amplement & avec beaucoup d'éloge dans
la Préface de la belle Traduction Fran-
çoise qu'il a donnée de ce Commentaire
d'Hieroclès.

Alexan-
dre d'Al-
exandre.

(a) Dies
gen. T. II.
p. 547.

(b) C'est-
à-dire,
Ecrivains]

La Loi Cincia m'a fait souvenir d'un
illustre Auteur du quinzième siècle, parce
qu'il en parle dans un Ouvrage (a) qui
nous est resté de lui, sous le titre de Dies
geniales, c'est-à-dire, journées agréa-
bles. C'est Alexandre d'Alexandre, cé-
lèbre Jurisconsulte de Naples. On se
plaint dans la Préface de cet Ouvrage que
les Biographes (b) n'ont point parlé de
cet habile Antiquaire & Critique, quoi-
qu'on

qu'on ait écrit la Vie de plusieurs de ses contemporains. Mais le savant Auteur de cette Préface se trompe fort. Moreri ^{des Vies des hommes illustres.} allegue cinq ou six Auteurs qui ont parlé du Jurisconsulte Alexandre, entre lesquels est Jean Gerard Vossius qui le préféra de beaucoup à François Philelphe, dont il sera souvent parlé dans cet Ouvrage. Il n'est pas surprenant qu'on n'en trouve aucune mention dans Pogge, qui pouvoit ne l'avoir pas connu, puis que Pogge mourut en 1459. Et qu'Alexandre vécut jusqu'à 1494. Comme Moreri nous instruit assez de sa famille, je ne parlerai que de ses liaisons, Et du caractère de ses mœurs Et de son esprit. Il fut Disciple de François Philelphe, dont il parle avec éloge, sans disconvenir pourtant, que dans sa jeunesse ses mœurs avoient été dérégées. On peut mieux compter sur ce jugement que sur les déclamations emportées de Pogge contre Philelphe. Entre les divers talents de notre Jurisconsulte Napolitain, il avoit celui de bien donner le caractère des gens, Et de les produire par les endroits les plus avantageux. Il commence son Ouvrage par le caractère de Jovianus Pontanus, Historien, Orateur, Et Poète célèbre, qui fut

Alex. ab
Alex. T.
I. p. 177;

p. 1.

fut Précepteur du Roi Alphonse, & Sénateur de Venise. C'étoit, dit-il, un homme d'un esprit extrêmement doux, sa politesse, & son élégance étoit accompagnée d'une ingénuité qui rendoit sa conversation charmante. Il recevoit ses amis avec autant de plaisir que de bonté. Leurs entretiens rouloient sur les belles Lettres, & finissoient ordinairement par un repas frugal & gai. C'est ce qui arriva chez Actius Syncerus, qui traitoit souvent ses amis, du nombre desquels étoit Alexandre. Il y a ici à remarquer quelques particularitez assez agréables. 1. La simplicité de leurs repas. Celui dont l'Auteur parle ici étoit de citrouille avec de la laitue hachée menu & assaisonnée avec des grains de raisins sechez au Soleil, des pommes de bonne odeur qu'on avoit conservées l'hiver, des figues seches de Sinuessè avec de l'eau de Rose, d'autrefois des choux fleurs & des asperges de Jardin. C'est là ce qu'il appelle un repas délicat & non vulgaire †.*

2. C'étoit.

* Ville de la Terre de Labour dans la Campagne de Rome.

† Coenâque non vulgari nec protritâ; sed aut veteris cucurbitæ ferculo cum lactucæ tyrsi minutim cæso, & acino uvæ passæ inperfo; aut
olen.

2. C'étoit la coutume de chanter sur la lyre les élégies d'Ovide, de Catulle, de Propertius & des autres. 3. Ce fut Sannazar qui chanta dans cette fête dont Alexandre fait le recit. Nous apprenons ici que Sannazar n'étoit pas un homme de grande naissance, comme l'a dit Moreri. C'étoit un esclave Ethiopien qu'Actius Syncerus avoit affranchi, & à qui il avoit donné son nom avec la liberté. Il chanta jusqu'à mille vers de Propertius, La melodie finit par quelque question sur un vers de ce Poëte.

Les Savans connoissent le merite, le savoir & les vertus d'Hermolaus Barbarus, Sénateur de Venise, & fait Patriarche d'Aquilée par Innocent VIII. auquel il fut envoyé par la République de Venise. Il étoit lié d'une amitié fort étroite avec Alexandre d'Alexandre. Pendant son séjour à Rome il étoit visité de tous les Savans, & on étoit ravi de son érudition profonde & agreable tout ensemble, aussi bien que de la bonté de ses mœurs & de son Urbanité. Un jour qu'il avoit invité ses amis à souper, on agita

Hermolaus Barbarus.
T. I.
p. 546.

olentibus pomis anni frigore servatis & ficu sicca.
Sinuessina cum Rosaceo. p. 236.

cette question, si l'on pouvoit dire, que le Navire des Argonautes construit par Thesee & qui subsistoit encore à Athenes du tems de Demetrius Phalereus, étoit le même navire. Hermolaus après avoir soutenu que ce n'étoit point le même, parce que les materiaux du premier ne subsistoient plus & qu'ils avoient été remplacés par d'autres, demanda à Alexandre d'Alexandre son sentiment là-dessus. Il prouva par l'autorité des Jurisconsultes, & par l'usage commun, que c'étoit le même navire, comme un Conseil & un Peuple ne laissent pas d'être le même Conseil & le même Peuple, quoique ce ne soient plus les mêmes gens. Il cite entre autres les Jurisconsultes Ulpien & Pomponius, qui ont jugé qu'un troupeau qui auroit été donné par Testament à quelqu'un lui appartiendroit, quand même il ne resteroit pas une seule des brebis, qui vivoient quand le Testament a été fait. Autrement, dit-il, comme nous changeons tous les jours par les pertes & les reparations, qui se font dans notre corps, nous ne serions pas les mêmes qu'il y a un an. Hermolaus accommoda le différent par une fort bonne distinction entre le sens physique & grammatical du mot, le même, & son

sens

sens ordinaire, usité, & impropre. Les Physiciens qui sont plus subtils & qui prennent tout à la rigueur de la lettre & selon l'exacte verité, ne diront pas qu'un troupeau, dont toutes les vieilles brebis sont mortes, & qui a été renouvelé par la propagation, soit le même troupeau; mais les Jurisconsultes s'en tiennent à ce qui est probable, à l'équité & au langage commun. C'est dans ce sens figuré, que S. Amant dans son Poëme sur la Solitude, juge que les arbres de son tems étoient les mêmes que ceux du commencement du Monde.

Mon Dieu! que mes yeux sont contens
De voir ces bois qui se trouvèrent
A la nativité des tems,
Et que tous les siècles révèrent;
Etre encore aussi beaux & verts
Qu'aux premiers jours de l'Univers.

Alexandre d'Alexandre après avoir
long tems fréquenté le Barreau à Naples
& à Rome, s'en retira à cause de l'igno-
rance crasse des Juges, de leurs injustices
énormes, & de leur insupportable corrup-
tion, comme il le dit à Raphaël de Vol-
terra, à qui il en raconte divers exem-
ples. Sa probité, sa modestie, & la crain-

T. II

p. 502.

te de s'associer avec des scelerats & des gens de sac & de corde, tels qu'étoient ceux qui se pouvoient alors aux premières Dignitez tant Ecclesiastiques que Civiles l'empêcherent de s'avancer. C'est la raison qu'il en rend à un de ses amis, qui le querelloit de son indolence.

Ibid. p.
614.

Barthele-
mi de
Monte-
pulciano.

On a vu dans la Vie de Pogge, que Barthelemi de Montepulciano*, fut envoyé avec lui en Allemagne pour rechercher d'anciens Manuscrits. Il étoit naturel d'avoir quelque curiosité de connoître le compagnon de l'Illustre Pogge dans cette sorte de chasse, & j'étois mortifié d'avoir tant feuilleté inutilement pour le déterrer. Mais je fus bien surpris, en parcourant les Lettres de Leonard Aretin, de trouver dans ce compagnon de voyage de Pogge, un homme aussi méprisable & aussi ridicule que Leonard le représente. Comme la Lettre où il en parle à Pogge lui-même est assez curieuse, j'en donnerai ici à peu près le contenu.

Aret. Ep.
L. VI.
Ep. 5.

Un jour qu'il étoit en chemin pour Arezzo, il apperçut de loin dans la forêt des chartiers & d'autres gens fort occupez
à

* Ce Barthelemi avoit quelque Prélature à la Cour de Rome.

à tirer d'un mauvais pas quelques charettes chargées de colonnes, de statues de marbre, de bases & d'autres morceaux de Sculpture & d'Architecture, comme pour bâtir un Mausolée. Trouvant assez extraordinaire de voir de pareils préparatifs sur cette route, il eut la curiosité d'aller demander ce que c'étoit. Que le Diable emporte tous les Poètes qui furent & qui seront jamais, lui répondit un des entrepreneurs (a), en s'essuiant le visage qu'il avoit tout en sueur. Que vous ont fait les Poètes, dit Aretin, que vous leur souhaitiez tant de mal? N'est ce pas, dit-il, ce fou de Poète, dont vous voyez ici la statue, qui a commandé qu'on portât ces marbres à Montepulciano* pour lui faire un tombeau? Là-dessus Aretin demanda s'il étoit mort quelque Poète dans cette ville. On lui dit que c'étoit à Rome qu'il étoit mort, mais qu'il avoit ordonné par son Testament, qu'on le transportât dans sa patrie & qu'on y érigeât une statue pour
lui

* Montepulciano est une petite ville sur une haute montagne, dans le Sienois avec un Evêché. Ce fut la patrie de Bellarmin & d'Ange Politien.

lui & une pour son Pere. Comme Aretin avoit oui dire, qu'il étoit mort depuis peu à Rome, un certain Barthelèmi de Montepulciano qui avoit laissé quelque argent à certain usage, ne doutant point que ce ne fût celui dont il s'agissoit, vous avez grand tort, dit-il, d'avoir maudit les Poëtes à l'occasion de cet ânelà. Il n'est nullement Poëte, c'est un franc ignorant, qui ne s'est jamais distingué que par sa folie & sa vanité. Je ne l'ai jamais connu, dit l'Entrepreneur, & même je n'en ai jamais oui parler, mais les compatriotes le disent Poëte, & je crois qu'ils en feroient un Dieu s'il avoit donné un peu plus d'argent. Mais puis qu'il n'étoit pas Poëte, je fais reparation aux Poëtes, & je ne dirai plus de mal d'eux.

Aretin fait à cette occasion de fort belles reflexions sur la vanité des tombeaux. Il y a eu, dit-il, trois grands Heros qui n'ont point eu de monument. Cyrus, Alexandre & César. On n'apprend point que ces deux derniers se soient mis en peine de leur sepulture. A l'égard de Cyrus il défendit expressement de lui en bâtir, & commanda que l'on mît son corps dans la terre, la

regardant comme la plus magnifique de toutes les sepultures, à cause des belles fleurs, des fruits délicieux & des autres richesses qu'elle produit.

A la suite de ces traits d'Histoire vient une sanglante apostrophe au pauvre Barthelemi. Il le represente non seulement comme un ignorant de la plus crasse ignorance, comme un homme d'une conduite extravagante, mais encore comme un homme de rien. Son pere étoit un Mercier, qui couroit les foires; sa grand' mere une sage-femme, sa mere une fanatique, à courir les ruës toute échevelée. Tout son merite consistoit donc en ce qu'il avoit laissé de l'argent. Mais Leonard Aretin dit qu'il l'avoit volé, & qu'il le cachoit parce que le Pape avoit voulu lui faire rendre gorge. Enfin après avoir cherché fort curieusement & d'un tour fort satirique, ce qu'on pourroit mettre sur son tombeau; il conclut qu'il auroit mieux fait de se faire cacher sous la terre après sa mort, comme il cachoit son argent pendant sa vie.*

Après avoir lu cette Lettre il m'est venu dans l'esprit, ou que Leonard Aretin

* Mercator circumforaneus:

tin parle d'un Barthelemi de Montepulciano different de celui de Pogge, ou qu'il y a beaucoup de passion & de medifance dans le portrait qu'en fait Leonard, ou que c'est peut-être l'un & l'autre. Est-il vraisemblable en effet qu'on eût donné à Pogge une si grosse bête pour associé, dans des recherches qui demandent non seulement beaucoup d'érudition, mais de la penetration & de la sagacité. D'ailleurs eût-il pu parler d'un tel homme, avec éloge, & le mettre sur les rangs comme il fait dans ses Discours Convivaux; sans s'exposer à la risée de tout le monde. On n'auroit pas manqué de dire;

* O le projet plaifant d'un Poëte ignorant
Qui de tant de Heros va choisir Childebrand;

J'ai été ravi de me rencontrer à cet égard, avec Mr. Apostolo Zeno savant Italien, qui en juge ainsi dans le dixième Tome de son Journal des Savans d'Italie. Quel Bartolommeo, di cui qui si dice essere stato il compagno di Poggio nel ricercamento de' codici antichi,
non

* Despreaux, Art Poétique, Chant. III. v. 241.
242.

non è altri che *Bartolommeo da Montepulciano*, Prelato della Corte di Roma, la cui magnifica sepoltura * ornata di marmi, e statue, e bassi rilievi di mano del famoso Scultore Donatello, vedevasi nel duomo ora demolito di Montepulciano sua patria, insieme con l'effigie di lui scolpito in abito solito usarsi da' famigliari de' Papi nelle Cappelle Pontificie, & con una inferizione in bronzo, nella quale affermavasi essere lui stato Consigliere, e favorito di Martino V. senza specificarsi in essa il tempo della sua vita, nè quello della sua morte. Aggiugne Monsignor Benci, che niuno Scrittore rende testimonianza di questo soggetto; ma s'inganna, poiche Lionardo Aretino ne parla à lungo, benchè poco vantaggiosamente in una delle sue Epistole (a) a Poggio, dove non solamente si fa beffe della vanità di lui, il quale essendo morto in Roma lasciò per testamento, che in Montepulciano gli fosse eretta quella superba sepoltura, di cui si è favellato di sopra: ma vie più mette in burla la ignoranza di esso, *qui nullam*, son sue

pa-

(a) *Epist.*
Lib. VI,

* *Spinello Benci Istor. di Montepulc. l. 4. pag. 74.*

parole, *neque scientiam, neque doctrinam cognovit. Stultitia verò ac vanitate omnes omnino homines superavit, &c.* Non convien però crederlo così ignorante, e da nulla, quale l'Aretino cel rappresenta, primieramente, perche il detto Poggio lo introduce a ragionare con altri uomini dotti nel suo Dialogo sopra l'Avarizia; in secondo luogo, perche tale fù giudicato, che andar potesse col Segretario Poggio in Germania alla ricerca de' codici antichi, il che fù a spese de' Cardinali e de' Prelati Romani, come dall' epistola del Barbaro si ricava.

J'ai pourtant plus de penchant pour la premiere de mes conjectures. Comme dans la Lettre de Leonard il est parlé des statues du pere & du fils, ou je suis bien trompé, ou c'est le fils qui est l'objet des traits de pinceau de Leonard. Le Pere aura été un habile homme, & en cette qualité aura accompagné Pogge dans ses voyages. Le fils aura dégénéré, & n'aura pas laissé d'être poussé, ce qui s'accorde très-bien aux plaintes générales qu'on faisoit alors, que les Papes n'avançoient que des sujets indignes. Il n'est pas vraisemblable que Leonard eût parlé à Pogge
lud.

lui-même en ces termes de son compagnon de voyage, & qu'il eût désigné sous le nom d'un quidam, un homme aussi connu. A l'égard des reproches que Leonard fait à Barthelemi sur sa naissance, il faut les prendre au rabais, selon le stile des Invectives de ce tems-là. On n'est pas obligé de croire toutes les indignitez & les injures de crocheteur que Pogge, Philelphé & Valle se sont dites sur le sujet de leur naissance. Au fond que la grand' mere de Barthelemi fût Sage-femme, que sa mere fût fanatique, & que son pere eût été Marchand avant que d'être Secretaire du Pape, tout cela ne sauroit empêcher de croire, que le pere ait été compagnon de Pogge, & que le fils ne fût le ridicule personnage contre lequel Leonard a dechargé sa bile.

CA

CATALOGUE

Des Livres Nouveaux qui se trouvent
à Amsterdam, chez P I E R R E
H U M B E R T.

Atlas Historique ou nouvelle Introduc-
tion à l'Histoire, à la Chronologie
& à la Geographie Ancienne & Mo-
derne représentée dans de Nouvelles
Cartes avec des Dissertations sur l'Histoire de
chaque Etat. Tome 5. & 6. contenant l'Asie,
l'Afrique & l'Amérique in fol. 1719. *Gran-
deur d'Atlas.*

*Averanii Opera omnia Latina. fol. 3. vol. Floren-
tia. 1717.*

les Agrémens du Langage réduits à leurs prin-
cipes. 12. Paris 1718.

Anciennes Relations des Indes & de la Chine
de deux Voyageurs Mahométans. *Trad. d'A-
rabe* 8. Paris 1718.

L'Art de bâtir les Vaisseaux & d'en perfectioner
la Construction. *tiré des meilleurs Auteurs Hol-
landois.* 4. fig. 1719.

*Alpini (Prosperi) de Medicina Methodica Libri
tredecim.* 4. 1719.

Allee (Joh.) Synopsis Universæ Medicinæ. 8. Lon-
dini 1719.

L'Alcoran de Mahomet translaté d'Arabe en Fran-
çois par du Ryer. 8. 1719.

la **B**Agatelle ou *Discours Ironiques* où l'on prê-
te des Sophismes à l'Erreur, 8. 3. vol.
1719.

Bibliothèque des Dames. *Traduite de l'Anglois.*
Tome second. 12. 1719.

————— Tome premier, *Seconde Edit.*
revuë avec soin. 12. 1719.

C A T A L O G U E.

Bibliothèque Generale des Auteurs de France.
 Livre premier contenant la Bibliothèque Char-
 traine, 4. 1719.

*Bandury Numismata Imperatorum Romanorum &
 Trajano Decio ad Palaeologos Augustos. Accessit
 Bibliotheca Nummaria. fol. 2. vol. fig. Paris 1718.*

*Bynkershoek (J. C. & Senatoris) Opuscula varia.
 4. 1719.*

la **C**onduite des Cours de la Grande Bretagne
 & d'Espagne. Traduite de l'Anglois, 8.
 1719.

la Coltivazione dell' Alamanni e le Api di Ru-
 cellai, 4. Padoua 1718.

*Cowper Glandularum Ductuumque Descriptio. 4. fig.
 Londini 1702.*

*Clementis (Sti.) Epistola Gr. Lat. 8. Cantabrigie
 1718.*

Chefneau Observationes Medicae. 4. 1719.

les Colloques d'Erasmus, Nouvelle Traduction par
 Mr. Gucudeville avec des Notes & des figures .
 12. 6 vol. 1720.

Cambray (l'Archev. de) Sermons choisis avec un
 Discours sur la Priere &c. 12. Paris 1718.

— — — Oeuvres Philosophiques ou Dé-
 monstration de l'Existence de Dieu. N. Edit.
 augmentée d'une II. partie 12. 2 vol. Paris 1718.

Catechisme contenant les principales veritez de
 la R. C. par Mr. de Beaumont 8. 1739.

Dictionnaire Roial Anglois-François, & Fran-
 çois-Anglois par Boyer. Nouvelle Edition
 revue avec soin & considerablement aug-
 mentée, 4. vol. 1719.

— de la Bible par Simon. N. Edit. fol. 2 vol.
 Lyon 1717.

— complet François-Hollandois, & Hol-
 landois-François comprenant tous les mots &
 les phrases avouez par l'usage, par P. Marin
 4. 2 vol. 1720.

C A T A L O G U E.

Dissertations Historiques & Critiques sur la Chevalerie Ancienne & Moderne par le P. Honoré de Ste. Marie 4. fig. Paris 1718.

Dale Pharmacologia seu Manuductio ad materiam Medicam cum Supplemento. 12. 2 vol. Lændini. 1710. & 1718.

Etat Présent de l'Espagne par l'Abbé de Vayrac 12. 3 vol. 1719.

— — de l'Eglise Gallicane par Mr. Bagnage 12. 1719.

— — de la Suède, avec un Abregé de l'Hist. de ce Royaume. *Nouvelle Edition* augmentée de plusieurs Remarques, du Regne de Charles XII. & de l'avènement de la Reine au Trône, jusques à présent. 8. 1720.

Essais sur la Providence & sur la possibilité physique de la Resurrection. *Traduit de l'Anglois.* 12. 1719.

Fables Nouvelles par Mr. De la Motte, de l'Academie Française avec un Discours sur la Fable 12. 1720.

les Femmes-des 12. Cezars contenant leur Vie & leurs Intrigues secretes 12. Paris 1718.

Fracaistorii Poëmata omnia: Accesserunt Reliquia Carminum Poëtarum Veronensium. 4. Patavii 1718.

Faerni Fabula Centum ex Antiquis Auctoribus delecta carminibusque explicata. 4. Patavii 1718.

Grammaire Flamande & Française par la Gruc 8. 1719.

le Guide ou Nouvelle Description d'Amsterdam contenant sa Splendeur, son Commerce, le Change des Principales Villes, le Règlement de la Banque & du Lombard, le Tarif des Droits d'entrée & de sortie, le Depart des Postes, des Chariots, & des Barques 8. fig. 1720.

Histo:

C A T A L O G U E.

- H**istoire & Memoires de l'Acad. Royale des Sciences les années 1714. 1715. & 1716. 12. 3 vol. fig. 1719.
- de Henri de la Tour d'Auvergne Duc de Bouillon où l'on trouve ce qui s'est passé sous les Règnes de François II. Henri III. Henri IV. & Louis XIII. par l'Abbé Marfolier 12. 3 vol. Paris 1719
- des Révolutions arrivées dans la Républ. Romaine par l'Abbé de Vertot. 12. 3 vol 1720.
- publique & secrete de la Cour de Madrid 12. fig. 1719.
- du V. & du N. Testament par demandes & par réponses avec des reflexions Morales par feu Mr. de Langes 8. 3 vol. Geneve 1718.
- Hoffmanni Dissertationes Physico-Medicae Selectae* 8. 1719.
- Heideggeri Medulla Theologiae Christianae.* 4. fig. 1690.
- Hunnii Resolutiones Juvis.* 4. Col. 1697.
- J**onstoni Theatrum Universale omnium Animalium, Piscium, Avium, Quadrupedum, Exanguium, Aquaticorum, Insectorum, & Anguium. fol. 2 vol. fig. 1718.
- Idée de la Physique Mécanique de M. Peyssonnel Medecin de Marseille. 12. 1719.
- la Justesse de la Langue Françoisse 12. Paris 1718.
- Instruction Pastorale aux Reformés de France sur la perseverance dans la Foi, & la fidélité pour le Souverain. Par Mr. Balmage. 8. 1719.
- Justini (Sti.) Dialogus Gr. Lat.* 8. Londini 1719.
- Journal Historique, Politique, Critique, & Galant. Janv. Fevr. Mars. Avril 1719. 8. 2 vol.
- Historica Relazione della Pace di Pazaroviz, 4. Padova 1719.
- K**eill, *Introductio ad veram Astronomiam, seu Lectiones Astronomicae.* 8. fig. Oxoniae 1718.
- *Introductio ad veram Physicam,* Editio Tertia 8. Oxonia 1715.

CATALOGUE.

Keill Tentamina Physico-Medica. 8. Oxonia 1715.

Lettres de Mr. Dartis & de Mr. Lenfant sur les Matières du Socinianisme. 4. Berlin 1719.

— Memoires, Negociations de Mr. le Comte d'Eltrades depuis 1637. jusques en 1668. 12. 6 vol. 1719.

Lommius de curandis febris continuis. 8. 1720.
Lettere familiari del Conte Magalotti divisè in due Carti 4. in Venezia 1719.

Mattaire *Annales Typographici, ab Artis Inventæ Origine ad annum M. D. in* 4. 1719.

Malespini Istoria Fiorentina e la Chronica di Morelli, 4. in Firenze 1718.

Marmi Eruditi ovvero Lettere sopra Antiche Inscrittioni del Conte Orfato. 4. Padoua 1719.

Maximes avec des exemples tirez de l'Hist. Sacrée & Profane, Ancienne & Moderne, pour l'Instruction du Roi, où l'on donne des Préceptes pour former les mœurs & l'esprit des jeunes Gens. 12. 1719.

— Idem Edition de Paris 12. 1718.

Marmorea Basis Colossi Tiberio Casari à Gronovio. 8. fig. 1720.

le **N**ouveau Testament avec des remarques. Une Introduction, & des Prefaces très-instructives à la tête de chaque Livre. Par Mrs. de Baufobre & Lenfant 4. 2 vol. 1719.

— — le même sur de beau & grand papier Royal. 4. 2 vol.

Nouvelle Description de la France par Mr. Piganiol de la Force, 12. 6 vol. fig. 1719, Edition d'Hollande.

— Histoire de France depuis le Commencement de la Monarchie jusques à la mort de Louis XIII. par Mr. le Gendre fol. 2 vol, Paris 1718.

Nouveaux Sermons avec des Prieres pour les diffé-

C A T A L O G U E.

differens Etats de la Vie. Par M. Basnage 8. 1720.

O Edipe Tragedie par M. Arouet, 8. 1719.
Oeuvres de Mr. Pavillon (*de l'Acad. Française*)
Nouvelle Edition augmentée de plusieurs Pic-
ces 9. 1720.

Poggiana, ou la Vie, le Caractere, les Senten-
ces, & les bons Mots de Pogge Chancelier
de la Republique de Florence avec un Abre-
gé de l'Histoire de cette Republique. Par Mr.
Lenfant. 8. 2 vol. 1720.

les Principes du Dessin, ou methode courte &
facile pour aprendre cet Art en peu de tems
par de Lairesse, fol. fig. 1719.

Panegyriques des Saints & Oraisons funebres pro-
noncées par l'Abbé Anselme 8. 3 vol. Paris.

Plaidoyers & autres Oeuvres de Gilet 4. 2 vol.
Paris 1718.

*Piæti Dissertationes Theologicae de Religionis Chris-
tiana præstantia ac Divinitate.* 8. Geneve 1719.

Poësie Italienne di Rimatrici Viventi. In Venc-
tia 4. 1716.

*Pontederæ Compendium Tabularum Botanicarum
in quo Plantæ 272. ab eo in Italianuper detectæ
recensentur.* 4. Patavii 1718.

Peieri Observationes quedam Anatomica, 8. 1719.

Relation de divers Voyages faits dans l'Afri-
que, l'Amerique, & aux Indes Occiden-
tales, par Drallé 12. Paris 1718.

Rime e Prose del Marchese Masei. Aggiunto
un Saggio di Poësia Latina dell' Istello. 4. in
Venezia 1719.

Sermon sur le Jubilé de la Réformation des
Suiſſes par Mr. Turretin 4. Geneve 1719.

— (Nouveaux) avec des Prières pour chaque
état de la Vie par Mr. Basnage 8. 1720.

— Sur les principales fêtes des Chrétiens par
Mr. Rivallon. 8. 1719.

C A T A L O G U E.

Sermon sur divers Textes, par Mr. Pictet 8.
1719. Geneve.

Santorini Opuscula Medica de structura & motu
Fibræ, Nutritione Animalis, Hemorrhoidibus,
& Catamenicio. 8. 1720.

Sannazarii Poëmata ex Antiquis Editionibus accu-
ratissimè descripta. Accessit eiusdem Vita. 4. Pa-
tarum 1719.

TRaité d'Optique, sur les Reflexions, Re-
fractions, Inflexions, & Couleurs de la
Lumière, par Mr. le Chev. Newton. Traduit
de l'Anglois, par Mr. Coste sur la Seconde
Edition augmentée, par l'Auteur. 12. 2 vol.
fig. 1720.

— de la Religion revelée par Mr. Martin.
8. 2 vol. 1719.

— des Annates, 12. Paris 1718.

VAillant Numismata in Colonia Imperii Roma-
ni, fol. fig.

— — Imperator. Romanor. 4. 2 vol. fig.

Welferi Opera Historica & Philologica, fol. 1682.

le Vite de' Pittori, Scultori, e Architetti di
Giorgio Vasari 4. 3 vol. Bononiæ. 1663.

Virgilii Opera Omnia fol. fig. Paris 1515.

Wallis Opera Omnia Medica, 4. 2 vol. Amst.
1692.

de Wilde Selecta Numismata Antiqua, 4. fig. Amst.
1692.

Waldschmid Opera Medico-Practica. 4. 1695.

ZWelferi Pharmacopœa Augusta Reformata. 4.
1693.

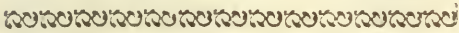
Zoesius ad Pandectas, fol. 1678.

Zacuti Opera omnia Medica. fol. 2 vol. 1667.

L'on trouve chez ledit Pierre Humbert tous les
Livres qui s'impriment en Hollande : Un Assor-
timent général des meilleurs Livres de Paris :
Diverses Nouveautez d'Italie, & d'Angleterre,
à très juste prix.



POGGIANA.



TROISIEME PARTIE,

*Histoire abrégée de l'Origine, du
Gouvernement & des Guerres
de la République de FLOREN-
CE, tirée de l'Histoire de LEO-
NARD ARETIN, de POG-
GE, & d'autres Auteurs.*

LIVRE PREMIER.

LEs Historiens ne manquent Origine
gueres de donner une origi- de Flo-
ne fort ancienne aux Peuples rence.
& aux Etats dont ils font
l'Histoire. Ceux qui ont écrit celle de
Florence ont pû faire remonter fort
Tom. II. A haut

par là, ils ne faisoient que changer d'esclavage.

Les conquêtes qu'ils firent sur leurs voisins ayant rendu leur Ville & plus puissante & plus peuplée. ils l'^e partagerent en quatre Tribus, & puis en six, dont chacune avoit son Consul. Cependant comme la Justice étoit mal administrée par ces Magistrats, & que tout se faisoit par la faveur & par la brigue, ils appellerent des Magistrats de dehors, qu'ils nommoient *Podestats* *, dont le premier fut un Milanois. Peu de tems après le Peuple se trouvant opprimé par la Noblesse, on créa un *Capitaine* (a) avec douze des plus notables, qu'ils appelloient *Seigneurs* (b), & vingt *Gonsalonniers* (c), dont chacun avoit son drapeau sous lequel il assembloit le Peuple. Ce Gouvernement ne réussit pas mieux que les autres. La Ville fut remplie de Factions & de Guerres intestines, de meurtres, de pillage, & de proscriptions de Citoyens. Il fallut donc avoir recours à une autre forme de

pour Successeur son fils Philippe I. Tout le monde fait quand a regné Henri IV.

* *Potestas*. Cela se pratiquoit en plusieurs Villes d'Italie, *Pogg. Hist. Flor. p. 4. 5.*

(a) *Capitaneum.*

(b) *Seniores.*

(c) *Vexilliferos.*

HISTOIRE DE FLORENCE. Liv. I. 5
 de Gouvernement. On créa sur la fin
 du treizième siècle six Magistrats sous
 le nom de *Prieurs des Arts*, ou, des
 Métiers, ou, *Prieurs de la Liberté* (a). (a) *Prio-*
 Cet ordre duroit encore du tems de *res Ar-*
 Pogge, qui mourut dans cette Charge, *tium aut*
 comme on l'a vu ailleurs (b), mais on y *Libertatis.*
 fit de tems en tems divers changemens, (b) Part.
 qu'il n'est pas nécessaire de rapporter I. p. 51.
 ici. Il y a parmi les Anecdotes des PP.
 Dom Martene & Dom Durant (c) une (c) T. I.
 Lettre de l'Empereur Robert aux p. 1668.,
 Prieurs des Arts de Florence, avec cet-
 te Inscription: *Honorabilibus & circum-*
spectis viris Prioribus Artium & Vexil-
lifero Justitiæ Populi & communis Flo-
rentiæ, nec non decem Officialibus Balie
dicti communis nostris & sacri Imperii
fidelibus prædilectis. La Lettre est da-
 tée de Heidelberg du 14. Juillet 1407.
 L'Empereur leur promet du secours
 contre le Duc de Milan, comme en
 effet il leur en donna la même année.

Il est mal aisé qu'un petit Etat popu-
 laire se puisse soutenir long-tems contre
 des ennemis puissans. La liberté dont
 les peuples sont si jaloux leur eût sou-
 vent funeste, parce qu'il n'est pas faci-
 le de prendre de bons conseils lors que

tout le monde veut dominer, ou lors que plusieurs Maîtres ne sont pas d'accord. Les Florentins fatiguez de guerres où souvent ils n'avoient pas le succès, resolurent dans le *trecentesimo* de d'appeller Charles Duc de Calabre fils de Robert Roi de Sicile pour les commander en chef pendant dix ans. Après les avoir gouvernez quelques années, il fit place, on ne dit pas comment, à Gaultier Duc d'Athenes, qu'ils chasserent au bout d'un an, à cause de sa tyrannie, pour reprendre leur liberté.

En 1343.

Guerre de
Florence
avec l'Ar-
chevêque
de Milan.
En 1350.

Les choses étoient en cet état, lors que les Florentins affoiblis par des Guerres & des Factions, furent attaquez par Jean Viscomti * Archevêque de Milan. Ce Prélat puissant & ambitieux s'étoit emparé de plusieurs Places, & entre autres de Bologne qu'il acheta à beaux deniers comptans, pour être plus à portée

* Les Historiens ne sont pas bien d'accord si Viscomti est un nom de famille ou de dignité. C'est ainsi que s'appellerent pendant long tems les Princes ou Ducs de Milan. *Viscomti* signifie *Vicomte*, ou qui tient la place du Comte. Les Empereurs & les Archevêques de Milan avoient le droit de les élire, quoique quelquefois le Peuple les éluît, *Recan. Hist. Flor. p. 1. not.*

tée de se rendre maître de la Toscane, divisée par les factions des Guelphes & des Gibelins. On prétend que ces deux Factons, dont la première étoit pour les Papes & l'autre pour les Empereurs se formerent au commencement du douzième siècle sous l'Empereur Conrad III. Quoiqu'il en soit, comme l'Archevêque tenoit pour les Gibelins, qui étoient en grand nombre dans la Toscane, il crut pouvoir réussir par leur moyen à attaquer Florence où dominoit le parti des Guelphes, qui en avoit chassé les Gibelins. Il prit pour prétexte que les Florentins avoient sollicité Bologne à se revolter contre lui. Il assambla donc ses troupes Gibelines à Bologne & mit à leur tête Jean Aulege * Visconti, ennemi juré des Florentins. Un si grand appareil jetta l'allarme & la consternation dans toute la ville. D'un côté l'ennemi avoit déjà mis tout à feu & à sang jusques à leurs portes, de l'autre les Citoyens effrayez du danger, menaçoient d'un soulèvement. Cependant on vint à bout de les appaiser, & tout le monde d'un commun accord se mit

p. 9.

en

* Il passoit pour le fils de cet Archevêque. p. 12.

en état de se bien défendre. On leva des troupes, on amassa de l'argent & on pratiqua du secours de toutes parts. Ce qui se fit d'abord avec un si prompt & si merveilleux succès que les Florentins jetterent la terre aux pieds des ennemis, & réduisirent le Duc de Milan à chercher du secours. Il envoya deux fois inutilement des Ambassadeurs à Pise pour engager cette République à se déclarer contre les Florentins. Les *Gambacurta* qui dominoient à Pise, se trouvant de la faction des Guelphes, détournèrent les Pisans de se joindre au Duc de Milan par deux raisons; l'une qu'il ne cherchoit leur amitié que pour devenir leur Tyran, l'autre que leur commerce ne permettoit pas, qu'ils rompiissent avec la République de Florence. Cependant les Milanois réduits aux dernières extremitez furent honteusement repoussés, d'une petite place appelée *Scarparia*, après lui avoir donné trois assauts consécutifs pendant deux mois.

En 1351. Cette place fut défendue par la valeur de *Jean* & de *Sylvestre de Medicis*, qui en recompense furent faits Chevaliers. L'Archevêque de Milan au desespoir d'un si mauvais succès, mais ne pouvant

vant se résoudre à abandonner un dessein qui lui tenoit au cœur, fatigua ses Sujets de tant d'impôts extraordinaires pour lever une nouvelle armée, que la plupart des Nobles & des Negotians desertèrent. Cet Archevêque fit à cette occasion une action qui n'est pas plus digne d'un Prince que d'un Prelat. Un En 1352; Gentilhomme de ses amis, lui conseil- P. 21. lant de renoncer à la guerre de Florence plutôt que de charger ses Sujets, il s'en mit tellement en colere, qu'il fit couper la tête à celui qui lui avoit donné un conseil si salutaire.

Les Florentins & leurs Alliez * de leur côté ne s'endormoient pas. Ils envoyèrent une Ambassade à Charles IV. Roi de Boheme & désigné Empereur pour lui demander du secours. Cette En 1353; nouvelle obligea le Duc à faire la paix P. 22. 23. avec les Florentins par l'entremise de Gambacurta. Mais peu de tems après se trouvant appuié des Genoïs il se prepoit à recommencer la Guerre, lors que ses projets ambitieux furent arrêtez
par

* C'étoit ceux de Sienne, d'Arezzo & de Perouse. Les Pisans étoient neutres & même ils se joignirent au Duc de Milan dans la suite.

par sa mort *, qui arriva fort à propos pour Florence. Il laissa le Gouvernement de ses Etats à trois de ses neveux, *Maffée, Bernabo, & Galeasse.*

Guerre de Florence avec Bernabo Visconti de Milan & les Pisans.

Depuis la mort de l'Archevêque de la République de Florence après avoir goûté pendant quelques années les douceurs de la paix (a), fut attaquée par *Bernabo*, qui marchant sur les traces de son oncle, portoit une envie secrète à la prospérité des Florentins, qu'il regardoit comme un obstacle à celles des Gibelins. Les Pisans de leur côté, animez par ce Prince, ne cessoient de chercher querelle aux Florentins leurs anciens amis. Ils leur firent tant de chicanes sur le sujet du commerce qu'ils les obligèrent à en établir ailleurs le siège (b). Après s'être inquieté mutuellement par plusieurs voyes indirectes on en vint à une guerre ouverte. Les Florentins se rendirent maîtres d'abord d'un grand nombre de villes des Pisans, sous la conduite du Général *Boniface Loup* de Parme, à qui ils ôterent depuis le commandement par une espece d'*Ostracisme* pour le donner à Rodolphe de

(a) En 1360. p. 25.

(b) En 1362. p. 26.

* Il mourut de la peste en 1354. p. 24.

de Varanc *, qui se rendit maître du port de Pise. On prétend que ce Général auroit pu prendre la Ville même sans le commerce des femmes avec qui il ~~trouvoit son tems~~, & les occasions d'agir. Le soin de la guerre fut donc donné à *Pierre Farnese*, qui remporta une victoire considerable sur les Pisans †. Ce Général étant mort de la peste, on mit par reconnoissance en sa place *Regnier* son frere, qui ne fit pas la guerre avec le même succès.

Ceux de Pise reprirent le dessus sous ce Général. Ils avoient pris à leur sold de trois mille Anglois, qui joints avec d'autres troupes faisoient un assez bon Corps d'armée; avec ce renfort ils pillerent tout le territoire de *Pistoye* ‡, s'approcherent d'un mille de Florence, mettant le feu partout sur leur passage; Quand ils eurent passé l'*Arno* (a), ils (a) Riviere qui baigne Florence, prirent la ville d'*Empoli* située sur cette riviere entre Pise & Florence, & s'en re-

* Il est souvent parlé de ce Général dans les bons mots de Pogge.

† Il mourut de la peste en 1362. On lui érigea une statue équestre. p. 27.

‡ Ville d'Florentin à quelques milles de Florence.

retournerent à Pise avec quantité de prisonniers & un grand butin. Les Pisans voulant profiter de leur avantage, renvoyerent une armée contre les Florentins, qui furent défaits dans un combat où leur Général fut pris prisonnier. On mit en sa place *Rodolphe Malatesta* dont la fidélité fut suspecte dans la fuite. Cet échec obligea les Florentins à rappeler un grand nombre de leurs Citoyens qui avoient été bannis dans des séditions; Leur retour fut fort

En 1364.

avantageux à la République. *Bondelmont* Chef des bannis remporta une victoire sur les Pisans & sur les Anglois; mais ils furent vangez l'année suivante par *Jean Augut* Général Anglois.

p. 30.

Victoire
des Flo-
rentins sur
les Pisans.
En 1364.

Cependant *Bernabo* envoya trois mille hommes de renfort aux Pisans qui pourtant faisoient semblant de vouloir faire la paix pour endormir Florence. En effet *Urbain V.* envoya un Légat à Florence pour en traiter; Mais les propositions des Pisans parurent si déraisonnables, qu'il ne fut rien conclu, de sorte qu'il falut reprendre les armes. On se battit une partie de cette année avec un avantage à peu près égal de part & d'autre. Enfin il y eut un

com-

combat décisif où les Florentins remportèrent une victoire signalée, les Pisans y furent entièrement défaits après une action de trois heures, sous le commandement de *Mannus Donat* Florentin. ~~On croit~~ que si les Florentins eussent voulu profiter de leur victoire ils auroient pû se rendre maîtres de Pise, mais l'incertitude des armes jointe à la crainte qu'on avoit que Bernabo ne fournît de nouveaux secours aux Pisans, engagea les plus prudents à écouter des propositions de paix: Elle fut conclue vers le mois de Septembre de cette année, sous des conditions assez avantageuses aux Florentins (a).

p. 321

(a) 1364

P. 34.

Bientôt après il leur survint un nouvel orage de la part de la Ville de Lucques* où étoit alors l'Empereur Charles IV. Ce Prince allant à Rome pour se faire couronner avoit laissé le commandement de Lucques à *Nicolas* Patriarche d'Aquilée, son frere. Comme l'Empereur avoit grand besoin d'argent, le Patriarche s'avisa d'un expedient assez étrange pour lui en faire trou-

Le Patriarche d'Aquilée inquiète les Florentins de concert avec l'Empereur, le Pape, & Bernabo.

* Capitale de la petite République de Lucques sur le Serchio à quelques milles de Pise.

trouver. Il alla à main armée attaquer à l'improviste les Florentins & leur déclara la guerre de la part de l'Empereur; On ne dit pas sous quel prétexte, mais la véritable raison étoit de les forcer à racheter la paix par une bonne somme d'argent; ce qui lui réussit. Mais les Florentins ne furent pas quittes pour cela des persécutions du Patriarche: ne pouvant plus après la paix les attaquer au nom de l'Empereur, il le fit au nom du Pape; Il avoit d'autant plus de facilité à inquieter les Florentins, qu'il étoit maître de *San Miniato* petite ville du Florentin entre Pise & Florence, qui s'étoit rendue à l'Empereur, & y avoit reçu ses troupes en garnison. C'est ce qui obligea les Florentins à assiéger cette place qui leur appartenoit, afin d'éloigner de leurs frontières des Ennemis si redoutables. Le Pape de son côté donnoit du secours aux assiégés par le moyen de son Légat qui demeuroit à Lucques & qui disoit avoir ordre de l'Empereur de secourir San Miniato. Bernabo se joignit à cette Ligue sous ce même prétexte, quoi qu'on fût convenu de part & d'autre dans le Traité de paix, que les

En 1368.
p. 36.

Les Florentins assiégent San Miniato & prennent cette place.

HISTOIRE DE FLORENCE. *Liv. I.* 15
les Viscomti n'exerceroient aucune hosti-
lité contre la Toscane, ni les Florentins
contre le Milanois.

Pour se tirer d'un si grand embarras, les Florentins prirent le parti d'envoyer des Ambassadeurs au Pape, avec qui ils firent un Traité contre le Milanois: Ceux de Bologne, de Lucques, de Pise, de Padoue, de Mantoue, & de Ferrare, s'y joignirent. Cependant les assiegeans ayant livré combat aux Anglois qui étoient hors de la place, furent battus; Les vainqueurs allerent aussi-tôt du côté de Florence, faisant mine de vouloir l'assieger, pour obliger les Florentins à lever le siège de San Miniato; Cette place fut enfin prise par stratageme. Les Florentins, n'ayant plus rien à craindre pour eux, envoyerent de leurs troupes au secours du Pape, contre Bernabo, qui voyant son país en proye à leurs hostilitéz, fut obligé de faire la paix.

Traité
des Flo-
rentins
avec le
Pape &
avec plu-
sieurs vil-
les d'Italie
contre le
Milanois.

En 1370.
p. 40.

Urbain V. mourut la même année: Gregoire XI. son Successeur renouvel-
la la confédération avec les Florentins & leurs Alliez. Bernabo craignant de succomber sous une si puissante Ligue envoya des Ambassadeurs à Avignon
pour

Treuve
entre le
Pape &
Bernabo.

pour demander la paix, à quelque prix que ce fût. On lui accorda une trêve dont il fut d'autant plus content, qu'il ne doutoit point que le Pape, pour occuper ses troupes ne les envoyât contre les Florentins qui se tenoient en sûreté de ce côté-là. Il ne se trompa pas dans ses vuës. Les troupes du Pape allèrent ravager le Pais des Florentins d'ailleurs pressés par la famine, pendant que son Légat * leur coupoit les vivres de tous côtez, quoi qu'il promît en public de leur en envoyer. Mais la prudence des Florentins trompa l'attente du Légat, en gagnant par argent le Général Augut, qui commandoit les troupes que le Cardinal avoit envoyées sous main dans le Florentin.

1375. p.
42. 43.

Cruautez
& perfidies du
Legat de
Gregoire
XI. envers
les Flo-
rentins.

Ce Général ayant été commandé secrètement pour surprendre *Prato* petite ville entre Pistoye & Florence découvrit toute l'intrigue aux Florentins, & les traîtres furent severement punis. Pendant ce tems-là les troupes du Pape desolant tout le pais précisément dans le tems de la moisson, réduisoient Flo-
ren-

* C'étoit Guillaume de Nouillet, François, Cardinal de S. Ange.

rence la dernière disette. C'est ce qui engagea les Florentins à s'adresser au Légat lui-même par des Ambassadeurs, pour lui en faire des plaintes. Ils en euren. ~~une~~ réponse, que c'étoit des troupes congédiées, qu'il n'avoit plus aucune autorité sur elles, que le Général Augut n'agissoit pas par ses ordres, & qu'il ne s'opposoit pas à ce qu'ils prissent les mesures qu'ils jugeroient à propos, pour leur conservation. Ils portèrent cette réponse au Général, qui se regardant comme libre, se joignit encore plus fortement d'intérêt avec les Florentins; Mais le Légat qui ne savoit point qu'Augut avoit été gagné, fut bien surpris d'apprendre, que prenant à la lettre le congé simulé qu'il lui avoit donné, il avoit cessé ses hostilités dans le Florentin. Il lui récrivit donc pour l'engager à reprendre l'expédition dont il avoit été chargé contre Florence; mais ce fut inutilement; Augut mecontent des Légats & des autres Agents du Pape, & trouvant mieux son compte à servir les Florentins, avoit déjà pris son parti. Ceux-ci instruits par Augut ne pouvoient plus douter que le Pape n'eût juré leur perte; Gregoi-

1375.
p. 46.

Les Florentins déclarent la guerre au Pape.

re XI. comptoit même si fort là-dessus, que par son ordre le Legat avoit envoyé secrètement un Ingenieur à Florence, pour y construire une porte-ressé. On assembla ~~deux ou trois~~ Conseil fortifié des plus notables de la Ville pour délibérer sur le parti qu'il y avoit

p. 48. 49. à prendre dans une situation aussi épineuse. Après plusieurs délibérations un * homme d'autorité & d'ailleurs fort éloquent, conclut à déclarer la guerre à Gregoire XI. non comme au Pape, mais comme à un Tyran, qui vouloit

p. 51. 52. les engloutir; & à faire alliance avec Bernabo, non comme avec un Prince à qui l'on put se fier, mais comme avec un ennemi du Pape & de ses Ministres, & qui d'ailleurs étoit las de la domination des François † en Italie. Cet avis ayant été suivi presque'unanimement on créa un Octovirat ‡ pour avoir la conduite de la guerre avec un pouvoir illimité. On fit en même tems une alliance avec

Ber-

* Aloyse Aldobrandin Gonfalonier.

† Le Pape étant à Avignon, n'envoyoit pres- que que des François, pour Légats & pour Gouverneurs des places.

‡ C'est ce qu'ils appellent *Officiales di Balia*, ou *Otto Santi*. Recan. not. p. 52.

Bernabo, qui promet quatre mille hommes. Pour joindre ces troupes à celles des Florentins & de leurs autres Alliez.

À bruit de cette Ligue contre le Pape, plusieurs des Villes où il y avoit garnison reprirent leur première liberté, se créant elles-mêmes des Commandans, comme, *Castelli; Viterbe; Montefiascone; Foligno; Perouse*, toutes Villes de l'Etat Ecclesiastique. Leur exemple fut suivi de celui de plusieurs autres. Les Villes de *Gubio, de Spolete, de Todi, de Forli, d'Ascoli* secouerent le joug du Pape; & massacrèrent leurs garnisons. Comme Bologne, place fort importante au Pape par rapport aux Florentins, ne s'étoit pas encore rendue, Gregoire prit à sa solde dix mille Bretons* qu'il envoya en Italie pour retenir les Bolonois dans son obeissance. Ces troupes avoient à leur tête le Cardinal Robert de Geneve, qui depuis fut Pape sous le nom de Clement V. On les représente d'une fierté, qui n'auroit pas été soufferte dans celles d'Alexan-

P. 53.

* La paix étant faite alors entre la France & l'Angleterre il y avoit beaucoup de troupes licentiées.

Rodo-
montade
des trou-
pes Bre-
tonnes.
p. 54.

d'Alexandre, & de Cefar. Comme on demandoit aux Generaux s'ils estoient entré dans Florence, ils répondoient superbement, qu'ils entreroient par tout où entre le Soleil: Cependant l'Écuyer marque, qu'après avoir passé les Alpes ils ne mirent pas même le pied dans le Florentin. Bologne s'étoit déjà soulevée contre le Pape & avoit repris sa liberté par le secours des Florentins *. C'est ce qui obligea le Pape, presque dépouillé de tout ce qu'il possédoit en Italie, à rechercher la paix avec les Florentins, & à leur envoyer des Ambassadeurs pour en traiter. Mais après avoir été amusez par de longs delais ils furent obligez de s'en retourner à Avignon sans rien faire. Le Pape fut tellement irrité de ce mépris qu'il resolut de mettre Florence à l'interdit †, & cita les Florentins à comparoître devant son Tribunal pour rendre raison de leur

Le Pape
excom-
munie les
Floren-
tins.

COI

* Une Relation porte même que les Bolo- nois mirent en prison le Cardinal Légat & qu'en- suite ils le chassèrent ignominieusement, après lui avoir confisqué tout son bien. *Vit. Greg. XI.* Baluz. T. 1. p. 435.

† Voyez dans l'Histoire de Pogge p. 56. les formalitez que le Pape observoit alors avant que de mettre un Etat à l'interdit.

conduite. Ils envoyèrent donc à Avignon trois Ambassadeurs pour défendre la cause de la République, ce qu'ils firent avec beaucoup de vigueur.

Le ~~Discours~~ a d'abreger ne permet pas de mettre ici en son entier le Discours que fit le Chef de l'Ambassade (a) au Pape en présence des Cardinaux & de tout le Peuple. Il est d'une grande beauté. On en donnera le précis *. Il dit d'abord 1. qu'il ne défendroit pas la cause de sa Patrie par son discours avec moins d'avantage, qu'elle avoit défendu elle-même sa liberté par sa prudence & par sa valeur, s'il ne parloit pas devant un Juge déjà prévenu, & si ceux qui l'écoutoient faisoient moins d'attention à leurs intérêts & à leurs préjugés qu'à ses raisons. 2. Qu'on ne devoit pas être surpris que les Florentins fussent jaloux d'une liberté dont ils jouissoient depuis quatre cens ans, puis qu'il n'y a point de guerres plus

Harangue des Deputez de Florence au Pape.

(a) Il s'apelloit Donato Barbadoro.

* On ne doit pas croire que ce soit le Discours même de l'Orateur, puis que Leonard Aretin lui en met un tout autre dans la bouche, quoi qu'ils tendent tous deux au même but. Celui de Leonard Aretin est fort, mais plus modéré que celui de Pogge.

plus justes que celles qu'on entreprend pour défendre ou pour recouvrer la liberté de sa Patrie, & qu'au reste, s'ils n'ont loin d'avoir été les agresseurs ils n'ont pris les armes qu'à la nécessité & poussés par des hostilités inouïes & par tous les excès de la plus insupportable Tyrannie. Il raconte à cette occasion la cruelle perfidie du Cardinal de Saint Ange Légat de Bologne, qui pendant qu'il promettoit d'envoyer du bled aux Florentins extrêmement pressés de la famine, non content de défendre secrètement de leur en fournir, détacha ses troupes pour fourrager tous leurs grains, dans l'espérance de les réduire par la faim. 3. Que comme les soulèvements dont le Pape se plaignoit & tous les malheurs de l'Italie ne venoient que de la faute de ses Légats & de ses autres Officiers, à qui il reproche avec beaucoup de force & de vivacité leurs cruautés plus que barbares, leur ambition effrénée, & leur insatiable avarice, c'étoit ces Ministres qui en devoient porter la peine & non les Florentins & les autres Peuples qui avoient été mis dans une nécessité indispensable de secouer un joug qu'ils ne

ne pouvoient plus supporter. 4. Que c'étoit au Pape & à ses Légats une ingratitude & une infidélité manifeste d'opprimer une République qui avoit été toujours si fidele au siege de Rome & aux Papes, & qui les avoient si courageusement & si constamment soutenus contre plusieurs Empereurs *. *C'est donc à vous, ô S. Pere, conclut-il en s'adressant au Pape, c'est à vous à reprimer les fureurs de cupidité & d'ambition de votre Légat, à éteindre le feu qu'il a allumé, à prendre en main la cause de vos enfans & à vous souvenir de nos bienfaits envers vos Prédecesseurs. Pour nous qui combattons pour notre Patrie, pour nos enfans, pour notre vie, & pour notre liberté, on ne sauroit nous reprocher justement aucun crime. Que si malgré notre innocence vous lancez vos anathemes contre nous nous tâcherons de les supporter en patience, & nous aurons notre recours à celui qui n'abandonne jamais*
ceux

* On peut lire avec plaisir & avec fruit l'Histoire abrégée que fait Leonard Aretin des grands services que la République de Florence avoit rendu à divers Papes contre Frederic I. Henri son fils, Frederic II. Mainfroi Roi de Sicile, Louis de Baviere &c. Liv. VIII. p. 183.

ceux qui esperent en lui & qui est le Protecteur des innocens opprimez.

Ce Discours fit des impressions bien differentes dans les esprits. Quelques-uns, sur tout les Italiens, fondoient en larmes au recit des maux de la France & de toute l'Italie. Les autres, principalement les François, irrités de la liberté de l'Orateur animoient le Pape contre les Florentins. Enfin le Pape * après avoir répondu foiblement aux griefs des Florentins, & à leur Apologie, déclara qu'il étoit résolu de les pousser par les voyes de la justice, sur quoi Donat se tournant vers un Crucifix qui étoit là, *J'en appelle à vous, dit-il, Seigneur, qui êtes le Juste Juge, je vous prens à témoin de notre innocence, & je suis persuadé que vous la vangerez au dernier jour.* Quelques jours après la sentence d'excommunication fut publiée. On interdit le feu & l'eau † aux Florentins. On livra leur Etat & leurs biens au premier occupant, leurs personnes furent condamnées à l'esclavage. Ceux qui étoient

* On peut voir sa reponse dans Leonard Aretin Liv. VIII. 184. 185.

† Ce sont les paroles de l'Auteur.

HISTOIRE DE FLORENCE. Liv. I. 25
étoient à Avignon en furent chassés,
aussi bien que tous ceux qui négocioient
ailleurs.

Cependant les Florentins ne demeu-
roient pas dans l'inaction. Comme ils
savoient que le dessein du Légat étoit
d'assiéger Bologne, ils y envoyèrent un
prompt secours sous le commandement
de *Rodolphe Varane de Cammert* qu'ils
avoient repris à leur service. Ce Géné-
ral qui connoissoit la légereté des Bo-
lonois, & leur penchant à la sedition,
content de faire faire quelques sorties de-
meura constamment dans la place, mal-
gré les défis que lui faisoit le Légat d'en
sortir *. D'autre côté les Florentins fi-
rent si bien fortifier & garder leurs fron-
tieres que le Légat desesperant d'y pé-
nétrer fut obligé de se retirer en quar-
tier d'hyver à *Cesene* ville de l'Etat de
l'Eglise dans la Romagne, où par sa
permission ses troupes Bretonnes exer-
cerent de si grandes cruautés & com-
mirent de si horribles insolences que les
habitans ne pouvant plus supporter leur
Ty-

Le Pape
fait assié-
ger Bolo-
gne inuti-
lement.

Perfidie
du Legat
envers les
Cesenois.

* Voyez là-dessus un mot de ce Général dans
les bons mots de Pogge. Part. IV. de cette piece.

Tyrannie en taillerent en pieces le plus grand nombre & chasserent les Citoyens. Le Legat pour se venger d'une violence dont il ne devoit se prendre qu'à lui, usa de la plus cruelle trahison du monde. Afin d'obliger les habitants de Cefene à mettre bas les armes, il leur jura qu'il pardonnoit tout le passé, en rejetant même la faute sur ses Soldats.

Pogg. p. 68. Leon. Are. VIII. 186. S. Anton. P. III. Tit. 22.

Ils ne furent pas plutôt desarmez qu'il y fit rentrer des troupes Angloises qui firent de cette malheureuse ville un fleuve de sang. On n'épargna ni les hommes, ni les femmes, ni les enfans au berceau & à la mammelle, ni les vieillards, ni même les Religieuses. Les Temples & les Autels furent des Asyles inutiles, & il n'échapa que ceux que la fuite put dérober à la fureur du Soldat. Comme il étoit impossible que les Florentins soutinssent seuls, un si furieux orage, ils envoyerent des Ambassadeurs à *Charles V.* Roi de France, à *Louis* Roi de Hongrie, & à *Jeanne* Reine de Sicile pour implorer leurs secours. Ils continuerent l'Octovirat dans son autorité, & le Général *Rodolphe Varane* dans le commandement de

de l'armée *. Pendant ces entrefaites Grégoire XI. étant venu rétablir le Siège Pontifical à Rome, les Florentins lui envoyèrent de nouveau des Ambassadeurs pour lui demander la paix. Il ne voulut pas y entendre d'abord, mais dans la suite, il leur envoya deux Moines, moins dans la vuë de negocier une bonne paix, que d'exciter quelque sedition dans la Ville par leurs offres specieuses, & leurs discours artificieux. Les Florentins n'en furent pas la dupe. Comme les Moines ne leur faisoient aucune proposition, ils les renvoyerent en les assurant qu'ils étoient tous disposez à une paix équitable.

En 1376.

Le Pape irrité du mauvais succès de cette tentavive redoubla ses hostilités contre les Florentins. Après avoir repris & brûlé Bolsene †, qui avoit secoué le joug l'année précédente, il envoya contre eux, *Raimond* son neveu avec une partie de son armée, qui prit sa route par la campagne maritime de Sienne. Cet Officier tint pendant long-tems affie-

Hostilités
du Pape
contre les
Florentins.

* Ce Général se rangea l'année suivante dans le parti du Pape. On en a parlé ailleurs.

† Ville de l'Etat de l'Eglise sur le Lac Bolseno.

affiégée la Ville de Grossete placée à l'extrémité du Siénois; mais ayant appris que le Général Augut venoit au secours de cette place, il fut obligé de lever le siége.

Les Florentins cependant envoyèrent pour la troisième fois des Ambassadeurs pour traiter de la paix avec Gregoire XI. Mais comme ils l'en virent entièrement éloigné, ils prirent de nouvelles mesures contre lui. Ils avoient jusqu'alors religieusement observé l'interdit, & presque pendant un an il n'y avoit point eu d'exercices sacrez dans le Florentin. Mais enfin résolu de n'avoir plus d'égard à cette injuste excommunication, ils ordonnerent de célébrer par tout le service Divin. Cette vigueur leur réussit. Le Pape désespérant de les réduire tourna enfin ses pensées du côté de la paix. Il leur envoya pour en traiter l'Évêque d'Urbain, & leur proposa même Bernabo leur allié pour Médiateur. Quoique cette Médiation fut justement suspecte aux Florentins parce que Bernabo avoit été leur ennemi, ils ne laissèrent pas de l'accepter dans l'extrême besoin qu'ils avoient d'une prompte paix. Le rendez-vous fut à Sarfane ville de la Ligurie qui appartenoit

à Bernabo. Le Cardinal d'Amboise s'y trouva comme Legat du Pape, aussi bien que les Ambassadeurs du Roi de France, de la Reine de Sicile, & des Vénitiens, sans compter ceux de Florence. Bernabo proposoit à l'abord des conditions si dures pour les Florentins, qu'ils avoient une repugnance infinie à les accepter, lorsque la nouvelle de la mort de Gregoire XI. (a) les tira d'embaras & leur donna la paix sans traité. Urbain VI. son successeur leva leur excommunication, & les reconcilia avec l'Eglise, moyennant une bonne somme d'argent. Mais leurs discordes civiles ne leur permirent pas de jouir des fruits de cette paix *. Et même dès l'année suivante ils eurent à soutenir une espèce de guerre contre des Bandits qui s'étoient attroupez au nombre de six mille dans l'Ombrie & dans la Marche d'Ancone, entre lesquels étoit *Charles* fils de Berna-

(a) En 1378.
P. 75.
Urbain VI. leve l'excommunication des Florentins, après la mort de Gregoire XI. p. 79.

* Cette guerre intestine arriva par la jalousie des Grands contre l'Octovirat qui n'étoit presque composé que de personnes du Peuple, & par la fureur du Peuple à soutenir ses Magistrats. On peut voir la description de ces guerres intestines dans Leonard Aretin, *Hist. Flor. L. IX. p. 190. 191.*

nabo & *Antoine de la Scala* qui étoient
 été bannis l'un de Milan, l'autre de Ve-
 ronè. Cette armée de brigands avoit
 infesté les terres de Perouse, de Si-
 enne, de Cortone, & le Florentin. Ce
 fut pour se délivrer de ces brigandages
 que ceux de Bologne, de Luques, de
 Perouse, de Sienne; & les Florentins
 firent alliance avec *Jean Galeasse Vis-*
conti de Milan qui fit bientôt après à
 ces derniers une cruelle guerre dont on
 va raconter l'occasion.

Ce fut l'ambition de *Jean Galeasse* *
 qui troubla le repos dont jouissoit alors
 l'Italie & en particulier la République de
 Florence. Ce Prince aussi fourbe qu'am-
 bitieux, cacha pendant quelque tems ses
 projets Tyranniques sous le voile de la dé-
 votion & de la retraite. Regardant *Ber-*
nabo son oncle, avec qui il gouvernoit
 le Milanois, comme un obstacle à la for-
 tune qu'il méditoit, il résolut de se de-
 faire d'un si fâcheux rival. Mais afin
 de mieux couvrir son jeu il épousa la fil-
 le de *Bernabo*, & se retira avec elle à
 Pavie †. Lorsqu'il crut avoir amené son
 des-

* On l'appelloit aussi Comte de Verruè.

† A vingt milles de Milan.

1385.
p. 79. 80.

Jean Ga-
leasse Vis-
conti de
Milan fait
emprison-
ner Ber-
nabo.

1386.
p. 84.

deffé à maturité, il invita son Oncle à le venir voir dans quelque endroit voisin de Milan où il feignoit de s'être rendu pour accomplir un vœu qu'il avoit fait à la Vierge. Bernabo ne se doutant de rien y alla avec deux de ses fils & une nombreuse escorte. Il ne fut pas plutôt arrivé qu'il se vit entouré d'un gros de Cavalerie qui l'emmena prisonnier avec un de ses fils. On prétend que Galeassé fit empoisonner Bernabo dans la fuite. Si cela est, un Tyran perit par les mains d'un autre Tyran. Galeassé pour appaiser le peuple lui fit présent de tous les biens de Bernabo & de ses fils qui s'étoient exilés-eux mêmes.

Se voyant Maître du Milanois il ne pensa plus qu'à pousser plus loin ses conquêtes. Il pratiqua fort bien la détestable maxime que pour regner, il faut semer la division. Les Seigneurs de Padoüe (a) & de Verone * étoient en parfaite intelligence : mais il les brouilla tellement qu'ils en vinrent à une guerre ouverte dont il profita pour les opprimer. Antoine de la Scala se

re-

* Antoine de la Scala. On parlera des Princes de la Scala dans la quatrième partie de cet Ouvrage.

refugia à Venise avec sa femme & ses enfans. François Carraria fut mis en exil à Ast, qui relevoit alors du Milanais.

Guerres
entre les
Florentins
& les Sien-
nois.

De tous les Etats d'Italie il n'y en avoit point qui amorcât davantage la cupidité de Galeassè, que la Toscane & la République de Florence. En attendant l'occasion de s'en rendre maître, il endormoit les Florentins par mille marques d'amitié. Il leur donna Jean Maria son fils aîné à tenir sur les fonts du baptême. La guerre, qui s'alluma entre les Florentins & les Siennois à l'occasion de quelques places qu'ils avoient prises les uns sur les autres, sembloit être une ouverture favorable pour les desseins de Galeassè; les Siennois qui se trouvoient trop foibles pour résister aux Florentins ayant imploré son secours, & l'ayant fait arbitre de la paix & de la guerre. Mais les Siennois & les Florentins firent bientôt la paix par l'entremise des Bolonois & des Pisans; de sorte qu'il fallut que Galeassè cherchât un autre prétexte pour attaquer les Florentins. Il ne lui fut pas difficile d'en trouver un. Les derniers avoient favorisé l'évasion de

re-

1387.
p. 88.

1389.
p. 89.

retrait dans leur Ville. Galeasse regardant cette demarche comme une rupture chassa tous les Florentins de ses Etats comme des espions & des traîtres. Les Florentins au contraire publierent un Edit par lequel ils offroient retraite & des privileges à tous les Milanois, qui voudroient s'établir chez eux. Ces brouilleries n'aboutirent pourtant à aucun éclat, parce qu'elles furent assoupies par la prudence de *Pierre Gambacurta* qui commandoit à Pise.

Mais il étoit impossible que Galeasse se demeurât en repos. Malgré la paix qui venoit d'être conclue, il s'empara de Perouse, détacha les Siennes du parti des Florentins, & fit irruption dans la campagne de *Monte Pulciano* *. Ces entreprises & beaucoup d'autres donnant de l'ombrage aux Florentins, il fut résolu d'une commune voix de résister à ce torrent, avant qu'il grossît davantage †. On crea aussi-tot dix Magistrats à qui l'on donna la souveraine administration de la guerre. Ils

Guerres
des Flo-
rentins
avec Jean
Galeasse.

* Par son Général Jean Actius Ubaldin.

† Par le conseil de Jean Riccius Jurisconsulte.

leverent une armée avec une diligence prodigieuse. En même tems les Florentins envoyèrent des Ambassadeurs à Charles VI. Roi de France pour lui demander du secours. ~~Cependant~~ Galeassé continuoit ses hostilités, & n'épargnoit ni tromperies, ni stratagêmes, ni argent pour corrompre les amis des Florentins. Il publioit dans le monde qu'ils étoient les auteurs de la guerre, qu'ils l'avoient voulu faire empoisonner*, qu'ils avoient soulevé ses fils contre lui †, que leur Orateur (a) l'avoit traduit dans un discours public comme un fourbe & un perfide. Il écrivit aussi aux Florentins que c'étoit malgré lui qu'il leur déclaroit la guerre ‡, & qu'il n'avoit rien plus désiré que de vivre en bonne intelligence avec eux. Il fit en même tems tout ce qu'il put, mais inutilement, pour débaucher les Pi-

(a) Riccius.

* Ce n'étoit pas les Florentins, mais Antoine de la Scala qui avoit fait préparer un poison pour jeter dans le puits de Galeassé, comme l'avoua l'empoisonneur à qui l'on donna la question.

† Il avoit deux fils au service des Florentins. p. 95. not.

‡ On peut voir cette déclaration de guerre dans Leonard Aretin, & la reponse des Florentins. L. X. fin.

Pisane Les Florentins non contens de se tenir sur la défensive envoyèrent le Général Augut avec six mille hommes dans la Gaule citerieure *, pour y mettre tout feu & à sang. D'autre côté, ils détacherent des troupes contre le Général Ubaldin, qui étoit dans le pais des Siennesois sous prétexte de les soutenir, mais dans le fond pour trouver moyen de s'approcher de Florence. Quoique les Florentins n'eussent dans leur parti que les Boulonois & ceux de Cortone, ils ne laissèrent pas de faire peur à Galeasse, ce qui l'obligea de donner ordre à Ubaldin de les presser si vigoureusement dans leur propre pais que forcés de se rendre, ils abandonnassent le dessein de porter la guerre dans la Gaule citerieure, pendant que les Siennesois de leur côté feroient des courses aux environs. Cependant les Florentins reçurent un renfort considerable par la reddition de Monte Pulciano Ville dans le Siennesois, & par conséquent à portée de les incommoder beaucoup. Ubaldin pour executer ses ordres ravageoit le Florentin, &

1390.
P. 96.

mé-

* Galeasse l'avoit presque toute usurpée.

même s'empara par surprise de plusieurs places importantes par rapport à ses vuës. Ce Général, qui a passé pour un des plus grands Capitaines de son tems, mourut occupé au siège de ~~quelque~~ de ces places. Pendant que les Generaux Milanois inquiétoient ainsi les Florentins, Augut leur Général de son côté faisoit ailleurs des progrès considerables. D'autre part François de Carraria recouvra par le secours des Florentins Padoue, dont Galeassè avoit depouillé son Pere. Verone avoit aussi secoué le joug, mais les factions qui s'éleverent dans la Ville donnerent à Galeassè occasion de la reprendre.

Etienne de Baviere arrive en Italie au secours des Florentins.

Voyez Leonard Aretin. L. X. 211. 212. 214. En 1390. p. 102.

L'arrivée d'*Etienne* Duc de Baviere que les Florentins avoient appellé à leur secours releva beaucoup leurs esperances. Ce fut pour eux un si grand coup de partie que Galeassè fut contraint de quitter la Toscane pour venir défendre son propre pais; mais ces heureux commencemens furent mal soustenus. Le Bavaurois agissoit fort mollement, & on l'accusa même d'intelligence avec l'ennemi. Quoi qu'il en soit, il s'en retourna en Allemagne, laissant en Italie Henri Comte de Montfort à qui

qui l'e^u confia la garde de Padoue. Les Florentins avoient alors trois armées sur pié. François de Carraria occupoit tout le territoire de Verone. Augut étoit dans le cœur du Milanois, où il fatiguoit extrêmement l'ennemi, non seulement par des courfés, mais en lui enlevant quantité de places, & le provoquant fans cesse au combat, pendant que *Louis de Capoue* réduisoit les Siennois aux dernieres extremitez. On ap^rit en ce tems-là que les Ambassadeurs qui étoient allez en France n'avoient pas réu^ssi auprès de Charles VI. Ce Prince leur ayant proposé de reconnoître Clement VII. (a) & de les rendre tributaires, ils aimerent mieux sou^tenir seuls le poids d'une guerre très-onereuse que de manquer de foi à Urbain VI. & de vendre leur liberté. Leur negociation n'eût pourtant pas été tout-à-fait inutile fans la mauvaise conduite de *Jaques* Comte d'*Armagnac*. Ce Seigneur qui avoit une bonne armée dans la province de Narbonne, ne demandoit pas mieux que de l'occuper. Il s'engagea à passer les Alpes à la tête de ses troupes pour les joindre à celles d'Augut contre Galeassé. Quand on eut la nou-

(a) Con-
current
d'Urbain
VI.

Le Com-
te d'Ar-
magnac
est batu
par les
Milanois.

velle de ce Traité à Florence on envoya Augut dans la Gaule citerieure avec son armée pour être plus à portée de se joindre à celle d'Armagnac. Augut ayant passé l'*Adige* campa dans le Vicentin où il prit plusieurs places sans grande opposition. De là, il alla camper dans le païs de Bergame où il ne perdoit aucune occasion d'agir contre l'ennemi. D'ailleurs les troupes Florentines agissoient avec vigueur. Celles qui étoient à Volterra faisoient des courses continuelles sur la côte maritime de Sienne, pendant que d'un autre côté on reprit dans le Casentin une place (a) qui s'étoit revoltée l'année précédente.

(a) Regio-
nis sur
l'Arne.

Leonard Augut connoissant le naturel bouil-
lant des François, avoit instamment prié
le Comte d'Armagnac de ne hazarder
aucune action avant leur jonction. Mais
ce jeune Seigneur ne fut pas plutôt en-
tré dans le païs ennemi qu'il crut devoir
se signaler par quelque action d'éclat
sans attendre Augut. Après avoir pris
d'abord plusieurs Forts autour d'Alexan-
drie de la Paille qui étoit au Milanois, il
entreprit le Siege de cette place, sans
savoir quel monde il y avoit dedans &

Sur la fin
de Juillet
de 1391.
p. 108.

sans

sans être soutenu par aucune Cavalerie. Il avoit même eu l'imprudence de laisser écart les chevaux fatiguez du chemin & des courses qu'il leur avoit fait faire en arrivant. Le Général *Vermio* qui en étoit instruit avoit fait entrer secretement dans la place quelques regimens de Cavalerie pour fondre sur les assiegeants. C'est ce qui ne manqua pas d'arriver. Le Siege ne fut pas plûtôt formé que la Cavalerie sortant de la ville avec impetuosité s'empara d'abord des chevaux qui furent trouvez sans Cavaliers. Après cette capture on attaqua l'Infanterie de front & par derriere. Quoi que le combat fût inégal, il ne laissa pas de durer long tems avec beaucoup de vigueur de part & d'autre. Mais les François accablez de lassitude & de chaleur, & tout couverts de blessures furent obligez de ceder la victoire. Le malheureux *Armagnac* y fut legerement blessé, mais ayant été conduit dans la place il y mourut, quelques-uns disent de poison, plus vraisemblablement de chaud, de lassitude, & de desespoir du mauvais succès de sa témérité.

p. 108.

Galeasse enflé de cette victoire im- Victoire
 C 4 pre-d'Augut

Général
Florentin
sur Ga-
leasse.

prevuë alla en diligence attaquer Augut qui s'étoit retiré vers Cremone au bruit de la défaite des François. Les Milanois camperent à un mille des Florentins. Il y avoit entre les deux armées un grand pré au milieu duquel couloit un ruisseau tout bordé de hayes d'où les ennemis ne cessoient de defier les Florentins. Mais Augut, voyant bien que la ruse étoit alors plus de saison que la force, défendit à ses gens de sortir de leurs tranchées, & laissa pendant long-tems aller & venir en confusion & comme à la debandade les ennemis qui par des reproches sanglants tâchoient inutilement de l'attirer au combat. Ce manége dura quatre jours, enfin le cinquième jugeant bien qu'ils reviendroient encore l'insulter avec aussi peu de précaution que les jours précédens, il mit ses gens en ordre de bataille; Les ennemis ne manquerent pas de venir avec leurs rodомontades ordinaires; mais il fondit sur eux si à propos, qu'il les mit en deroute, & les poursuivit jusques dans leur camp. Il y en eut grand nombre de tuez, seize cens Cavaliers furent pris prisonniers, avec plusieurs de leurs Officiers.

Ce-

Cependant Augut étoit réduit à de Belle re-
traite
d'Augut. grandes extremitez. D'un côté la retraite étoit difficile, parce que l'ennemi avoit coupé les chemins de toutes parts. De l'autre il falloit repasser l'Oglio, ce qu'il ne pouvoit faire sans exposer son armée à un très-grand danger. De sorte qu'il ne pouvoit ni se retirer sans peril, ni demeurer là plus long-tems parce qu'il manquoit de vivres. Il prit donc le parti de défier les ennemis au combat. Pour les y animer davantage, il fit mettre sur de grands arbres les étendarts qu'il avoit remporté sur eux. En même tems il faisoit entendre nuit & jour les tambours & les trompetes, comme si l'armée eût été en présence. Et afin d'amuser l'ennemi au pillage il laissa dans le camp beaucoup de bagage, comme des hardes, des sacs pleins de paille, & autres amorces au butin. Après ces précautions il leva le camp la nuit, & alla gagner l'Oglio sans courir aucun risque. Comme il craignoit d'être poursuivi, il fortifia son arrieregarde de ce qu'il avoit de meilleure Cavalerie. Une partie de l'armée avoit déjà passé le fleuve, lorsque les ennemis arriverent. Le Général

ral avoit posté sur le bord de la riviere quatre cens Arbalétiens à cheval pour les bien recevoir. Enfin l'arrieregarde, après avoir soutenu un assez long combat, passa le fleuve & rejoignit le reste de l'armée. Augut ayant heureusement passé le *Menzo*, alla camper sur les bords de l'Adige où il courut risque d'être submergé la nuit, parce que l'ennemi avoit rompu les digues de cette riviere. Il perdit une grande partie de son armée par cette inondation.

Quand il fut hors du pais ennemi il pensa à retablir son armée afin de la mettre en état de chasser l'ennemi des places qu'il occupoit en deça du Pô; & en même tems de faire des courses dans le Plaisantin, pour affoiblir de plus en plus Galeassè & le réduire à faire la paix. Pour y réüssir il fit construire sur ce fleuve un grand pont à *Borgo-forte*, afin d'être en état de secourir le Duc de Mantouë qui avoit quitté le parti de Galeassè pour prendre celui des Florentins *. Cependant Galeassè résolut de

* Galeassè voulant se défaire de sa sœur, qui avoit épousé François de Gonzague Duc de Mantoue, avertit ce Prince de se deffier de sa femme, lui faisant croire qu'elle étoit sollicitée à le tuer par
Char-

HISTOIRE DE FLORENCE. *Liv. I.* 43
de son côté de presser si vivement les Florentins qu'ils fussent contraints eux-mêmes à en venir à un accommodement; C'est dans cette vue qu'il rassembla son armée à Lucques pour faire une irruption dans le Florentin, & porter l'allarme jusqu'aux portes de Florence. Après avoir fait ces préparatifs il fit parler de paix aux Florentins par le Doge de Genes, qui étoit dans ses intérêts. Les Florentins, les Boulonois, & les autres Confederez resolurent donc d'envoyer des Ambassadeurs à Genes pour traiter de la paix. Mais comme chacun de son côté esperoit de l'avoir meilleure les armes à la main, on agissoit de part & d'autre avec plus de vigueur que jamais. Les Florentins voyant l'appareil que Galeasse faisoit contre eux à Lucques, firent venir Augut avec son armée. Ce Général campa d'abord à *San Miniato*, petite ville de l'Etat de
Flo-

Charles Viscomti son frere. Pour l'en mieux persuader il supposa des Lettres de Charles à sa sœur, & les fit mettre dans le lit de Gonzague qui ne doutant point de la sincerité de l'avis de Galeasse, fit mourir sa femme. Gonzague ayant su depuis l'insigne fourberie de Galeasse l'abandonna pour s'en venger.

Autre
Victoire
d'Augut
sur le Mi-
lanois.

Florence sur l'Arno pour observer les mouvemens des ennemis, qui étoient dans le Pisan, attendant quelque renfort des Siennois. Le Général Milanois voyant que cette attente étoit inutile, s'avança lui-même sur les terres des Siennois, & après s'être fortifié de leurs troupes, il s'approcha de San Miniato. Dès qu'Augut eut appris la marche des Milanois il alla du côté de *Poggibonzi* forteresse de la Toscane près de la riviere d'*Elfa*, à quelques milles de Siennne, afin de leur couper le chemin de Florence. Ce Général se voyant renforcé par des troupes qu'on lui envoyoit de Florence, garnit bien toutes les places par où les ennemis pouvoient passer. Cependant le Milanois ayant appris qu'Augut avoit reçu un renfort de dix-mille hommes s'en retourna à Lucques avec son armée parce qu'elle perissoit de faim. Augut la poursuivit, en tailla une bonne partie en pieces, & prit quantité de prisonniers entre lesquels il y avoit plusieurs Officiers de marque. Après avoir remporté sur eux plusieurs avantages, les jours suivans, il s'en retourna à San-Miniato & en fortifia si bien toutes les avenues qu'il étoit diffi-

difficile aux ennemis d'y pouvoir pénétrer.

Galeassé confus & désespéré de tant de mauvais succès, ordonna à son Général d'aller avec son armée, investir les chemins de Pise à Florence, afin d'obliger les Florentins à faire la paix par le besoin qu'ils avoient du port de Pise pour leur commerce. Il s'en alla donc aux environs de Spolete, s'attendant qu'Auguste viendroit l'y attaquer; Mais le Florentin aima mieux garder un poste qui lui étoit avantageux que de hazarder un combat dans une conjoncture aussi décisive; de sorte que le Milanois las d'obséder des chemins sans rien faire, offrit aux Pisans de se retirer de leurs frontières, pourvû qu'ils n'envoyassent rien par mer à Florence: ce que Gambacurta promit pour quinze jours. Quand les Florentins lui en firent des reproches il répondit, qu'il l'avoit autant fait pour leur avantage que pour celui de Pise, puisque par là il avoit éloigné l'ennemi du voisinage des uns & des autres.

Pendant qu'on traitoit de la paix à Genes, les Genoïses amis de Galeassé firent bien paroître leur partialité, en mettant des

p. 117.

On traite de la paix à Genes.

des vaisseaux en mer pour enlever tout ce qui pouvoit appartenir aux Florentins. Ceux-ci de leur côté firent équiper des Galeres, pour se mettre à couvert de ces insultes maritimes qu'ils repousserent fort vigoureusement. En même tems ils envoyèrent six cens Chevaux auprès de Pise pour la sûreté de ce qui leur venoit par terre sur des mulets: mais le Milanois en ayant eu avis leur dressa une embuscade de deux mille chevaux, battit la Cavalerie Florentine, prit près de cinq cens mulets chargez de marchandises & de provisions, & remporta un très grand butin. *Louis de Capouë* Général Florentin apprenant que les Siennes se divertissoient de cette aventure, alla pour s'en venger, jusques aux portes de Sienne, mettre tout au pillage dans leur pais. D'autre côté le Prince de Cortone * allié des Florentins désoloit tout le Peroufin, avec une petite armée qu'il avoit levée lui-même

La paix dans cette vuë. C'est par ces hostilités reciproques qu'on se préparoit à faire la paix qui fut enfin conclüe en 1392. par l'en-

est con-
cluë à
Genes.
1392.

Leon.
Aret. L.
X. fin.

* Petite Ville du Florentin entre le Peroufin & Arezzo.

Pogg. 118.

l'entr' mise du Grand Maître de Rhode, Legat du Pape, par le Doge de Venise comme particulier ; Le peuple de Genes y entra aussi par honneur. Les conditions furent entr'autres : 1. Que Padouë seroit renduë à François de Carraria, fils de François de Carraria que Galeassè tenoit en prison, à condition pourtant que le fils payeroit aux Milanois une certaine somme d'argent par an pendant l'espace de cinquante ans. A l'égard de la liberté du Pere on la fit esperer, mais on la laissa à la discretion de Galeassè. 2. Que tous les pros crits pendant la guerre rentreroient dans leur patrie, avec le consentement néanmoins de leurs Citoyens. 3. Qu'on rendroit de part & d'autre les places qui avoient été prises pendant la guerre. 4. Que Galeassè n'envoyeroit point de troupes dans la Toscane, à moins qu'elles n'y fussent appellées par les Siennes ou par les Peroufins en cas qu'ils fussent opprimés par les Florentins, ou par leurs Alliez. 5. On convint de part & d'autre qu'on ne congédieroit pas toutes les troupes à la fois, mais peu à peu, de peur qu'il ne s'en formât des sociétés de brigands & que chacun en retiendrait

droit ce qu'il jugeroit nécessaire pour sa sûreté, & de même des Generaux & des Officiers. Lors qu'on parla de choisir des garants de ce Traité un des Plenipotentiaires (a) de Florence tirant son Epee, *Voilà dit-il, le garant; nous avons éprouvé les uns & les autres ce qu'il sait faire.*

(a) Thomas Gui.
Parole
Genereuse
de d'un des
Plenipotentiaires
de Florence.

Florence jouissoit à peine de la paix au dehors qu'elle se vit agitée par des troubles intestins qui ne purent être appaisez que par des executions sanglantes, des proscriptions, & d'autres peines. Mais elle n'avoit pas moins de sujets d'inquietude au dehors; la conduite artificieuse & les sourdes menées de Galeasse donnoient toujours de grands soupçons aux Florentins*. On étoit convenu, comme on l'a dit, de ne congédier que peu à peu les Officiers & les troupes pour éviter les brigandages. Cependant quelques Officiers de Galeasse s'étant attroupez avec quelque Cavalerie allerent demander passage à Boulogne & à Ferrare avec menace de
se

Intrigues
& hostilité
de Galeasse
contre les Florentins.
1393.

* Cette année (1393.) mourut le Général Augut regretté de tout le monde, on lui fit des obseques magnifiques. Les premiers de la ville porterent son cercueil qui étoit enrichi d'or & de pierres. Le Peuple lui érigea une Statue. Pogg. p. 123.

se le faire par force si on le leur refu-
 soit (a). Cette demarche paroissant fort
 suspecte les Bolonois (b) ne voulurent
 point leur accorder le passage, craignant
 de recevoir des espions dans leur Ville.
 Les Florentins de leur côté envoyerent
 du secours aux Bolonois pour les met-
 tre à couvert d'insulte. Cependant ces
 Cavaliers gagnerent la Toscane par le
 Parmesan. Ils allerent de là dans le Sie-
 nois & puis dans la Marche d'Ancone,
 où s'étant fortifiez ils revinrent en Tos-
 cane, menaçant les Villes de les piller,
 si elles ne leur payoient une rançon.
 Ce qui augmentoit encore les soupçons
 contre Galeasse; c'est que nonobstant
 la paix on remarquoit toujours dans les
 Sienois un esprit d'hostilité. D'ailleurs
 les Ambassadeurs des Florentins, qui a-
 voient été arrêtez à *Alexandrie de la*
Paille, étoient traitez depuis la paix a-
 vec plus de dureté qu'auparavant. On
 ne mettoit point non plus en liberté
 François Carrare comme Galeasse l'a-
 voit fait esperer. Tant de violents in-
 dices obligerent les Florentins à renou-
 veller alliance avec les Bolonois; les
 Princes de Ferrare, de Mantouie, de
 Padoue, de Ravenne, de Fayence,

(a) *Arct.*
L. XI.
P. 221.
 (b) On
 ne dit
 point ce
 que fit
 Ferrare.

d'Imola, auxquels se joignirent les Seigneurs de Forli, & de Malatesta.

Affassinat
de Gambacurta
Gouverneur de
Pise.

(a) *Leon.*

Ar. L. XI.

223. 224.

Pogg.

122.

Les ombrages contre Galeasse augmentèrent beaucoup par l'indigne affassinat de Pierre Gambacurta Gouverneur ou plutôt Seigneur de Pise (a). Il avoit pour Secretaire & pour confident de ses plus secretes affaires un certain *Jaques Appien* devoué à Galeasse & mortel ennemi des Florentins. Cet homme qui aspiroit à la domination de Pise s'y étoit fait un grand parti, surtout parmi les Gibelins. Mais comme Gambacurta étoit fort aimé à cause de sa douceur & de son esprit pacifique, Appien ne trouvoit point d'autre moyen de satisfaire son ambition qu'en le faisant mourir, non content de l'avoir assassiné en traître, & massacré deux de ses fils avec plusieurs de ses amis. Après ce detestable coup il chassa les Guelphes de la Ville, pour être plus en état d'en usurper la domination. Dans le tumulte que causa cette horrible action, les marchandises & tous les effets des Florentins furent pillés par le peuple de Pise, malgré l'alliance qu'il y avoit entre eux. On ne douta point à Florence que cet affassinat ne partît de la

tê-

HISTOIRE DE FLORENCE. *Liv. I.* 51
tête de Galeasse pour avoir à Pise un
homme tout à sa dévotion. Et en effet
App'ian n'agissoit que par les vuës de
Galeasse, même depuis son élévation.

Ce Prince toujourns plein d'ambition & de vastes projets ne rouloit dans sa tête que les moyens de les executer. Comme il avoit usurpé plusieurs Païs & plusieurs Villes sur l'Eglise & sur l'Empire, il chercha pour se maintenir dans leur possession la protection de l'Empereur Wenceslas. Connoissant l'avarice de ce Prince il lui envoya une Ambassade avec de riches présens lui demander le titre de Duc & plusieurs Villes qui fussent attachées au Duché. Ce qu'il obtint moyennant la somme de cent mille écus d'or, malgré les Electeurs qui mirent l'alienation du Milanois entre les causes de la déposition de cet Empereur (a).

L'aggrandissement de Galeasse augmenta encore son avidité. (b) Comme il souhaitoit passionément de s'emparer de Mantoue qui étoit dans le cœur de ses Etats, il voyoit avec beaucoup de jalousie l'alliance que le Prince de Mantoue avoit faite avec la République de Florence & les autres Confederez. Aussi

Galeasse
est fait
Duc par
l'Empe-
reur
Wences-
las.
1396.
p. 124;

(a) Il fut
deposé à
Francfort
en 1400.
(b) p. 124;

n'oublia-t-il rien pour l'en degager. De plus il se donna mille mouvemens pour rompre une confederation qui mettoit un si grand obstacle à ses desseins. Il avoit renforcé les troupes de Pise, de Sienne, de Pise pour mettre ces Villes en état d'agir en sa faveur à la premiere occasion. Les Florentins pour se tenir prêts à tout événement créèrent un Decemvirat, & leverent des troupes dont ils donnerent le commandement à un Capitaine François que Gregoire XI. avoit amené avec lui d'Avignon (a). Ils firent en même tems une alliance avec la France, à condition que ce qui se prendroit dans la Toscane appartiendrait aux Confederez, & que le Roi seroit mis en possession de ce qui seroit conquis dans le reste de l'Italie. Cependant Galeassè envoya cinq mille hommes à Pise pour soutenir Jaques Appien contre quelques Seigneurs qui avoient levé de la Cavalerie pour tenir les Pisans en bride. Ces étincelles d'incendie furent éteintes par la prudence des Florentins. Mais comme les troupes que le Duc de Milan avoit autour de Pise avoient passé dans le Luquois, les Florentins craignant qu'el-

(a) Bernard de Serred'Aquitaine. p. 125.

Montis Scudarii Comites. p. 126.

qu'elles ne s'emparassent de *Pistoye* dans leur voisinage, envoyerent Bernard leur Général aux environs de cette place pour la défendre en cas d'attaque, lui faisant quitter le poste qu'il occupoit à San Miniato qui manqua d'être pris par trahison.

Le Duc de Milan n'ayant pu gagner le Mantouan ni par prieres ni par promesses se resolut enfin à assieger Mantouë par terre & par mer. Afin d'empêcher les Florentins de la secourir, il assambla dans le Siensis quatorze mille chevaux, qui sans aucune déclaration de guerre pilloient & brûloient impitoyablement les Florentins jusques aux portes de Florence. *Alberic* qui commandoit cette Cavalerie tint pendant deux jours le siege devant la petite ville de *Segni* de l'État de l'Eglise à quelques milles de Florence, & en fut repoussé avec perte. Les femmes firent merveille dans cette occasion, soutenant avec un courage intrepide leurs maris accablés de fatigue, & couverts de blessures. Au bout de quatre jours ces incendiaires se retirerent à Siennes faute de vivres. Les Florentins pour se venger de cette irruption inopinée se jette-

Galeasse
assiege
Mantouë,
& y est
défait avec son
armée.
1397.
p. 127.

rent avec fureur sur les terres des Siénois & leur prirent plusieurs places importantes comme *Volterre* & *Coffeta*. Galeasse voyant que ses troupes ne faisoient que s'affoiblir dans la Toscane les rappella pour le siege de Mantouë. On a parlé ailleurs d'un Pont, que les Florentins avoient fait faire à grands frais sur le Pô pour pouvoir secourir cette ville, le Duc entreprit de le brûler par le moyen de quantité de bateaux pleins de farments & d'autres matieres combustibles, mais la diligence & l'intrepidité de *Charles Malatesta* que les Florentins y envoyerent avec quatre mille chevaux, sauva le Pont, non sans que ce Général y courût risque de la vie. Le Duc de Milan ne se rebuta pas de ce mauvais succès. Il fit assieger le Pont dans toutes les formes, en élevant des travaux dans la riviere sur des navires chargez d'hommes, d'armes & de machines de guerre comme devant une ville; Ces navires à tours furent fort bien reçus des Mantouans qui se battirent comme des Lions. Le combat fut furieux parce que de part & d'autre il falloit vaincre ou mourir, n'y ayant point de lieu à la retraite.

En

Voyez
le recit de
cette ac-
tion *Pogg.*
Hist. Flor.
p. 129.
§30.

Enfin après une action de plusieurs heures la victoire demeura aux Mantouans à qui les Venitiens avoient fourni un secours de trentes galeres.

Galeasse plus confus que rebuté de cet affront rassembla comme il pût ses troupes pour presser le siege de la Ville. Charles de Malatesta de son côté étant allé attaquer le Général *Vermius* qui commandoit l'armée de terre en deça du Pô, le batit à plate couture, fit plus de six milles prisonniers, & enleva toutes les munitions de guerre. Alberic qui commandoit l'armée navale fut un peu plus heureux, mais ne se trouvant pas soutenu il fut obligé de lever le siege. Il sembloit que Galeasse dût penser à la paix après une deroute si générale. Les Florentins eux-mêmes y paroissoient disposez ; les Venitiens les y sollicitoient même fortement, craignant que si dans la suite ils venoient à avoir du dessus l'orage ne tombât sur eux. On envoya donc de part & d'autre des Ambassadeurs à Venise pour en traiter par la médiation de cette République. Mais comme le Duc de Milan ne faisoit que tergiverser, les Venitiens s'unirent avec les Florentins & leurs Alliez à con-

1398.

p. 134.

Treuve de
Galeasse
avec les
Floren-
tins & les
Venitiens.

Ce Duc est
fait maître
de Pise.

dition que les premiers feroient les arbitres de la paix & de la guerre. Le Duc intimidé par une si puissante confédération fit une treuve de dix ans, à condition de rendre les places qu'il avoit prises dans le Mantouan.

1399.

p. 136.

137.

Pendant la treuve le Duc fit une acquisition qui relevoit considérablement ses forces. Jaques Appien étant mort, Gerard son fils qui lui succéda dans le gouvernement de Pise, craignant de ne s'y pouvoir soutenir mit cette Ville & toutes ses dependances entre les mains du Duc, moyennant une somme d'argent & quelques places qu'il laissoit à la disposition de Gerard. Comme les Florentins avoient fait tous leurs efforts pour détourner un coup qui ne pouvoit que leur être fatal, le Duc envoya aussi-tôt, comme par maniere d'insulte, leur notifier qu'il étoit maître de Pise, leur promettant néanmoins de vivre en paix avec eux. Mais ses cabales & les hostilités qu'il exerçoit dans leur

Aret. L.

XI. p. 236.

237.

voisinage témoignoit tout le contraire. On eut avis à Florence qu'il méditoit de se rendre maître absolu de Sienne. D'ailleurs les Perousins à qui les Florentins avoient refusé du secours contre

Bo-

Boniface IX. qui redemandoit Perouse comme appartenant à l'Eglise, furent obligez d'avoir recours au Duc pour conserver leur liberté. L'amitié des Bolonois paroissoit fort refroidie par les esperances dont Galeasse les amusoit. On ne pouvoit non plus guere compter sur les Lucquois que le voisinage de Pise faisoit pencher pour le Duc.

Comme il n'y avoit plus lieu de douter des mauvais desseins de Galeasse, la République assëmbra un grand Conseil pour délibérer s'il falloit se préparer à la guerre ou dissimuler pendant quelque tems & chercher d'autres voyes de conjurer l'orage. Après plusieurs consultations on suivit l'avis du Général *Renaud* aussi bon Orateur que grand Capitaine. Après avoir representé avec beaucoup de prudence & de liberté les defauts du Gouvernement des Florentins qui négligeoient les plus grands personnages de l'Etat pour suivre le sentiment de la populace, & remarqué la faute qu'on avoit faite en rejetant l'alliance des Pisans & des Perousins, il conclut à envoyer des Ambassadeurs aux Venitiens pour leur représenter tout ce que faisoit le Duc contre la tre-

ve, & pour les engager à se joindre à eux par le danger qu'ils couroient eux-mêmes. C'est dans ce tems-là que parut en Italie la Secte des *Blancs* qui vêtus d'habits Blancs couroient les viues en procession, hommes, femmes, enfans, avec une apparence de devotion toute extraordinaire. Ces Fanatiques allerent à Florence & s'emparerent tellement de l'esprit des Florentins qu'à peine pensoient-ils à la guerre pendant que Galeassè s'en moquoit. Il ne se passa rien de memorable le reste de l'année.

Aret. L.
XII. p.
238. 239.
Pogg. L.
III. p. 136.

L'année suivante *Jean Bentivoglio* ayant eu le Gouvernement de Bologne par le moyen de Galeassè, les Florentins l'en envoyèrent aussi-tôt feliciter & lui proposerent en même tems de faire alliance avec eux. Il ne rejetta pas ces propositions, mais il differa d'y répondre de peur d'offenser Galeassè par le secours duquel il avoit eu le commandement de Bologne. Ce Duc se fortifioit tous les jours considerablement. Il étoit maître de Sienne, de Perouse, de Pise, & il avoit attiré le Mantouan dans son parti. De sorte qu'il n'y eut presque que Padoue qui demeurât fidele aux Florentins. C'est ce qui les en-

gagée à créer un Decemvirat, & à lever de nouvelles troupes pour résister aux forces du Duc. L'Empereur Wenceslas fut déposé cette année & Robert de Baviere fut mis en sa place. Les Florentins jugerent à propos de lui demander du secours contre Galeassé, & de l'inviter à reprendre des Villes que ce Duc avoit usurpées sur l'Empire, & que son Prédecesseur n'avoit pas été en droit d'aliener, lui offrant d'ailleurs autant d'argent qu'il voudroit. Robert n'avoit garde de refuser une alliance dont il pouvoit tirer de si grands avantages. Il vint donc l'année suivante avec quinze mille hommes en Italie *. A son arrivée il campa dans le Bressian où François Carrare le vint joindre avec trois mille chevaux Florentins †.

1400.

L'Empereur Robert vient au secours des Florentins contre Galeassé, & est battu.

Le Duc voyant de si terribles préparatifs, leva promptement une armée de quinze mille hommes tant de Cavalerie que d'Infanterie, & l'envoya contre

* Il en avoit promis vingt mille.

† On compta d'abord à Robert deux cens mille écus d'or qui furent amassés en une nuit à Florence toute épuisée qu'elle paroissoit par des guerres continuelles, & on lui en promit deux cens mille autres quatre mois après,

tre Robert. Quoiqu'elle fût inferieure à celle des Allemands joints aux Italiens, elle fut pourtant victorieuse dès le premier choc. Les Allemands marchants sans ordre & sans discipline furent enveloppez par un Corps de troupes Milanoises, & repoussez dans leur Camp avec grande perte. Un coup si imprévu jetta tellement l'épouvante dans l'armée Allemande que si le Duc avoit eu là toutes ses troupes il ne seroit pas resté un Soldat à Robert. Depuis cette defaite on pensa moins au combat qu'à la retraite: l'Electeur de Cologne & le Duc d'Autriche abandonnerent l'Empereur pour s'en aller chez eux avec leur monde; l'Empereur de son côté, se voyant affoibli par la desertion de ces Princes, se retira dans le Trentin d'où François Carrare le fit revenir avec cinq mille hommes seulement. Son retour remit un peu les Florentins déjà fort consternez de sa defaite. Ils l'envoyèrent prier de demeurer en Italie pour tenir en bride le Duc que sa victoire avoit rendu plus fier & plus entreprenant que jamais. Mais les demandes excessives que faisoit Robert mirent les Florentins dans de nouveaux em-

embarras. Il exigeoit d'eux des sommes exorbitantes, & il ne vouloit point demeurer en Italie si on ne faisoit une alliance avec le Pape & avec les Venitiens. Les Florentins promirent l'un & l'autre. Cependant l'Empereur content d'avoir passé l'hyver à Padoue avec ses troupes, s'en retourna au Printems de l'année suivante.

1402.

P. 144.

Galeasse se trouvant plus en état d'agir par la retraite de l'Empereur tenta de détacher les Venitiens du parti des Florentins, & envoya des Ambassadeurs à Venise dans cette vuë. Ils n'oublierent rien pour leur rendre cette République suspecte; Mais il trouva dans les Venitiens plus de fidelité & de fermeté qu'il ne s'attendoit. Il alla ensuite attaquer Bologne qui par précaution avoit recherché l'alliance des Florentins. Comme il étoit supérieur en force il s'en rendit maître après un combat opiniâtre & y fit bâtir une forteresse. Cette victoire fut très-funeste aux Florentins, plusieurs de leurs voisins s'en étant prevalus pour les abandonner & même pour les attaquer en divers endroits. Dans cette extremité ils s'adresserent à Boniface IX. sur qui Galeasse

Galeasse
se rend
maître de
Bologne.

P. 145;

150.

1402.

P. 150.

avoit

avoit usurpé plusieurs villes comme Perouse & Boulogne. Ce Duc ne méditoit rien moins que l'Empire de l'Italie. Il avoit déjà fait faire une couronne & tous les autres ornemens Royaux qu'il tenoit tout prêts à Marignan où il avoit fait bâtir une maison de plaisance; Mais une mort inopinée délivra les Florentins de leurs allarmes & convainquit Galeasse de la vanité des esperances humaines *. Il partagea ses Etats entre ses trois fils. Il donna le Milanois, Boulogne, Sienne, Perouse & Assise à Jean Marie l'aîné avec le titre de Duc; Pavie, Verone, Vicence avec quelques petites Villes à Philippe Marie; & Pise à Gabriel son fils naturel qu'il avoit légitimé †. L'Historien represente Galeasse comme un Prince magnanime, liberal, d'une magnificence Royale, amateur des Savans & des grands hommes, mais d'une ambition dé-

* Il mourut de la peste au mois de Septembre de 1402. âgé de 55. ans. p. 153.

† Voyez là-dessus une Lettre que Lucio Collucio Salutato Chancelier de Florence en écrivit au Roi de France. *Baluz. Miscel.* T. IV. p. 516. Ce Collucio étoit un des grands hommes de son tems, soit par son savoir, soit par sa prudence & sa valeur.

Mort de
Jean Galeasse, Jean Marie son
fils aîné
prend sa
place.

démefurée & dont la fidelité n'avoit point d'autre regle que fes interêts. Dès que la mort de Galeaffe fut annoncée à Florence, on en fit pendant plusieurs jours de grandes rejouiffances, on donna des jeux & des spectacles publics. Cependant les Ambassadeurs de Florence ignorant cette mort avoient fait alliance avec le Pape qui devoit fournir cinq mille hommes & les Florentins fix, pour lui aider à recouvrer fes places. Il avoit déjà envoyé *Thomascel* fon frere dans le Peroufin où par le secours des Florentins & des bannis de Peroufe il avoit déjà repris plusieurs places. Et même s'il eût eu plus de vigueur & de courage il auroit pu prendre la Capitale. Mais le Duc Jean Marie y ayant envoyé trois mille hommes il eut une telle frayeur qu'il se retira honteufement à Todi.

Les Florentins font alliance avec le Pape,

Cependant les Florentins n'étoient pas fans inquietude & fans occupation. La Cavalerie Milanoife, qui étoit ref-tée à Sienne & à Pife, faisoit des courses perpetuelles dans leur pais, comme de leur côté ils en faisoient avec beaucoup de succès. Dans la crainte que cette petite guerre n'en allumât une plus

plus grande, on créa des Décemvirs, & on resolut de transporter la guerre de Toscane dans la Romagne dont Galeassé avoit usurpé la plus grande partie. Pour cet effet Boniface envoya Balthasar Cossa Cardinal de S. Eustache* dans le Bolonois † avec une bonne armée pour assieger Boulogne. Charles Malatesta l'un des plus grands Capitaines de son tems commandoit cette armée. Etant arrivé près de Boulogne, après avoir fait des courses dans le Parmesan, le Légat ne jugea pas à propos qu'on se hâtât de mettre le siège devant cette ville, parce qu'il esperoit l'avoir par trahison. En attendant il fit marcher l'armée du côté de Milan où il trouva au dedans & au dehors des brouilleries favorables à ses desseins. Il y avoit dans Milan deux violentes factions qui donnerent occasion à plusieurs Villes de se soulever contre le Duc, comme Cremonne, Plaisance, Bressé, Bergame. Dans cette fâcheuse situation Jean Marie ne se croyant pas en état de soutenir une

Les Florentins portent la guerre dans la Romagne.

1403.
p. 156.

Jean Marie fait la paix avec le Pape à l'insu des Florentins.

guer-
* C'est celui qui depuis fut Pape sous le nom de Jean XXIII.

† La Boulogne faisoit autrefois partie de la Romagne.

guerre contre le Pape, fit la paix avec lui en rendant les places de l'État Ecclesiastique. On n'eut aucun égard aux Florentins dans ce Traité & même il se fit à leur infu. En même tems Bologne & Perouse se rendirent au Legat.

Les Florentins se plainquirent au Pape de ce que, contre les conventions, on avoit traité avec le Duc de Milan, non seulement sans leur en faire aucune part, mais sans aucun menagement pour leurs interêts. Le Pape qui avoit recouvré ses places ne se mit pas beaucoup en peine de leurs plaintes, ni de sa parole, & rappella son Legat. Cette infidélité de Boniface ne fit pas perdre courage aux Florentins. Profitant de la foiblesse du Duc, dont les Etats étoient mis en pieces par la revolte de plusieurs Villes * & par les fureurs des Guelphes & des Gibelins † ils envoyerent douze cens chevaux ravager le Milanois, & four-

Courfes
des Flo-
rentins
dans le
Milanois.

* Comme Alexandria de la Paille, Côme, Verceil, Novarre, Pavie, Plaifance & Verone qui rentra sous la domination des Scaligers. p. 159. 160.

† Les bouchers vendoient publiquement au marché la chair des Gibelins.

fournirent du secours à *Petro Rosso* qui s'étoit emparé de Parme.

Mort de
Jean Ma-
rie. Philip-
pe Marie
prend sa
place &
fait la paix
avec les
Floren-
tins.

1403.
p. 160.

Cependant le Duc Jean Marie fut affassiné, par ses propres domestiques à qui sa Tyrannie étoit devenuë insupportable. On nous représente ce jeune Duc comme un homme cruel jusqu'à la fureur; Il avoit fait empoisonner sa mere, & rempli Milan de massacres. Il exposoit lui-même les objets de sa haine à être déchirez par les chiens. Philippe Marie succeda à son frere & recouvra la plûpart des places que ce dernier avoit perduës. Ayant ensuite fait la paix avec les Florentins, il leur donna le tems de raccommoier leurs affaires. Ils reprirent plusieurs places occupées par des Tyrans, & firent la paix avec les Sienois. *Gabriel Marie*, fils de Galeas, à qui son Pere avoit donné Pise pour son partage, ne pouvant s'y soutenir la leur vendit deux cens mille écus d'or par le conseil de *Jean Boucicart* qui commandoit à Genes pour le Roi de France *. Mais cette acquisition fut

* Le Roi de France avoit resolu de prendre Gabriel en sa protection, mais il en fut sans doute detourné par la Lettre de Collutatio dont on vient de parler. *Baluz. ub. supr.*

fut la source d'une guerre qui dura plus d'un an entre la République de Florence & celle de Pise. Les Pisans cependant ayant repris la Citadelle de Pise par la lâcheté de la garnison Florentine envoyèrent à Florence pour traiter de la paix. Mais leurs propositions furent si déraisonnables aux Florentins qu'ils ne pensèrent plus qu'à la guerre afin de se mettre une bonne fois en paisible possession d'une Ville qui les avoit si souvent traversez * depuis plusieurs siècles, & qui d'ailleurs étoit si fort à leur bienfaisance pour leur commerce.

1404.
1405.
P. 163.

Guerre des Florentins avec les Pisans.

Ils envoyèrent donc dans le Pisan une armée de douze mille hommes sous le commandement de *Bertold des Ursins* Comte de *Soanne*. Ce Général prit d'abord quelques places avec assez de succès. Mais il demeura six mois au siège d'une Forteresse (a) dont la prise étoit nécessaire pour avoir Pise. Cette Forteresse fut enfin emportée avec plusieurs places de ses dependances, après un siège d'environ un an †. La ville de

(a) Vico.

Pi-

* Voyez l'Histoire de ces hostilités *Hist. Pogg.* p. 176 not.

† Elle fut prise en 1406. p. 173.

Pise étoit alors déchirée par des factions. Quoiqu'après la mort tragique de *Gambacurta*, la plûpart des Guelphes en eussent été chassés, il en restoit encore suffisamment pour mettre la ville en combustion par l'opposition des Gibelins. Ils prirent néanmoins les uns & les autres la résolution de s'unir pour leur défense commune; les bannis rentrèrent dans leur patrie; Mais ils se trouverent mal d'avoir rappelé *Jean Gambacurta*, qui nonobstant la réunion des deux partis fit mourir les principaux de la faction Gibeline, & s'empara du Gouvernement.

Les Pisans ayant fait inutilement des propositions de paix, il fallut se préparer à soutenir le siège. Ils commencèrent cette guerre sous de malheureux auspices. On leur enleva d'abord une Galere qui venoit de Sicile chargée de grain. Deux de leurs Généraux furent batus en deux combats consécutifs. On leur coupa les vivres par mer & par terre afin de les réduire par la famine. Après ces précautions on entreprit le siège dans les formes. Les Pisans assiégés par mer & par terre & sans espérance de pouvoir faire entrer ni secours

ni

ni munitions de bouche furent obligez d'implorer des secours étrangers. Ils envoyèrent des Ambassadeurs à Ladislas Roi de Naples pour lui offrir leur Ville, s'il vouloit venir à leur secours. Ce Prince ayant répondu qu'il n'étoit pas disposé à rompre avec les Florentins en faveur de Pise, ils eurent recours au Roi de France, & firent au Duc de Bourgogne Cousin germain de ce Monarque les mêmes offres qu'ils avoient faites à Ladislas. Le Roi de France les accepta & fit aussi-tôt savoir aux Florentins que Pise étant à lui, ils eussent à mettre bas les armes, & à s'abstenir de toute hostilité. Les Florentins répondirent que Pise étoit à eux, qu'ils l'avoient bien payée, que les Pisans n'avoient point été en droit de la vendre, & qu'ils croyoient le Roi trop équitable pour vouloir s'emparer du bien d'autrui. On pouffoit cependant le siège avec vigueur, malgré les menaces que faisoit l'Envoyé du Duc de Bourgogne au Général Florentin s'il ne se retiroit de devant la place *.

Ce-

* Cet Envoyé pressant avec trop de hauteur le Général de lever le siège fut jetté dans la rivière d'Arno.

Les Florentins se rendent maîtres de Pise.

Cependant la Ville étoit si pressée de la faim qu'on étoit réduit à manger les chevaux & les rats. C'est ce qui obligea les Pisans à en faire sortir les femmes, les vieillards & tout ce qui étoit incapable de porter les armes, mais les Florentins les y firent rentrer. Enfin la famine & la mortalité contraignirent Gambacurta à promettre de se rendre sous des conditions qui lui furent fort avantageuses, les Florentins aimant mieux être maîtres de la Ville encore en assez bon état que de la posséder ruinée comme elle l'auroit été en peu de tems.

Les Florentins s'unissent avec les Sienois contre Ladislas Roi de Sicile.
1408.
p. 178.

(a) A la réserve de deux.

Cette conquête ayant rendu les Florentins redoutables à leurs Voisins, ils jouirent pendant deux ans d'une profonde paix. Elle fut troublée par Gregoire XII. à cette occasion. Ce Pape ne voulant pas tenir la parole qu'il avoit donnée de céder le Pontificat, s'il étoit nécessaire pour la paix de l'Eglise, fut abandonné de ses Cardinaux (a) qui allerent à Pise, où ils furent joints par la plûpart des Cardinaux de Benoît XIII. son concurrent, pour y tenir un Concile. Gregoire XII. étoit alors à Lucques dont les passages étoient si bien gardez qu'il ne pouvoit en sortir. Pour
s'en

s'en tirer il rechercha l'amitié de Ladislas Roi de Naples qui comme lui avoit intérêt à empêcher qu'il ne se tint un Concile Général parce qu'il craignoit d'y être dépouillé de son Royaume en faveur de Louïs d'Anjou. Ladislas * fit donc demander passage aux Florentins pour aller tirer Gregoire XII. de Lucques qui y souffroit une espece de captivité, les amusant de l'espoir d'une alliance qui leur seroit avantageuse. Les Florentins répondirent qu'ils lui enverroient des Ambassadeurs pour mieux savoir ses intentions. Quand ils furent arrivez à Rome le Roi voulut d'abord exiger des Florentins qu'ils fissent sortir les Cardinaux de Pise & qu'ils ne souffrisent pas qu'on y tint un Concile, & leur proposa de faire alliance avec lui; Les Florentins refuserent l'un & l'autre parce qu'ils voyoient bien qu'une des conditions seroit que le Pape gardât les places de l'Etat Ecclesiastique qu'il possedoit, & que d'ailleurs ils esperoient de trouver leur compte à la tenue du Concile. Ladislas irrité de ce refus les

me-

* Il étoit alors maître de Rome & de plusieurs places de l'Eglise.

menaça d'envoyer huit mille hommes mettre tout à feu & à sang dans le Florentin. Il leur tint parole. Il alla lui-même avec une armée dans le Sienois pour être plus à portée de fondre sur eux. Les Florentins de leur côté envoyèrent à Sienne pour affermir les Sienois dans leur amitié & leur offrir du secours contre Ladiflas, qui étoit déjà fort près de leur Capitale. Ayant trouvé les Sienois dans les dispositions où ils les souhaitoient, les Ambassadeurs de l'une & de l'autre République allèrent trouver Ladiflas pour lui demander la paix. Ils le rencontrèrent à *Acquapendente* sur la *Paglia* dans le Sienois, mais ils n'en tirèrent d'autre réponse, sinon qu'il étoit venu non comme ennemi, mais comme ami, pour regler certaines choses qui regardoient la paix de l'Italie, & qu'il leur enverroit ses Ambassadeurs pour leur expliquer plus amplement ses intentions. Les Ambassadeurs de Florence & de Sienne s'en retournerent bien persuadez qu'il ne vouloit que les amuser par une réponse si vague, & qu'il ne proposoit de leur envoyer separement des Ambassadeurs qu'afin de les diviser pour se rendre maître des uns & des autres.

En

En effet l'Ambassadeur qui alla à Sienne fit tout ce qu'il put pour détacher les Siennes des Florentins en rappelant toutes les inimitiez passées, & en leur donnant mille ombragés pour l'avenir. Les Siennes répondirent avec beaucoup de fermeté qu'il seroit également indigne & du Roi d'attaquer des gens qui n'avoient jamais recherché que son amitié, & d'eux de manquer de foi à leurs Voisins & Alliez. Celui qui alla à Florence tint un autre langage; Il se plaignit entre autres 1. Que par le secours des Florentins, les exilés de Perouse incommodoient tellement la Marche d'Ancone qu'il lui étoit impossible de lever les impôts que le Pape lui avoit cedez *. 2. Que les Florentins s'étoient unis avec le Legat de Bologne son ennemi †. 3. Qu'ils avoient accordé la Ville de Pise aux Cardinaux pour y tenir un Concile contre Gregoire XII. qui étoit le Pape légitim-

1409.
p. 184.

* Le Pape avoit donné à Ladislas six mille écus d'or à prendre sur la Marche d'Ancone pour l'engager dans son parti contre le Concile de Pise.

† Balthasar Cossa Cardinal de S. Eustache.

time *. Enfin il leur proposa de faire alliance avec le Roi. Après avoir refusé ces plaintes ou plutôt ces chicanes, les Florentins répondirent qu'il ne leur étoit pas permis de traiter avec personne que du consentement de leurs Alliez, beaucoup moins encore de le faire avec un Prince qui exerçoit des hostilités dans le pays de leurs amis. Qu'il n'avoit donc qu'à se retirer avec son armée & qu'alors ils seroient tout disposés à traiter avec lui sous des conditions raisonnables.

Ladislas en fureur de cette réponse s'approcha de Sienne pour tâcher d'exciter quelque sédition dans la ville. Mais n'y voyant aucune disposition il s'alla jeter dans le Florentin. Il mit le siège devant Arezzo, & en fut repoussé honteusement. Il s'avança de là dans le territoire de Cortone (a) ; mais désespérant de prendre cette place, il se contenta de piller la campagne avec tant de fureur †, que les habitans d'ailleurs las de la domination de leur Commandant

ou

* Pierre de Lune étoit son concurrent sous le nom de Benoît XIII.

† On l'appelloit à cause de cela le Roi *Gâtashamp*, *Guastagrano*.

Ladislas
s'en re-
tourne à
Naples a-
près avoir
pillé le
Florentin.
1409.
p. 188.
(a) A cinq
milles
d'Arezzo.

HISTOIRE DE FLORENCE. *Liv. I.* 75
ou plutôt de leur Tyran se rendirent
à discretion. Il s'empara ensuite de Pe-
rouse où il fut reçu avec beaucoup de
joye, & ayant laissé une partie de
son armée pour garder les places qu'il
avoit conquises il s'en retourna à Na-
ples.



HIS-



HISTOIRE

D E

FLORENCE.

LIVRE SECOND.

Concile
de Pise,
où Ladis-
las est dé-
posé.

Pendant que ces choses se pas-
soient Gregoire XII. & Be-
noît XIII. furent déposés au
Concile de Pise, & Alexan-
dre V. * fut élu Pape & reconnu de
toute la Chrétienté horsmis des Rois
d'Arragon & de Castille, qui tenoient
pour Benoît XIII. Ladislas avoit bien
prevû que ce Concile lui seroit fatal. Il
y fut depouillé de son Royaume, en
faveur de Louis d'Anjou son competi-
teur.

* Pierre Philargi de *Candia* Bourg du Mila-
nois, Cardinal des douze Apôtés.

teur. Ce dernier pour se maintenir contre Ladislas fit alliance avec les Sienois, avec le Legat de Bologne, & avec les Florentins par le secours desquels Ladislas fut chassé de Rome & de tout l'Etat Ecclesiastique. Pendant ce tems-là mourut Alexandre V. à Bologne, non sans soupçon d'avoir été empoisonné par le Legat qui lui succeda au Pontificat * sous le nom de Jean XXIII. On ne pouvoit faire une élection plus desagréable à Ladislas. Jean XXIII. étoit son mortel ennemi, & souûtenoit Louis d'Anjou de tout son pouvoir. Comme d'ailleurs il redoutoit les forces des Florentins, il rechercha leur alliance, leur offrant de les dedommager des pertes † qu'ils avoient faites sur la mer de Genes, & de leur rendre Cortone. La Ville fut fort partagée sur ces propositions qui paroissoient suspectes aux plus éclairés. Cependant comme on étoit las de tant de guerres consecutives la paix fut acceptée, à condition qu'elle ne porteroit aucun préjudice ni au Pape,

Ladislas
est chassé
de Rome.
1410.
p. 191.

Les Flo-
rentins
font la
paix avec
Ladislas.

* Balthasar Cossa Cardinal de S. Eustache.

† Ils y avoient perdu soixante mille écus d'or.

pe, ni à Louis d'Anjou *, non plus qu'à leurs autres Alliez, & que Ladislas n'entreprendroit rien contre Rome, ni contre l'Etat Ecclesiastique.

Les deux Rois cependant cherchoient l'occasion de décider leurs prétentions par les armes. Louis campa à *Ceperano* † sur les confins de l'Etat Ecclesiastique, & Ladislas à *Ponte Corvo* ‡, les deux armées n'étant séparées que par la riviere de *Gariglian*. Les troupes du Pape qui tenoit pour Louis ayant passé la riviere, attaquèrent Ladislas qui fut vaincu & mis en fuite après un long & furieux combat. L'affaire étoit entièrement décidée pour Louis, si les Généraux du Pape (a) avoient voulu profiter de leur victoire. Mais comme ils ne demandoient qu'à prolonger la guerre ils aimèrent mieux s'amuser à piller que de poursuivre l'ennemi †. Le Pape voyant bien que ses

Gé-

1411.

p. 193.

Il est vaincu par les troupes de Louis d'Anjou & par celles du Pape.

(a) Sforce & Paul des Ursins.

* Il étoit à Prato dans le Florentin.

† Autrement *Fregelles* aux extremités de la *Campanie*.

‡ Bourg de la *Terre de Labour* sur le *Gariglian*.

‡ Ladislas disoit lui-même que le premier jour il auroit pu perdre & la vie & le Royaume; le second son Royaume, mais non la vie; mais que le troisieme il ne perdrait ni l'un ni l'autre.

Généraux ne vouloient pas pouffer à bout Ladiflas, prit la résolution de faire la paix avec lui en lui laissant le Royaume de Naples & de Sicile. Mais cette paix ne dura pas long tems. Ladiflas dès l'année suivante entra triomphant dans Rome, & en chassa le Pape qui se retira au Fauxbourg de Florence, n'osant pas entrer dans la Ville où Ladiflas avoit des partisans *.

La premiere chose que fit Ladiflas dès qu'il fut Maître de Rome, fut d'y dépouiller les Marchands Florentins qui y negocioient malgré la parole qu'il avoit donnée à ces Marchands de les prendre sous sa protection. Nonobstant cette perfidie, les Florentins ne laisserent pas d'accepter le renouvellement d'alliance qu'il leur proposa, pour les endormir. Mais la mort qui le surprit à Naples ne lui laissa pas le tems de jouir de cette supercherie. Ce fut une grande délivrance pour toute l'Italie & en particulier pour Florence qui depuis ce

Ladiflas rompt la paix qu'il avoit faite avec le Pape, & se rend maître de Rome. Sa mort. 1414. p. 196.

tems-

* L'Histoire dit que Jean XXIII. ne fut pas fâché d'apprendre que Ladiflas étoit au voisinage de Rome, afin d'avoir un prétexte de ne pas tenir la parole qu'il avoit donnée d'aller au Concile de Constance p. 194.

tems-là vécut en paix pendant plusieurs années.

Philippe Marie fait alliance avec les Florentins & la viole bientôt.

Cependant Philippe Marie Duc de Milan appuyé par le Pape Martin V. * qui avoit été élu au Concile de Constance, après l'abdication de Gregoire XII. & la deposition de Benoît XIII. & de Jean XXIII. †. recouvra plusieurs places qu'on avoit enlevées à son pere & à son frere. Mais il ne voulut pas borner là ses conquêtes. Il entreprit celle de Genes à la faveur des factions qui divisoient cette Ville. Mais comme il craignoit qu'elle ne fût secourue par les Florentins il resolut de renouveler alliance avec eux. Ce que les Florentins acceptèrent à condition qu'il n'avanceroit point dans la Toscane ni dans le païs de Modene au delà de *Pontremole* ‡, ni vers Boulogne au dela du fleuve *Crustulo* † & qu'il ne fe-
roit

1419.
p. 202.

* C'étoit le Cardinal Otton de Colonne élu en 1417.

† M. Recanati se trompe fort quand il dit p. 197. que Jean XXIII. abdiqua volontairement.

‡ Place aux confins des Etats de Genes & de Parme. Elle étoit autrefois du Duché de Milan, depuis elle a été à la Toscane.

† Il prend sa source d'une Fontaine du Mont Appennin & tombe dans le Pô du côté de Bologne.

roit point d'alliance à leur préjudice. Après ce Traité il s'avança vers Genes, qui fatiguée de guerres intestines aima mieux se rendre à un étranger que de perir par les mains de ses propres Citoyens.

1422.
ibid.

Martin V. au retour du Concile de Constance étoit allé passer plusieurs mois * à Florence. Cette Ville enorgueillie d'une prospérité de quelques années témoigna un profond mépris pour le Pape & souffroit même que les enfans l'insultassent dans les rues †. Ce qui l'offensa le plus c'est que les Florentins tenoient le parti du Général *Braccio* qui par leur secours lui avoit enlevé plusieurs Villes ‡. Pour se vanger il engagea le Duc de Milan à rompre le Traité qu'il avoit fait avec les Florentins, & à se joindre au Legat de Bologne contre leurs conventions. Il fit encore diverses infractions qu'il seroit trop long de rapporter en détail.

Mépris
des Florentins
pour Martin V.

Le Duc
de Milan
rompt
avec les
Florentins.

1423.
p. 204.
Aret. *ibid.*

Les 260.

* Leonard Aretin dit deux ans. *Rer. Italic. Hist.* p. 259.

† Ils chantoient, *le Pape Martin ne vaut pas un quadrain.* Leonard Aretin *ubi supr.*

‡ Il fit en suite la paix avec ce Général par l'entremise des Florentins & s'en alla à Rome.

Embarras des Florentins au sujet de la Ville de Forli. (a) Dans la Romagne. p. 204.

Les Florentins se trouverent encore dans un nouvel embarras par un petit incident qui devint dans la suite une affaire importante. *Forli* (a) Ville de l'Etat Ecclesiastique avoit été occupée par *George Ordelase* qui la gouvernoit en Souverain. *George* étant venu à mourir laissa cette Ville entre les mains d'un fils en bas âge & de sa veuve, nommée *Lucrece*, fille du Prince d'Imola *. Celle-ci ne se fiant pas aux habitans de *Forli* à cause de *Catherine* sa belle-sœur, qui lui en disputoit le Gouvernement, s'étoit mise sous la protection des Florentins. *Catherine* de son côté se mit sous celle du Duc, qui ne demandant pas mieux qu'une si belle occasion de se rendre maître de *Forli*, envoya des troupes dans le Boulonnois pour être plus à portée de s'en emparer. Les Florentins surpris d'une démarche si suspecte écrivirent au Légat de Bologne pour le prier de faire retirer ces troupes que le Duc ne pouvoit avoir fait avancer jusques là sans violer le Traité de paix & sans quelque mauvais dessein. Ce-

pen-

p. 206.

* Aussi Ville de l'Etat de l'Eglise dans la Romagne.

pendant ceux qui étoient dans le parti de Catherine se revolterent contre Lucrece, la mirent en prison *, & firent entrer les troupes du Duc dans Forli. Les Florentins resolus de se vanger de cette infraction envoyerent six cens chevaux à Forlimpopoli † où Lucrece s'étoit refugiée, & écrivirent au Duc de rappeler ses troupes & de rendre la Ville à Lucrece. Il le promit à condition qu'on pourvoiroit à la sureté de ceux qui lui avoient livré la place. Les Florentins cependant envoyerent à Martin V. lui faire des plaintes du Duc & de son Légat; & lui offrir du secours pour reprendre Forli comme étant de l'Etat de l'Eglise. Le Pape qui avoit le cœur ulcéré contre les Florentins, & qui favorisoit le Duc, s'excusa d'entrer dans cette affaire sur ce qu'il étoit occupé contre Braccio, qui, comme on l'a dit, lui retenoit plusieurs Villes. Il rappella néanmoins son Légat de Bologne ‡ & envoya en sa place *Gabriel*
Con-

* Elle en échappa & se retira à quelques lieues de là.

† C'étoit autrefois une Ville Episcopale. Aujourd'hui ce n'est qu'un petit Bourg de l'Etat de l'Eglise dans la Romagne.

‡ Alphonse Cardinal de S. Eustache;

Condolmerio Cardinal de Sienne *. Le Prince de Ferrare, au nom de qui le Duc de Milan avoit fait tout ce manège †, prétendant que Forli lui devoit appartenir, proposa aux Florentins que s'ils vouloient l'assister de leurs troupes pour s'en mettre en possession il engageroit le Duc de retirer sa Cavalerie de leur voisinage. Les Florentins rejeterent une proposition qui les engageoit à une infidélité envers leur pupille (a).

(a) Fils de Lucrece.

Les Florentins ne gardent plus de mesures avec le Duc de Milan.

Pendant que le Duc rompoit sourdement la paix avec les Florentins il leur faisoit proposer en public les moyens de l'affermir. Les Florentins de leur côté écoutoient ces propositions, moins par opinion de sa bonne foi que pour n'avoir pas à se reprocher une rupture ouverte. Ils lui envoyerent donc des Ambassadeurs à sa requisition pour traiter avec lui une alliance dont le Pape & les Vénitiens seroient les arbitres, comme il fai-

* Il succeda à Martin dans le Pontificat sous le nom d'Eugene IV. & fut favorable aux Florentins. p. 213.

† Le Duc pour s'excuser d'infraction disoit tantôt que c'étoit au nom du Ferrarois, tantôt que c'étoit au nom du Pape qu'il avoit envoyé ses troupes.

faisoit mine de l'avoir projeté. Quand ils furent arrivez à Lodi (a), le Duc leur défendit d'approcher plus près de Milan & d'attendre là ses Ambassadeurs, sous prétexte qu'il y avoit quelque indice de peste à Florence. Mais les Ambassadeurs répondirent avec vigueur qu'ils n'avoient pas ordre de s'adresser à d'autres qu'au Duc lui-même, qu'ils n'apportoient pas la peste mais la paix, & que si on ne vouloit pas y entendre, il falloit décider leurs démelez par les armes. S'en étant retournés sans réponse à Florence on y prit la resolution de ne plus garder de mesures avec le Duc. Ce qu'ils faisoient avec d'autant plus de confiance que Braccio leur avoit promis trois mille chevaux de renfort.

Martin V. craignant que le Duc ne pût soutenir tout le poids de cette guerre, envoya *Antonio Lusco* * à Milan pour engager Philippe à renouveler la paix avec les Florentins. Le Prince de Ferrare de son côté les fit assurer que le Duc desiroit sincerement la paix, & que s'ils vouloient envoyer des Ministres

(a) A vingt milles de Milan.

Le Pape refuse de s'unir aux Florentins.

* Secrétaire du Pape, & Collegue de Pogge, qui en parle souvent dans ses Oeuvres.

tres pour en traiter, elle pourroit se conclure à la satisfaction des uns & des autres. Mais le Duc persistant à demander la sûreté de ceux qui l'avoient mis en possession de Forli, & les Florentins prétendant qu'il falloit remettre l'affaire à la discretion de Lucrece & de son fils; on se retira sans convenir de rien. Cependant les troupes du Duc faisoient des courses dans la Romagne & y avoient même pris la ville d'Imola par trahison. C'est ce qui engagea les Florentins à députer de nouveau au Pape pour le porter à réprimer les entreprises du Duc & à reprendre les places qu'il lui venoit d'enlever; Mais ils n'en purent tirer d'autre réponse que celle qu'il leur avoit faite la première fois. Il rappella même son Légat *, à la sollicitation du Duc parce que ce

p. 213.
214.

Charles
Malatesta

Les Florentins voyant l'inutilité de leurs tentatives pour la paix mirent
Char-

* Il envoya pour Légat à Bologne Louis Alman Savoyard, Archevêque d'Arles, qui fut depuis Cardinal.

Charles Malatesta à la tête de leur armée avec ordre d'aller camper près de Forli pour observer si par le moyen de quelque sedition excitée dans la Ville il ne pourroit pas s'en rendre maître. Comme ils avoient aussi dessein d'enlever Genes au Duc de Milan avec le secours des exilés de cette République, ils firent entrer dans le port de Genes vingt-quatre Galeres commandées par *Henri Alphonse* frere du Roi d'Arragon dans l'esperance qu'il arriveroit quelque tumulte dans la Ville en faveur des Citoyens bannis. Mais la haine inveterée des Genoïs pour les Catalans * empêcha le succès de cette entreprise qui n'aboutit qu'à faire des courses sur mer tout le reste de l'été.

Charles Malatesta assiegeoit cependant la Ville de Forli où le Duc avoit envoyé un renfort de quatre mille hommes sous le commandement d'*Ange de Pergola* †. Ce Général assiegea en passant la Ville de Zagonora dont *Lucrece* avoit donné le commandement au

Com-

* Voyez les raisons de cette inimitié, *Hist. Flor. Pogg.* p. 216. note.

† Petite place entre Siene & Florence.

Comte d'Alberic son allié. Alberic ne se sentant pas en état de soutenir le siège demanda du secours à Malatesta, qui y vint avec son armée pour le faire lever. Malatesta battit d'abord les ennemis, mais au lieu de les poursuivre il les laissa rallier, fut défait dans un second combat, & pris prisonnier avec plusieurs des Chefs & une grande partie de son armée*. Pour se relever de cette perte il fallut en lever une nouvelle dont le commandement fut donné à Nicolao Piccinino † qui avoit servi en qualité de Colonel sous Braccio. Ce nouveau Général commença sa Campagne sous de mauvais présages, mais qui pourtant tournerent à l'avantage des Florentins. Il fut envelopé dans la Toscane par un gros de Paisans & de Mon-

* On a dit de Charles Malatesta que ce fut un des plus grands & un des plus malheureux Capitaines de son tems. Il fut mené prisonnier à Philippe Marie qui lui fit un accueil très-favorable, lui donna sa liberté, le combla de présens & empêcha qu'Ange de Pergola ne prit Rimini dont Charles étoit Seigneur p. 218.

† Il commandoit sous le jeune Othon fils du grand Braccio dont on a déjà parlé qui avoit été tué dans un combat quelque tems auparavant. p. 219. Voyez aussi *Philipp. Bergam.* Fol. 373.

Montagnards qui tuerent le jeune *Oddo Braccio* sous qui il commandoit & l'emmenèrent lui-même prisonnier à *Fayence*. Le Gouverneur de cette Ville, qui étoit Milanois*, prit depuis le parti des Florentins par le Conseil de *Piccinino* † & de *Malatesta*. *Piccinino*, ayant recouvré sa liberté, fut fait Général en Chef de l'armée des Florentins. Après la mort de *Braccio* ils envoyerent des Ambassadeurs au Pape pour lui renouveler les instances qu'ils lui avoient faites de reprendre ses places, l'obstacle qu'il avoit allegué étant levé par la mort de ce Général. Ils le prioient en même tems de ne pas favoriser le Duc à leur préjudice, & d'ordonner à son Légat de ne se pas liguier avec lui contre leur République. Cette Ambassade n'ayant pas eu un meilleur succès que les autres, il fallut chercher des amis ailleurs.

Ils envoyerent aux Venitiens pour
Negocia-
leur tions d'al-
liance en-

* *Guidantonius Manfredus Mediolanensis*. p. 219. tre les

† Ce Général étoit fils d'un Boucher au rapport Floren-
 d'*Æneas Sylvius*. Comment. in Dict. & Fact. tins & les
Alph. Regis Lib. I. p. 9. *Piccininum lanionis filium*, Venitiens.
quasi regem nostra etas venerata est. Des illi rei
militaris peritiam. At inter homines, qui vel su-
gere vel capi, quam mori malunt.

leur représenter de quelle consequence étoient pour eux-mêmes les entreprises d'un Prince ambitieux qui ne respiroit que l'Empire d'Italie. Les Venitiens ayant envoyé des Ambassadeurs au Milanois à leur sollicitation, ils n'en tirent que des réponses vagues & ambiguës. Les Florentins envoyèrent en même tems des Ambassadeurs à l'Empereur Sigismond pour lui exposer les violences & les infidélitez du Duc à leur égard, & l'inviter à venir se faire couronner en Italie, lui offrant pour cela de l'argent & des troupes.

1424.
p. 223.

Les Florentins
sont batus.

Pendant toutes ces negociations Ange de Pergola ravageoit la Toscane & la Romagne & y prenoit plusieurs places importantes. Cette année se passa en diverses escarmouches, où l'avantage fut assez balancé pendant longtems. Mais enfin les Florentins succomberent, moins par le nombre que par une embuscade qui leur fut dressée près de Fayence où ils furent défaits en bataille rangée.

Piccinino
quitte le
service des
Florentins,
pour

L'année suivante ne fut pas plus heureuse. Au bruit de la défaite des Florentins plusieurs Villes embrasserent le parti de Philippe. Piccinino leur Général

néral se rangea lui-même sous les enseignes du Milanois attiré par ses promesses & rebuté par le peu de bonne foi qu'il trouvoit dans les Decenvirs de Florence. Dans cette extremité il fallut encore avoir une fois recours au Pape pour le prier de se rendre arbitre de la paix. Ils envoyèrent aussi aux Venitiens qui ouvrant enfin les yeux à leurs propres interêts écouterent leurs propositions. Rien ne les y détermina davantage que l'arrivée de François de Carmagnole * à Venise. Ce Général avoit quitté le service du Duc de Milan pour passer dans celui des Venitiens. Comme il avoit reçu plusieurs mecontentemens de Philippe qui même l'avoit voulu faire empoisonner à Trevisé †, il ne manqua pas l'occasion de s'en venger, en animant les Venitiens contre lui comme contre leur plus mortel ennemi. Ils firent donc déclarer au Duc qu'ils étoient résolus à lui faire la guerre,

entrer dans celui du Duc de Milan. 1425. p. 224.

p. 226; 228.

Les Venitiens traitent avec les Florentins, à la sollicitation de Carmagnole.

* Voyez l'Histoire de ce Général dans Philippe de Bergame. De Porcher il devint le plus grand Général de son tems. Bergam. 372. 373. Pogg. 229.

† Autrement Trevigni, Ville de l'Etat de Venise.

re, s'il ne desarmoit & s'il ne se contenoit dans ses frontieres qu'il avoit beaucoup étendues par leur secours. Pendant ce tems la paix se conclut entre les Venitiens & les Florentins, auxquels se joignirent *Amedée* * Duc de Savoie; & la République de Sienne. Les Florentins donnerent le commandement de leurs troupes à *Nicolas de Tolentin*; & les Venitiens celui des leurs à *Carmagnole*.

Carmagnole assiege Bresse, & la prend.

1426.

Ce dernier commença la Campagne par une entreprise considerable. Ce fut l'attaque de la Ville de Bresse place très-bien fortifiée. Une partie de cette Ville étoit occupée par les Guelphes, & l'autre par les Gibelins. Ce fut à la faveur des premiers que Carmagnole y entra pendant la nuit avec une partie de son armée, & que s'étant rendu maître du quartier des Guelphes il s'y fortifia si bien qu'on ne put l'en chasser. D'autre côté pour donner de l'occupation au Duc, le Prince de Ferrare ravageoit le Parmesain. Si l'attaque fut des plus vigoureuses, la défense ne le fut

* Il fut depuis élu Pape au Concile de Basse sous le nom de Felix V.

fut pas moins. Enfin la place fut emportée après un siège de huit mois. Cette conquête étoit difficile à garder, parce que Philippe empêchoit de toutes parts qu'on ne fît entrer des vivres dans la Ville. On prétend même qu'elle auroit pû facilement être reprise, sans la division des Généraux, qui donna le tems à Carmagnole de prendre quantité de places dans le Bressan, & autour du Lac de *Garde* d'où il faisoit entrer des munitions de bouche à Bresse. De leur côté les Florentins, n'étant plus inquiétés par les troupes Milanoises, eurent le tems de recouvrer plusieurs de leurs places, & de reparer une partie de leurs pertes.

Le Pape avoit prolongé la guerre autant qu'il avoit pû dans l'esperance que les Florentins se rendroient à lui, en haine du Duc de Milan, & fatiguez de la guerre; Mais quand il vit l'infériorité du Duc de Milan, il écrivit aux uns & aux autres pour les exhorter à s'accommoder. Les y trouvant disposés il envoya le Cardinal de S. Croix *, Evêque

Le Pape
negotie la
la paix en-
tre le Mi-
lanois &
les Flo-
rentins.

* Nicolas Albergoti : voyez son Oraison funebre dans les Oeuvres de Pogge p. 261. & sa Vie dans la premiere partie de cet Ouvrage, p. 68.

que de Bologne, aux Venitiens pour les rendre arbitres de cette paix. Ce Prelat alla aussi à Milan, où ayant trouvé le Duc disposé à une reconciliation, il assembla à Ferrare les Ambassadeurs de chaque parti, & y conclut une paix solennelle. Bresse, Cremone, & Bergame que les Florentins possedoient avant la guerre furent cedées aux Venitiens, avec leurs territoires, & le Duc de Savoye garda ce qu'il avoit conquis. Le Duc de Milan à la sollicitation du Cardinal avoit acquiescé aux conditions de la paix; mais il parut par la suite qu'il ne l'avoit fait que malgré lui, & de mauvaise foi. En effet, lorsque Carmagnole alla de la part des Venitiens prendre possession des Villes qui leur étoient tombées en partage, il n'y en eut aucune qui lui en voulût donner les Clefs. Le Légat s'en étant retourné à Rome fort irrité de la perfidie du Duc,

Le Milanois recommence la guerre contre les Venitiens & les Florentins.

ce dernier recommença la guerre tout de nouveau. Il prit à sa Solde les troupes que les Venitiens avoient congédiées, & les détacha contre le Pais de Mantoue, qu'elles ravagerent impitoyablement.

Les Venitiens & les Florentins obligez

gez à reprendre les armes, leverent en diligence une nouvelle armée, & envoyèrent saccager le Milanois. Le Duc de son côté faisoit mettre tout à feu & à sang dans le Bressan. Il avoit d'ailleurs sur le Pô, une Flote qui s'empara de plusieurs places maritimes & entr'autres, de Casal *. Ces conquêtes furent arrêtées par la valeur de François Bembo qui commandoit la Flote Venitienne. Cet Amiral obligea les ennemis à lever le siège de devant Verfel †, ouvrit les passages du Pô qu'ils avoient fermés, & donna la chasse à la Flotte Milanoise. Carmagnole de son côté résolut d'assiéger Cremone afin d'être plus à portée de reprendre les places du Bressan. Après avoir emporté la Forteresse de *Binasco* sur l'Oglio pour faciliter le transport des vivres, des munitions de guerre & de toutes les choses nécessaires à un siège; il alla camper sur le bord du Pô à six milles de Cremone. Ces progrès obligerent le Duc à sortir enfin pour la première fois de sa re-

Carmagnole assiége Cremone inutilement.

* Casal maggiore dans le Cremonois.

† Place forte sur le Pô, dans le Duché de Modene.

Bataille
sanglante
entre le
Milanois
& les Ve-
nitien.

traite *, où il avoit été renfermé jus-
qu'alors, ne faisant la guerre que par
ses Généraux †. Il résolut de marcher
vers Cremone, & campa avec une ar-
mée de vingt mille hommes de bonnes
troupes, à trois milles de l'armée Ve-
nitienne. Le combat fut long & la vic-
toire si bien disputée, qu'elle ne de-
meura à personne; les armées furent
obligées de se retirer par pure lassitude.

Cependant le Duc de Savoye, & le
Marquis de Montferrat profitoient de
l'absence de Philippe pour piller jus-
ques aux portes de Milan. C'est ce qui
l'obligea à retourner dans son pais avec
le peu de troupes qui lui restoit. Car-
magnole d'autre côté desespérant de
prendre Cremone, attaqua Casal, avec
le secours de la Flotte Venitienne. Fran-
çois Sforce ayant inutilement poursui-
vi l'armée des Venitiens s'en alla re-
prendre Binasco. Mais s'étant aussi-tôt
retiré dans le Camp, Carmagnole re-
prit cette place & fit jetter la Garnison
dans

* Il étoit retiré dans une ville appelée *Abbiat.*
p. 245.

† On ne remarque pas non plus que ses Pré-
decesseurs ayent agi par eux-mêmes dans ces
guerres.

dans le fleuve ayant appris que Sforce en avoit usé de même. De là Carmagnole alla mettre le siège devant Casal dont la Garnison se rendit sans défense à l'insu de son Commandant. Après plusieurs hostilités on en vint à un combat décisif, où les Venitiens remportèrent une victoire si complète qu'on ne doutoit point que si Carmagnole eût voulu la poursuivre, le Duc n'eût été entièrement depouillé de ses Etats. Mais ce Général, dont la fidélité commençoit à chanceler, fit tant par ses lenteurs affectées qu'il donna le tems à Philippe de rétablir son armée. Au lieu de prendre Cremone & d'aller droit à Milan, comme il le pouvoit alors, il amusa ses troupes aux places du Bressan, & à des courses qui ne servoient qu'à les fatiguer, sans incommoder beaucoup l'ennemi.

Carmagnole prend Casal, il bat les troupes Milanoises.

P. 249.

Le Duc commençoit à se défier de ses forces; il n'avoit pû lever assez de monde pour résister à tant d'ennemis; la plûpart de ses meilleurs Généraux étoient morts; les secours qu'il pouvoit avoir d'ailleurs ne venoient que lentement. Toutes ces raisons lui firent rechercher secrètement l'entremise du

Le Pape négocie la paix entre le Milanois, les Venitiens & les Florentins.

Pape pour faire la paix. Les Florentins d'autre côté las de faire la guerre au profit des autres & commençant à se défier de Carmagnole, n'étoient pas non plus éloignez de s'accommoder. Le Cardinal de Sainte Croix fut donc encore envoyé par le Pape à Ferrare où se rendirent les Ambassadeurs de chaque parti. La Paix fut conclüe à condition que le Duc rendroit aux Florentins ce qu'il avoit à eux, & que Bresse & le Bressan demeureroient aux Venitiens avec ce qu'ils avoient pris dans le Cremonois, aussi bien que Bergame, & tout son territoire jusques à la riviere d'Adde.

1428.
p. 252.

Guerres de Lucques avec les Florentins. Il n'eût tenu qu'aux Florentins de jouir des avantages de cette paix en demeurant en repos. Mais des brouillons qui ne cherchoient qu'à pêcher en eau trouble les engagerent dans une nouvelle guerre à cette occasion. Les Lucquois avoient été d'abord neutres dans cette guerre. Les Florentins avoient même fait quelques demarches pour les engager dans leur parti en donnant de l'emploi au fils de *Paul de Guimis* qui regentoit alors à Lucques. Ce Roitelet jugeant que le Duc de Milan se-

p. 237.

feroit supérieur, rejeta les offres des Florentins, & envoya du secours à Philippe dans l'esperance d'affermir sa domination par un si puissant appui. Les Florentins & les Venitiens en furent si indignez qu'ils ne voulurent pas que les Lucquois fussent compris dans la paix qui se fit ensuite. Après la paix *Nicolaio Forte-Braccio* * Colonel dans les troupes de Florence, soit de son propre mouvement, soit animé par le peuple Florentin, se mit à la tête de quelques troupes licentiées pour aller ravager le pais de Lucques. Paul de Guinis se voyant ainsi attaqué à l'improviste, envoya des Deputez pour en faire des plaintes aux Florentins, & leur demander leur amitié, ou qu'au moins ils ne donnassent point de secours au Colonel, supposant qu'il n'agissoit pas par leurs ordres. Les Florentins répondirent qu'ils n'avoient point d'engagement avec eux, n'ayant pas été compris dans la paix, que le Colonel les avoit attaquez de son propre mouvement, mais qu'ils n'étoient pas d'hommeur

* Il étoit neveu du grand Braccio dont on a parlé ailleurs.

meur à s'attirer pour l'amour d'eux l'inimitié d'un homme armé & qui d'ailleurs étoit de leurs amis. Le Lucquois comprenant le sens de cette réponse envoya inutilement implorer le secours du Milanois & des Venitiens. Cependant le Colonel faisant de grands progrès dans le Lucquois, écrivit aux Florentins qu'il ne tiendrait qu'à eux de se rendre maîtres de Lucques, s'ils vouloient lui envoyer quelque secours. Le Duc de Milan de son côté, soit pour gagner davantage leur amitié, soit pour les engager dans une nouvelle guerre, leur offrit de la Cavalerie & les autres secours dont ils auroient besoin. Si les Florentins avoient des raisons plausibles pour entreprendre cette guerre, il y en avoit de plus fortes encore de vivre en paix avec une République à qui celle de Florence avoit de grandes obligations & qui ne s'étoit attiré la guerre par aucune hostilité *. Après avoir long-tems balancé ces raisons on se détermina pour la guerre.

On

* On ne pouvoit pas imputer l'entreprise de Paul de Guinis à la République qui le regardoit elle-même comme un Tyran.

On écrivit auffi tôt à Nicolas Forte-
 Braccio de faire par autorité publique
 une guerre qu'il avoit faite jufqu'alors
 de fon propre mouvement, & on lui
 envoya de la Cavalerie & de l'Infante-
 rie pour le foutenir. Les Florentins en-
 voyerent en même tems des Ambaffa-
 deurs au Pape, au Duc de Milan, aux
 Venitiens & à leurs Alliez pour leur ren-
 dre raifon de cette entreprife. Le Duc
 de Milan fut le feul qui la loua & qui
 offrit de la favorifer. Le Lucquois def-
 titué de forces & de fecours pour fe te-
 nir contre un fi puiffant ennemi, tâ-
 cha d'engager dans fon parti les Sienois
 à qui Florence étoit déjà fort fufpecte.
 Avant que de fe déclarer, les Sienois
 envoyerent aux Florentins pour les dé-
 tourner de cette guerre en leur repré-
 fentant que peut-être pourroient-ils
 être contraints à fecourir Lucques. Les
 Florentins répondirent qu'ils avoient
 eu de bonnes raifons de faire la guerre
 à Paul de Guinis parce qu'il avoit fe-
 couru le Duc de Milan *. D'ailleurs
 ils

Les Flo-
rentins
envoyent
des Am-
baffadeurs
au Pape
& à leurs
alliez pour
leur expo-
fer les rai-
fons de
cette
guerre.
Les Sie-
nois fe
joignent
à ceux de
Lucques
contre les
Flore-
ntins.

* Voyez l'Apologie de cette Guerre dans la
 quatrième Lettre du cinquième Livre des Let-
 tres d'Arétin.

ils témoignèrent vouloir garder inviolablement l'alliance qu'ils avoient faite avec les Sienois; Ces derniers envoyèrent aussi à Venise pour engager les Venitiens à se rendre Médiateurs entre Lucques & Florence & pour savoir s'ils voudroient secourir Sienne en cas qu'elle fût attaquée par les Florentins. La réponse des Venitiens fut qu'étant alliez des Florentins ils ne pouvoient pas promettre du secours contre eux aux Sienois. Quoique les Florentins eussent promis aux Sienois de ne point rompre avec eux, & que les Venitiens leur eussent refusé du secours en cas d'attaque, néanmoins gagnez par l'argent & par les promesses des Lucquois ils prirent la resolution de leur envoyer du secours dont ils donnerent le commandement à *Antonio Petruccio* ennemi particulier des Florentins. Ce Général passa le reste de cette année à lever des troupes & à chercher des amis. Il fit si bien auprès du Duc de Milan qu'il l'engagea à envoyer secrettement deux mille chevaux à Lucques sous le commandement de François Sforce. Les Lucquois & les Sienois prirent ces troupes à leur solde afin qu'il ne parût pas que le Duc

vou-

voulût rompre avec les Florentins. Avant que ce secours fût arrivé les Généraux Florentins avoient mis le siège devant Lucques & l'auroit aisément emportée sans leur negligence & leur sécurité causée par le mépris qu'ils faisoient de l'ennemi. Ceux de Lucques s'étant apperçus du peu d'ordre qu'il y avoit parmi les assiegez firent une sortie si à propos qu'ils mirent en fuite un des Généraux Florentins. La défaite auroit été entiere si l'autre Général étant venu à son secours n'eût fait rentrer les assiegez dans la ville. Les deux Généraux desesperant du succès du siège résolurent d'attaquer la ville d'une autre maniere par le conseil d'un des habiles Ingenieurs de ce tems-là (a), en y faisant déborder les eaux de la riviere de *Serchia* dont elle est baignée par le moyen d'un grand fossé & de plusieurs ruisseaux qui se rendoient dans la place par divers endroits. Mais les assiegez rendirent cette tentative inutile en élevant vis-à-vis, des terrasses & des digues qui repouffoient l'eau du côté des assiegeants. Ils en furent tellement incommodez qu'il falut abandonner le siège. Les Lucquois fortis de la ville,

(a) Phi-
lippo Bru-
nellesco.

ruinèrent les travaux de l'armée Florentine, reprirent plusieurs de leurs places & allèrent ravager le Florentin.

Le Duc de Milan donne secrètement du secours à Lucques. Pendant ce tems-là les Ambassadeurs de Venise & de Florence étoient à Milan pour empêcher le Duc de rien entreprendre en faveur de Lucques. Ce Prince inconstant & dissimulé promit aux Florentins & aux Venitiens de demeurer ferme dans l'alliance qu'il avoit faite avec eux & pour les en mieux persuader il fit mine de congédier les Officiers qu'il avoit encore à ses gages. Il engagea secrètement le Général François Sforce à lui demander la permission d'aller dans le Royaume de Naples contre le Roi Alphonse qui se dispoisoit à faire la guerre au Milanois. Ce Général pour mieux jouer son rôle après avoir reçu du Duc une bonne somme d'argent pour lever du monde, s'en alla à Parme où feignant d'attendre ses gens, il engagea les Officiers que le Duc avoit fait semblant de congédier à le suivre sous prétexte de la guerre de Naples. Quand il eut assemblé une assez

bonne armée, au lieu de prendre le chemin de Naples il prit celui de Lucques.

(a) Un autre Général fort ennemi des Flo-

(4) *Antonio Pors-
soderoc.*

Florentins, avoit déjà pris les devants avec huit cens chevaux du Duc & s'étoit emparé de la plûpart des Forts que Forte-Braccio avoit pris sur les Lucquois. Nicolas Forte-Braccio étant venu à la rencontre de Sforce pour lui livrer combat, le batit & reprit aisément ce que les Florentins avoient de places dans l'Etat de Lucques. Cependant François Sforce rebuté de l'avarice & de l'ingratitude de Paul de Guinis qui lui avoit refusé de l'argent, sollicité d'ailleurs par les Florentins à l'abandonner, se joignit par la permission du Duc avec les Sienois pour se defaire de lui. Il y avoit d'ailleurs dans l'armée Florentine des gens qui par des Lettres supposées animoient François Sforce & Paul de Guinis l'un contre l'autre en leur faisant à tous deux de fausses confidences. Ce qui fit resoudre François Sforce de concert avec les Sienois à porter ceux de Lucques à se revolter contre Paul de Guinis comme contre un Tyran. L'intrigue réussit à souhait. Petruccio Général Sienois entra avec des Soldats dans la Forteresse sous prétexte de quelque négociation, prit le

Paul de Guinis, Gouverneur de Lucques; en est chassé par les Sienois.

Tyran dans son lit & le fit conduire à Milan.

Les Florentins remettent le siège devant Lucques. P. 274.

Les Lucquois ayant recouvré leur liberté envoyèrent à Florence pour demander la paix à cette République. Mais les Florentins la leur refuserent avec beaucoup de fierté, se flattant de pouvoir aisément se rendre Maîtres de Lucques par la retraite de François Sforce. Ils allèrent donc assiéger cette Ville qui pressée par la famine n'auroit pas pu résister long-tems sans les intrigues du Duc de Milan. Afin de n'être pas accusé d'infidélité il engagea soudainement les Genoïs à prendre Lucques en leur protection, & à envoyer une Ambassade aux Florentins pour les porter à lever le siège de devant une Ville qui leur étoit alliée. Les Ambassadeurs de Genes furent reçus avec beaucoup de hauteur par les Florentins. On les traita d'esclaves du Duc de Milan, & pour toute réponse on leur demanda s'ils avoient eu ordre de leur Maître de faire cette démarche. Ils se retirèrent fort irrités, menaçant de faire connoître bientôt s'ils étoient esclaves ou libres. En effet aussitôt après leur retour les Genoïs

Les Genoïs se courent Lucques.

ment les Genoïs à prendre Lucques en leur protection, & à envoyer une Ambassade aux Florentins pour les porter à lever le siège de devant une Ville qui leur étoit alliée. Les Ambassadeurs de Genes furent reçus avec beaucoup de hauteur par les Florentins. On les traita d'esclaves du Duc de Milan, & pour toute réponse on leur demanda s'ils avoient eu ordre de leur Maître de faire cette démarche. Ils se retirèrent fort irrités, menaçant de faire connoître bientôt s'ils étoient esclaves ou libres. En effet aussitôt après leur retour les Genoïs

nois envoyèrent Nicolao Piccinino Général du Duc de Milan au secours de Lucques.

Les Venitiens cependant apprenant les infractions du Duc envoyèrent des Ambassadeurs à Milan pour lui en faire leurs plaintes. Il répondit avec son artifice ordinaire qu'il n'avoit point de part au secours que les Genoïsois avoient envoyé à Lucques, & que bien qu'ils fussent sous sa domination ils avoient pourtant selon leurs conventions la liberté d'assister leurs amis, comme personne ne pouvoit non plus empêcher les Venitiens de secourir les Florentins. Quoique cette réponse ne satisfît pas les Venitiens, ils firent semblant de s'en contenter jusqu'à la première occasion d'en témoigner leur ressentiment. Cependant les Florentins continuoient le siège de Lucques avec tant d'incommodité, à cause de la rigueur de la saison *, que la plûpart désertoient. Piccinino d'autre côté qui étoit campé sur les bords de la Serchia attendoit l'occasion de pouvoir passer la rivière pour secourir la place. Les Florentins eux-mêmes

* C'étoit au cœur de l'hyver.

Piccinino mes la lui fournirent. Piccinino avoit fait lever sur le bord de la riviere des bêtes de le siège de somme chargées de bled qu'il destinoit Lucques aux assiegez extremement pressez de la & bat les aux Florentins. Un des Officiers (a) Florentins qui connoissoit tous les endroits gueables passa la riviere amorcé par l'esperance de ce butin. Piccinino sans perdre de tems ayant fait passer toute sa Cavalerie par le même endroit attaqua l'armée Florentine qui étoit en desordre, la battit dos & ventre, mit en fuite tous les Officiers, & fit lever le siège*. On n'attribua pas tant cette deroute à la surprise qu'à la discorde des Généraux qui sacrifierent l'armée à leurs jalousies particulieres. Les fuiards qui s'étoient retirez à Pise y répandirent une si grande consternation, que si Piccinino y fût allé sur le champ, il auroit pu se rendre Maître de la Ville sans coup ferir, & piller de là tout le Florentin. C'étoit l'avis des Genoïs, mais ce Général n'en ayant point d'ordre du Duc de Milan se contenta de pourvoir à la sûreté de Lucques & de la garantir d'un nouveau siège.

Ce

* Le Général de cette armée s'appelloit *Giugantonio Feretrano*, Comte d'Urbain. p. 276.

Ce desastre ne fit pas perdre courage aux Florentins qui donnerent tous les ordres nécessaires pour lever une nouvelle armée. Cependant comme ils avoient lieu de craindre que les Sienois ne donnassent du secours à Lucques, ils leur envoyèrent des Ambassadeurs pour tâcher de les en détourner. Mais les Sienois s'étoient déjà liguez avec Philippe, avec les Genoïs, & avec Louis Prince de Piombino * qui par les conseils de Martin V. s'étoit détaché des Florentins ses Tuteurs & ses bienfaiteurs. La mort de ce Pape qui étoit ennemi des Florentins étant arrivée dans ces entrefaites releva beaucoup leurs espérances, comme d'autre côté les Vénitiens furent fort encouragez par l'élection d'Eugene IV. leur compatriote. En effet il ne fut pas plutôt sur le siège Pontifical qu'il déclara qu'il regarderoit comme ses ennemis ceux qui troubleroient la paix de l'Italie. Il envoya même le Légat de Bologne à Sienne dont il avoit été Evêque, pour détourner les Sienois de prendre les armes.

Ce-

Mort de
Martin V.
& élec-
tion d'Eugene IV.

* Piombino est une Principauté entre le Pisan & le Sienois sur la côte de Toscane.

Les Florentins recommencent le siège de Lucques par le secours du Pape.

Les Florentins renouvellent alliance avec les Vénitiens.

Carmagnole est battu par le Milanois.

Cependant il accorda aux Florentins un secours de mille chevaux * qui les mit en état de recommencer le siège de Lucques pendant que les Genoïis infestoient le port de Pise.

Comme le Duc de Milan ne respiroit toujours que la guerre malgré l'inclination que le Pape témoignoit pour la paix, les Florentins renouvelèrent alliance avec les Vénitiens, & s'associèrent le *Prince de Montferrat* & *Roland Pallavicin*. Ils ordonnerent en même tems à Carmagnole de porter la guerre dans le Milanois avec l'armée qu'il avoit dans le Bressan; mais ce Général surpris dans une embuscade par les troupes du Tolentin & de François Sforce, fut mis en deroute & contraint à se retirer du côté de Cremonne avec le reste de son armée. Piccinino d'un autre côté laissant les places qu'il avoit conquises dans l'Etat de Lucques s'alla jetter dans le Pisan pour porter la terreur chez les Florentins. De là il alla camper aux environs de Volterra † où il prit

* Ils étoient commandez par Michelet Cutinola.

† Ville de la Toscane dans le Pisan.

prit plusieurs places, pendant que les Sienois faisoient des courses dans la Toscane.

Cependant Carmagnole pressoit vivement le siége de Cremone, & les troupes du Duc étoient fort affoiblies par la desertion de Nicolas Tolentin, qui avoit pris parti chez les Florentins. Il fallut donc rappeler Piccinino de la Toscane pour venir au secours du Milanois. Jamais la Fortune ne se montra plus riante aux Florentins. Les Venitiens leurs Alliez avoient une grosse armée sur pied, & une belle Flotte en mer. D'autre côté *Alberic* Comte de *Cuni* que les Sienois avoient envoyé contre la Toscane, fut battu par *Michelet*, & ensuite rappelé par Philippe à qui il étoit extrêmement suspect. Cette prosperité fut néanmoins troublée par la desertion d'un de leurs Généraux (a) qui s'empara de *Città di Castello* *, & par la trahison de Carmagnole qui laissa battre par trois fois la Flotte Venitienne faute de la venir secourir. Jamais combats ne furent plus opiniâtres ni plus fan-

Il assiege
Cremone,

(a) Forte-
Braccio.

* Ville de l'Etat de l'Eglise au couchant de la Toscane.

La Flotte Venitienne est batuë.

fanglans que les deux qui se donnèrent pendant deux jours consecutifs. De soixante vaisseaux qu'avoient les Venitiens il n'en échapa que cinq, tout le reste tomba entre les mains de l'ennemi. On en conduisit trente des plus grands à Pavie où Philippe se repaissoit avec plaisir d'un spectacle d'autant plus agréable que les Venitiens lui étoient de beaucoup supérieurs & en nombre & dans l'art de la Marine.

La Flotte de Genes est battuë par celle des Venitiens.

Les Venitiens sans perdre courage équipent en diligence une nouvelle Flotte qu'ils envoient contre les Genoïses pour se venger du secours qu'ils avoient donné au Duc sur le Pô. Cette Flotte ne fut pas plutôt à portée qu'elle livra combat à celle de Genes que commandoit François Spinola. La victoire fut long-tems disputée, mais elle se déclara enfin pour les Venitiens, sur tout par le secours des vaisseaux Florentins. Cependant le Général Michelet agissoit avec succès dans la Toscane. Il reprit pour les Florentins plusieurs places de Volterra & du Pisan sur le chemin de Florence, pendant qu'un autre de leurs Généraux faisoit des courses sur leurs Voisins aux environs de Lucques.

Il n'en étoit pas de même dans le Mi-
 lanois. Le perfide Carmagnole laissoit Perfidie
de Car-
magnole
& son
supplice.
 échaper toutes les occasions d'y avan-
 cer les affaires des Venitiens. Il eût in-
 failliblement pris Cremona, s'il eût vou-
 lu faire avancer son armée pour soutenir
 les Soldats Venitiens qui en avoient dé-
 ja escaladé une partie. D'autre côté
 Piccinino Général Milanois, après avoir
 pillé le Montferrat allié des Florentins,
 prit aux Venitiens quelques places sur
 le Pô à la barbe de Carmagnole qui ne
 daigna pas les secourir. Les Venitiens 1432
P. 2924
 furent long-tems obligez de dissimuler
 ces trahisons de peur qu'il ne leur fit
 encore plus de mal. Enfin on tint con-
 tre lui un Conseil de deux cens person-
 nes qui déliberèrent pendant huit mois
 avec un secret admirable sur la peine
 qui lui devoit être infligée. Quand la
 resolution fut prise on le manda à Ve-
 nise sous prétexte de negocier la paix.
 Dès qu'il fut proche de la Ville la No-
 blesse alla au devant de lui & le con-
 duisit en pompe au Palais du Duc.
 Toute la journée se passa en compli-
 mens & en honnêtetez reciproques. Mais
 le soir quand ceux qui l'accompagnoient
 se furent retirez, on le mit en prison

où on lui donna la question, & ayant été convaincu par ses propres Lettres & par la deposition des Ministres de ses perfidies il eut la tête coupée dans la place publique. Ainsi perit un des plus grands Généraux de son tems.

On avoit commencé à traiter de la paix, mais le supplice de Carmagnole fit prendre aux Venitiens la resolution de continuer la guerre. On en donna la conduite au Duc de Mantouë & à deux ou trois Senateurs. La maladie de Piccinino, qui avoit été blessé d'une flèche empoisonnée, recula beaucoup les affaires du Duc, les Venitiens s'en étant prévalus pour recouvrer les places que Carmagnole avoit laissé prendre. On n'agissoit pas avec moins de succès dans le Florentin. Le Général Tolentin, qui étoit rentré dans le service de Florence, s'étant joint à Michelet ils reprirent dans le Pisane & dans le Sienois les places qu'ils y avoient perdues. Ils allerent ensuite attaquer du côté de Volterra un gros corps de Cavalerie que Philippe y avoit envoyé pour se jeter dans le Florentin. Cette armée fut défaite en bataille rangée.

Les Milanois battus près de Volterra.

L'Empe-

L'Empereur Sigismond arriva cette an-

année en Italie pour se faire couronner à Rome selon la coûtume de ce tems-là. La présence de ce Prince donna pendant quelque tems de l'inquietude aux Florentins qu'il n'aimoit pas. Sollicité par le Duc de Milan & par les Sienois il laissoit faire des courses dans le Florentin aux Hongrois, aux Bohemiens & aux Allemands qu'il avoit amenez avec lui, mais ils furent dissipéz sans peine par les Florentins. Après que l'Empereur eut quitté le voisinage de Lucques, les Florentins allerent mettre tout à feu & à sang dans le Sienois, pendant que les Venitiens faisoient dans le Milanois des conquêtes qui obligerent le Duc à rechercher la paix par l'entremise du Ferrarois. Elle fut conclué à Ferrare d'une maniere avantageuse pour les Florentins. Cependant le Duc de Milan incapable de vivre en repos envoya au Pape toute la Marche d'Ancone, feignant d'en avoir ordre du Concile de Basle. Dans ce même tems les Romains s'étant revoltez contre Eugene IV. à la sollicitation du Duc, il fut obligé de s'enfuir de Rome deguisé en Benedictin, & se retira à Florence. De là il alla à Bologne & à Ferrare où il

reur Sigifmond arrive en Italie & inquiete les Florentins.
1432.
p. 295.

Le Duc de Milan fait la paix avec les Florentins.
1433.
p. 301.

Le Pape chassé de Rome fuit à Florence.

Concile
de Flo-
rence.

vouloit tenir un Concile contre celui de Basle, mais la peste l'obligea de le transférer à Florence où il invita les Grecs pour travailler à leur union avec l'Eglise Latine. Pendant ce tems Bologne s'étant soulevée contre le Duc, le Pape y envoya ses troupes avec celles des Venitiens & des Florentins pour la re-

Les Flo-
rentins
battus de-
vant Bo-
logne.

couver. Ces derniers dans cette occasion furent battus par le Général Piccinino. Le Général Tolentin fut emmené prisonnier à Milan après s'être défendu vaillamment. La République de Genes lassé de la domination Tyrannique du Duc avoit aussi secoué le joug.

Le Duc
de Milan
viole la
paix avec
les Flo-
rentins.
1436.
p. 304

Le Duc, après avoir fait des efforts inutiles pour la recouvrer, envoya Piccinino contre les Florentins sans avoir aucun égard à une paix qui ne faisoit que d'être conclüe. Ce Général pour mieux couvrir son jeu faisoit semblant d'avoir quitté le parti de Philippe, & d'aller dans le Royaume de Naples au secours d'Alphonse, sur lequel le Duc de Milan avoit remporté une victoire par le secours des Génois. Mais François Sforce que les Florentins avoient fait venir garda si bien tous les passages de l'Ar-

no * que Piccinino defefperant d'en approcher fe retira du côté de Lucques, où il passa l'hyver fort mal à son aife. L'année fuivante il alla à Parme afin d'y rétablir son armée qui avoit beaucoup souffert, & d'y faire provision de vivres pour fecourir Lucques. Cette Ville étoit si vivement pressée par les Florentins qu'elle alloit se rendre lorsque Piccinino arriva dans le Lucquois. Cependant comme il ne pût approcher de la Ville il alla mettre le siège devant *Barga* † où il fut entierement defeat après un combat fort opiniâtre.

1437.

Piccinino battu devant Barga.

Cependant le Duc de Milan avoit remporté plusieurs avantages considerables sur les Venitiens. Piccinino leur avoit enlevé plusieurs places dans le Bergamasque & il tenoit le siège devant la capitale de ce Pais ‡. C'est ce qui obligea les Florentins à envoyer François Sforce à leur secours. Il alla se

Siège de Bergame.

pos-

* Riviere de la Toscane qui baigne la Ville de Florence.

† Petite Ville du Florentin sur la riviere de Serchio.

‡ Bergame, Ville de l'Etat de Venise à quelques milles de Milan.

Le siège
de Ber-
game est
levé.

poster à Reggio * afin d'être à portée de piller le Parmesan, & d'obliger Piccinino à lever le siège de Bergame comme il fit. Le siège de cette place étant levé, Sforce revint à Lucques, pour en empêcher l'approche à Piccinino. Mais comme il manquoit de monde, & sur tout de Cavalerie, les Venitiens lui envoyerent cinq cens chevaux pour le mettre en état de mieux résister à l'ennemi.

Il y a une chose remarquable dans ces guerres d'Italie; C'est qu'on ne pouvoit jamais compter sur la fidélité des Généraux, parce que dès le moindre mécontentement ils se livroient au plus offrant, & trahissoient indignement leurs Maîtres. On l'a vu dans *Augut*, dans *Piccinino*, dans *Rodolphe Varane*, dans *Carmagnole*, & dans *François Sforce*, qui, comme on l'a dit, avoit quitté le Duc de Milan pour servir les Florentins. Il étoit alors actuellement à la Solde des Venitiens, mais comme ils refusoient de le payer, parce qu'il n'avoit pas voulu passer le Pô sous prétexte de

* *Regium Lepidum*, Ville de la Lombardie entre Parme & Modene.

de quelque convention avec le Duc, ils alienerent tellement l'esprit de ce Général qu'il pensoit à reprendre les intérêts de son premier Maître. On prétend même que les Venitiens lui avoient déjà donné son congé. Comme la perte d'un tel Général étoit d'une fâcheuse importance, sur tout s'il prenoit le parti du Milanois, les Florentins envoyèrent le Grand *Cosme de Medicis* à Venise, où il étoit fort considéré *, pour tâcher de reconcilier Sforce avec les Venitiens. N'ayant pas réussi dans cette Ambassade il s'en alla à Ferrare où Eugene IV. tenoit son Concile.

François
Sforce
quitte le
parti des
Venitiens.

Quoique les Florentins & les Venitiens fussent alliez, il ne laissoit pas pourtant de survenir entre eux bien des sujets de méfiance. Jaloux de l'aggrandissement les uns des autres ils se traversoient sans cesse tout autant qu'ils pouvoient le faire sans blesser les bienseances de leur confédération. Les Venitiens

Les Florentins font la paix avec le Milanois.

* Il avoit été relégué pendant trois ans de Florence à Venise où il s'étoit acquis l'amitié de cette République. Voyez la Lettre de consolation que lui en écrit Pogge, & celle qu'il lui écrit pour le feliciter de son rappel. Elles ne sont point dattées. *Pogg. Op. p. 312. 339.*

tiens avoient fait tout ce qu'ils avoient pû pour engager Sforce à quitter Lucques, sous prétexte de les secourir, de peur que les Florentins ne se rendissent maîtres de cette Ville. Ces derniers de leur côté n'avoient pû se résoudre qu'à la dernière extrémité à envoyer ce Général à leur secours. Les Florentins d'ailleurs étoient las de faire des guerres au profit de leurs voisins sans rien acquérir pour eux-mêmes. La conquête de Lucques pour laquelle ils avoient fait tant de préparatifs, de dépenses, & de pertes leur avoit manqué par les intrigues des Venitiens. Piccinino étoit dans la Romagne Florentine où il avoit pris * *Oriolo*, & d'où il se propoisoit de passer en Toscane. Dans cette situation ils ne crurent pas devoir rejeter les propositions de paix qui leur furent faites par l'entremise de Sforce après sa réconciliation avec le Duc de Milan sous des conditions fort avantageuses. Les Lucquois furent renfermez dans cette paix; Le Duc d'ailleurs ayant retiré ses troupes du voisinage de la Tos-

ca-

* Petite Ville de l'Etat de l'Eglise entre Fayence & Modene.

cane, la tranquillité y paroiffoit entièrement rétablie. Mais l'inconftance & l'infidélité ordinaire du Duc de Milan trompa de fi belles eſperances, comme on le verra bientôt.

Piccinino ayant quitté la Toſcane alla faire des conquêtes ailleurs. Il prit *Ravenne, Forli, Imola, Bologne*, contre la parole qu'il avoit donnée au Pape de le rendre maître de cette dernière Ville. Pendant qu'il faifoit ces acquiſitions, & qu'il ravageoit tout le Cremonois, le Duc de Mantoue quitta le parti des Venitiens qu'il accuſoit de l'avoir voulu empoifonner, & ſe rangea dans celui du Duc de Milan. Gatta qui fut mis en la place du Duc de Mantouë enlevoit à Piccinino toutes ſes conquêtes au delà du Pô. Mais ce dernier étant allé repaſſer le Pô à grandes journées reprit d'abord Casal qui appartenoit alors aux Venitiens. S'étant joint au Duc de Mantouë, ils allerent dans le Breſſan où la crainte de perdre leur moisſon obligea la plûpart des Villes à ſe rendre. Cependant Gatta s'étoit avancé du côté de Breſſe où il étoit à craindre qu'il n'arrivât quelque revolte par les factions des Guelphes & des

Hoſtilitez du Milanois contre les Venitiens. p. 312. 314.

Gibelins. Mais *Francisco * Barbaro* qui y commandoit pour les Venitiens, fit si bien par sa prudence, par sa fermeté, & par son Eloquence, qu'il engagea les deux partis à s'unir pour leur commune défense. Comme de leur côté Piccinino & le Duc de Mantouë faisoient de grands progrès dans le Veronois, Gatta resolut de les aller attaquer. Le combat dura tout le jour & ne fut interrompu que par la nuit sans qu'on pût savoir de quel côté avoit été l'avantage. Cependant les Venitiens mirent sur le Pô une Flotte de cent soixante vaisseaux pour entrer dans le Mantouan, & obliger le Duc à venir défendre son propre pais. Ils en donnerent le commandement à *Pierre de Lorete* qui avoit battu la Flotte Genoise.

Comme Piccinino se dispoisoit à former le siége de Verone pour faciliter celui de Bressè, Gatta ayant mis bonne garnison dans cette derniere place alla par des chemins impraticables au secours de Verone, & fit quitter à Piccinino le dessein de l'attaquer. Le Mi-
la-

* On en a parlé dans la premiere Partie de cet Ouvrage, pag. 76.

1439.
p. 316.

Combat
entre les
Milanois
& les Ve-
nitiens.

lanois profitant de l'absence de Gatta, alla mettre le siège devant Bresse. Les assiegez firent d'abord une sortie qui mit de ce côté-là les assiegeants en de-

Siège de
Bresse.

route, après en avoir fait un grand carnage. Piccinino outré de les voir rentrer victorieux dans leur Ville, pressa le siège avec une telle vigueur que les Citoyens desespérant de leur salut parloient déjà de capituler; Mais *Francisco Barbaro* releva tellement leur courage par ses discours, par sa valeur, & par sa bonne conduite, que tout le monde promit de perir plutôt sous les ruines de la Ville que de la rendre. Il posta du monde dans tous les lieux exposez à quelque insulte; Ceux dont la fidélité pouvoit être suspecte, il les mit adroitement dans les endroits de la Ville où il n'y avoit point à craindre de trahison. Il prenoit d'ailleurs un soin particulier des malades, & faisoit enterrer les morts aux dépens du Public. Il se donna pendant plusieurs jours divers combats sanglants entre les assiegeants & les assiegez qui se battoient de dessus les ruines de leurs tours & de leurs murailles. Les fem-

Vaillance
des fem-
mes de
Bresse.

mes

mes * donnerent dans cette occasion un exemple extraordinaire de leur courage & de leur amour pour la patrie. Elles prirent toutes les armes, & se partageant en diverses compagnies elles ne se battirent pas avec moins de valeur & d'intrepidité que leurs maris. Après avoir effuyé mille travaux pendant le jour, on passoit la nuit à réparer ce que les ennemis avoient détruit, & à élever des remparts qui tinssent lieu de murailles. Pour surcroît de misère, la peste étoit dans la Ville, & on y manquoit d'eau, l'ennemi en ayant détourné le cours. Piccinino voyant l'inutilité de ses efforts contre des gens qui ne pouvoient être rebutez ni par les travaux, ni par la peste, ni par la famine, ni par le carnage de leurs Citoyens, résolut d'entrer dans la Ville avec toute son armée par la ruine d'une tour. Après un combat furieux Piccinino fut contraint de se retirer avec perte pour aller attaquer la Ville par un autre endroit. Il fut reçu par tout avec
tant

* Elles avoient à leur tête une Dame de qualité nommée *Brayda* de la Maison des *Avogara*, p. 322.

tant de vigueur de la part des affiegez, que defefperant d'en venir à bout & craignant d'ailleurs la révolte de l'armée laffée d'être la victime de fon opiniâtreté, il fallut qu'il levât enfin le fiége au mois de Decembre, fe contenant de laiffer quelque Cavalerie dans les places qu'il avoit prises, afin d'empêcher qu'il n'entrât des vivres dans la Ville. Il prit encore dans cette vuë d'autres precautions qui furent rendues inutiles par la merveilleufe industrie des Vénitiens, qui en coupant & forêts * & montagnes, trouverent moyen de faire transporter fur le Lac de Garde des vaiffeaux chargez de grain pour ravitailler Brefse.

Piccinind
leve le
fiège de
Brefse,

Quoique cette campagne eût été avantageufe aux Vénitiens ils ne s'endormirent pas pour la fuivante. Le Duc de Milan leur étoit fuperieur en forces, & ils ne doutoient point qu'au printemps il ne vînt attaquer *Verone* ou *Vicence*, comme il le fit en effet. C'est ce qui leur fit prendre la réfolution d'avoir re-

* Voyez la description de ce transport. *Pogge, Hist. Florent.* p. 327. 328. L'invention en étoit due à un Ingenieur de Crete nommé *Jarbole*.

Piccinino
assiége
inutile-
ment Ve-
rone.

recours aux Florentins, pour faire re-
venir François Sforce à leur secours &
de renouveler leur alliance ensemble,
ce qui s'exécuta par l'entremise d'Euge-
ne IV. Cependant Piccinino resolut
d'entreprendre avec le Duc de Mantouë
le siège de Verone avant que Sforce
pût la secourir. Mais à peine le siège
étoit-il formé, que l'arrivée de ce Gé-
néral l'obligea de se retirer avec son ar-
mée, content d'avoir pris des mesures
pour lui couper tous les passages de cette
place.

Sforce après avoir repris sans beau-
coup de peine la plûpart des places du
Veronois & du Vicentin s'alla camper
sur les bords de l'Adige pour être en
état de fournir des vivres à Bresse, ex-
tremement pressée de la faim, aussi bien
que de la peste. Piccinino ne negli-
geoit rien pour empêcher qu'elle ne
fût secourüe. Il batit même une petite
Escadre que les Venitiens avoient sur
le Lac de Garde pour envoyer des vi-
vres à cette Ville. Mais cette Escadre
fut bientôt réparée par la diligence de
Sforce qui occupa toutes les places qui
environnoient le Lac. Pour s'opposer
à ces conquêtes Piccinino s'alla camper
à

à l'extrémité du Lac qui regarde le Trentin. Après plusieurs Escarmouches on en vint enfin à un combat décisif où Piccinino fut défait, & mis en fuite *.

Il est battu par les Venitiens.

Le Général Milanois voyant qu'il ne pouvoit tenir contre Sforce, quitta le Lac & s'en alla à Verone dont il se rendit maître par la trahison des habitans. Sforce étoit alors dans le Trentin occupé à reprendre des places qui s'étoient revoltées. Dès qu'il eut appris que Piccinino s'étoit emparé de Verone, il alla en diligence avec son armée pour la recouvrer, traversant avec une fatigue incroyable des montagnes toutes couvertes de neige; son arrivée répandit la joye dans la forteresse qui tenoit encore. Cependant les ennemis fortirent de la Ville pour lui livrer combat. Piccinino fut battu encore une fois, & obligé de se retirer la nuit avec le Duc de Mantouë. Sforce après avoir recouvré Verone s'en retourna sur le Lac de Garde, & y fit équiper une Flot-

Il prend Verone.

Sforce la recouvre, après avoir battu Piccinino.

* Quelques Historiens disent, qu'afin qu'il ne fût pas pris prisonnier un Soldat l'emporta sur ses épaules dans un sac comme si c'eût été des hardes. p. 334.

1440.
p. 338.
339.

Flotte pour faire entrer dans Bresse des munitions de guerre & de bouche. Piccinino chassé de tous côtez résolut de repasser le Pô pour aller en Toscane dans l'esperance que les Florentins rappelleroient Sforce à leur secours, sur tout dans une conjoncture où ils en avoient grand besoin, ayant un redoutable ennemi dans la personne de *Jean Vitelleschi*, Cardinal, Légat de Florence, & favori du Pape.

Perfidie
du Cardi-
nal Vitte-
leschi Lé-
gat de
Florence
à l'égard
des Flo-
rentins.

Les Florentins avoient donné à ce Prélat vingt mille écus d'or, à condition que passant l'Apennin avec ses troupes il iroit les secourir eux & les Venitiens, contre Philippe Marie. Mais au lieu de faire cet usage de leur argent, il l'employa à assiéger Foligno *. Les Florentins s'en étant plaints au Pape s'attirerent l'indignation du Cardinal; qui d'ailleurs en vouloit à François Sforce parce qu'il l'avoit chassé de la Marched'Ancone. Il traita donc à l'insu du Pape avec le Duc de Milan à condition qu'il envoyeroit Piccinino attaquer Florence, qu'il ne croyoit pas
en

* Ville de l'Etat de l'Eglise dans le Duché de Spolete. Elle appartenoit aux Florentins.

en état de se défendre; On découvrit par des Lettres interceptées que son dessein étoit de faire mourir Eugene IV. & de se faire élire Pape après avoir dompté les Florentins; mais ces derniers prévinrent ses mauvais desseins. Un jour qu'il étoit sorti de la Ville il fut arrêté & reçut même un coup dont il mourut peu de jours après. Cependant Piccinino entra dans le Florentin avec quantité de proscrits de cette République qui lui servoient de Conseil contre leur Patrie. Les Florentins avoient alors peu de troupes & ils étoient si pressés de la faim que si le Général Milanois avoit voulu profiter de l'occasion qu'il avoit de leur couper les vivres au lieu de s'amuser à piller, il auroit pû se rendre maître de la Ville, sans beaucoup de peine. Mais l'alliance qu'ils firent avec le Pape, aussi bien que les Vénitiens, contre le Duc de Milan mit les uns & les autres en état de lui résister.

Ce Cardinal meurt prisonnier.

Les Florentins s'allient avec le Pape contre le Milanois.

La mort de Vitelleschi donna beaucoup d'inquietude à Piccinino parce qu'il avoit compté sur les troupes de ce Cardinal. Il ne se sentoit pas assez fort avec les siennes, & il avoit honte de reculer. Il prit donc le parti d'aller:

dans le Casentin * dont une partie étoit occupée par le Comte *François de Poppi*, que les exiliez porterent à se revolter contre les Florentins en lui promettant de lui donner tout ce territoire. Pendant que Piccinino s'amusoit à de petites captures, il donna le tems aux Florentins de se renforcer. Les troupes du Pape commandées par *Louis †* Archevêque de Florence, arriverent dans l'Arétin où elles furent jointes par celles des Florentins. D'autre côté *François Sforce* ayant passé le *Mincio* reprit toutes les places que Piccinino avoit conquises sur les Venitiens & remporta plusieurs avantages sur l'ennemi.

Après la jonction des troupes Florentines & de celles du Pape on résolut de marcher contre Piccinino qui s'étoit rendu maître de Perouse & qui se dispo-
soit à assiéger plusieurs autres places. L'armée Florentine campa du côté de *Borgo di San Sepulcro ‡*, où Piccinino la vint joindre à grandes journées. Les

* Petit país de la Toscane à l'Orient de Florence.

† *Louis Mediarota*. Il fut depuis Cardinal.

‡ Ville de la Toscane sur le Tibre à douze lieues de Florence.

armées étant en présence, on se battit long-tems avec un avantage à peu près égal; mais la Cavalerie de Piccinino Piccinino battu par les troupes du Pape & des Florentins, s'en retourne à Milan. ayant plié, toute son armée fut défaite, & il prit lui-même la fuite. Ce Général fut si honteux & si mortifié de cette défaite qu'il voulut par deux fois se passer son épée au travers du corps, & il l'auroit fait s'il n'en avoit été empêché par son fils qui ne le quittoit point. Il s'en retourna à Milan où il avoit été rappelé plusieurs fois par le Duc dont les affaires alloient en decadence. Piccinino disoit lui-même que c'en étoit fait de Philippe si les Florentins avoient retenu les Officiers & les Soldats vétérans qu'ils avoient pris prisonniers, au lieu de les renvoyer, comme ils firent. Après cette victoire, l'armée marcha dans le Casentin, & en reprit toutes les places. Le Comte de Poppi fut assiégé dans sa propre ville & obligé de se rendre, trop heureux d'avoir obtenu la vie & la liberté après une si infigne trahison*. Piccinino cependant leva prompt-

* Ce fut le dernier d'une famille très-noble & très-ancienne qui avoit fleuri en Italie pendant 400. ans. p. 350. 351.

1441.
P. 353.(a) Dans le
Veronois.

promptement une armée pour tâcher de relever le Duc des pertes qu'il faisoit tous les jours par les conquêtes de Sforce. Il entra en campagne dès le commencement de l'année, enleva sur l'Oglio plusieurs places aux Venitiens, pendant que François Sforce demeurait sans rien faire à *Peschiera* (a) amuse par des esperances de paix. Dès qu'il eut appris les progrès inopinez de Piccinino il rassembla au plus vite ses troupes dispersées en diverses villes pour hiverner.

Le Duc
de Milan
traite avec
Alfonse
Roi de
Naples.

Pendant ce temps-là le Duc de Milan pour faire diversion traita avec Alfonso Roi de Naples pour l'engager à reprendre dans la Pouille plusieurs places que son Pere y avoit possédées, & qui appartenoient alors à Sforce, esperant qu'il viendrait les défendre. Alfonso n'eut garde de manquer cette occasion ; mais Philippe n'en profita pas. Sforce aima mieux perdre ses propres Villes que de diminuer ses troupes pour les aller secourir. Il marcha avec une armée de vingt cinq mille hommes à *Cignano* * bourg du Bressan où étoit
Pic-

* A douze milles de Bresse.

Piccinino avec treize mille seulement. Quoiqu'il s'y fût si bien fortifié qu'on ne pouvoit l'attaquer sans grand danger, Sforce ne laissa pas de lui livrer combat; mais comme il perdoit beaucoup de monde, parce que l'ennemi avoit rendu les chemins impraticables il aima mieux faire une retraite honorable que de hazarder son armée, content d'avoir forcé les retranchemens de Piccinino, & de l'avoir réduit à la nécessité de combattre. Une action de cette vigueur donna une telle réputation à Sforce qu'on se rendoit à lui de toutes parts. Il étoit occupé au siège d'une place * importante dans le Bergamasque, lorsqu'ayant reçu la nouvelle d'une treve conclüe entre le Duc & les Venitiens, il leva le siège & mit bas les armes. Ce fut un grand plaisir de voir ces deux Généraux s'embrasser cordialement & se féliciter l'un l'autre de leur bravoure, après s'être battus avec tant d'animosité.

Combat
entre les
Milanois
& les Ve-
nitiens.

Belle re-
traite de
Sforce.

* Marti-
nengo.

Treve
suivie de
la paix.

La paix suivit de près la treve. Chacun rentra en possession de ce qu'il avoit perdu, les Genoïs furent compris dans l'alliance, & François Sforce eut Crémone, le Cremonois & Pontremo-

François le *, pour la dot de *Blanche* fille du
 Sforce Duc de Milan qu'il épousa aussi-tôt a-
 épouse la fille du Duc de Milan, & est trahi par son beau-pere.
 près la paix. Il n'y eut que le Pape qui
 ne trouva pas son compte à ce Traité
 quoiqu'il y eût ses Légats; Il se plai-
 gnit hautement de ce qu'on ne lui avoit
 pas rendu Bologne & les autres Villes
 de la Romagne, & il s'en prenoit à
 Sforce qui avoit été l'arbitre de cette
 paix. On prétend néanmoins que Sfor-
 ce fit ce qu'il put pour faire avoir Bo-
 logne à Eugene IV. mais que Philippe
 qui ne demandoit pas mieux que d'avoir
 une occasion de brouiller, n'y voulut
 jamais consentir. Quoiqu'il en soit,
 Sforce s'en alla avec sa nouvelle épouse
 dans la Marche d'Ancone dont il posse-
 doit une grande partie, ne s'attendant
 pas, après une paix si solemnelle, d'y
 être poursuivi par les intrigues de Phi-
 lippe son beau-pere.

1442.
p. 359.

1444.

Ce Duc, à qui son gendre étoit suspect
 parce qu'il favorisoit les Venitiens, fit
 proposer au Pape de l'en chasser, lui
 offrant pour cela des troupes & de l'ar-
 gent. Le Pape irrité contre Sforce de
 ce

* Petite Ville dans la Toscane sur les confins de Genes & de Parme.

ce qu'il n'avoit pas eu Bologne, à ce qu'il prétendoit par la faute de ce Général, n'eut pas de peine à se refoudre à faire éclater son ressentiment. Pour en venir à bout il s'allia avec le Duc, & avec Alfonse Roi de Naples qui craignoit que Sforce ne vînt reprendre les places qui lui avoient été enlevées l'année precedente. Alfonse vint dans la Marche d'Ancone, en chassa Sforce, & la restitua au Pape. Eugene non content de cette acquisition méditoit la guerre contre les Florentins qu'il accusoit d'avoir donné du secours à Sforce contre lui. Il sembloit pourtant qu'ils dussent être quittes de leurs allarmes par la mort d'Eugene IV. arrivée en 1446. & par celle de Philippe Duc de Milan en 1447. mais ils trouverent dans le Roi de Naples un ennemi auquel ils ne s'attendoient pas.

Sforce est chassé de la Marche d'Ancone par le Roi de Naples.

Mort d'Eugene IV. & du Duc de Milan.

Alfonse attaque les Florentins par le Sie-nois. Sic- 1447. p. 60.

Ce Prince qui étoit à Tivoli *, avoit été en suspens après l'élection de Nicolas V. s'il se retireroit, ou s'il poufferoit le projet d'Eugene contre les Florentins. Dans cette situation deux

* Ville de la Campagne de Rome à seize milles de cette Capitale.

Siensois * mécontents, l'étant allé trouver lui persuaderent d'attaquer Florence par Siensse, dont ils s'engageoient à le rendre maître. Il arriva en même tems que le Général *Simonette* quitta le parti des Florentins pour prendre celui du Roi, ce qui redoubloit ses esperances. Elles furent pourtant vaines; les Siensois lui refuserent l'entrée de leur Ville, laissant seulement à son armée la liberté de prendre des vivres dans le País, pour aller ensuite piller le Florentin. Les Florentins se voyant ainsi attaquez à l'improviste prirent toutes les mesures nécessaires pour se défendre. Ils leverent en diligence des troupes pour garder leurs frontieres du côté des Siensois & appellerent à leur secours *Frederic* Comte d'Urbin leur ami & leur allié, qui vint promptement avec mille chevaux & huit cens fantassins. Alfonso ne fit autre chose cette année que de prendre quelques places de peu d'importance sur le Florentin, & se retira en quartier d'hiver à *Piombino* place † que

Re-

* L'un d'eux étoit Antonio Petruccio, ennemi des Florentins.

† Place maritime entre le Siensois & le Pisano, sous la protection des Florentins.

Renaud des Ursins qui y commandoit 1448.
avoit très-bien munie de toutes choses
par le secours des Florentins qui y a-
voient envoyé des troupes par mer &
par terre. Après avoir passé tout l'été
à ce siège, il fut enfin obligé de le le-
ver, & de s'en retourner à Naples avec
les foibles restes de son armée. L'année 1450.
suivante par l'entremise de Nicolas V. p. 366.
on fit une paix qui ne dura pas long-
tems.

Le Duc de Milan étant mort sans
enfans, & les Milanois ayant recouvré
leur liberté, ils ne pensoient qu'à vivre
en repos, lorsqu'ils furent attaquez par
les Venitiens qui jugerent l'occasion
favorable pour s'emparer de la Gaule
Cisalpine. Ils y avoient déjà pris Plai-
sance & Lodi, par le moyen des Guel-
phes qui leur livrerent ces villes. Dans
cette extremité les Milanois appelle-
rent à leur secours François Sforce qui
étoit dans leur voisinage. Ce Général
mit d'abord le siège devant Plaisance
où les Venitiens avoient mis une forte
garnison & fait bâtir deux Citadelles.
Il la prit en un seul combat dans lequel
il manqua d'être tué parce que son che-
val étant tombé sous lui il étoit accablé
de Sforce
prend
Plaisance
sur les Ve-
de nitiens.

de pierres & de fleches. Ensuite ayant passé l'Adde il batit & mit en deroute l'armée des Vénitiens devant *Caravaggio* *. Après cette victoire il se dispo-
 soit à prendre Bresse que les Vénitiens n'étoient plus en état de secourir. Mais les Milanois eux-mêmes craignant que Sforce devenu trop puissant ne les opprimât, empêcherent secretement qu'il ne fît cette conquête. La mesintelligence s'étant mise entre eux & leur Général, les Vénitiens en profiterent pour traiter avec lui. Ils lui promirent, outre la Ville de Lodi, treize mille écus d'or par mois pendant trois ans, & trois mille hommes de Cavalerie s'il vouloit se déclarer contre les Milanois. Sforce toujours inconstant accepta le parti, & s'étant mis à la tête de ses troupes il alla former le siège de Pavie †, esperant d'en venir aisément à bout parce que cette place étoit déjà extrêmement pressée de la faim. Mais les Venitiens aimerent mieux se liguier avec les Milanois contre Sforce, que de lui laisser
 fai-

Sforce reprend le parti des Venitiens. Les Milanois & les Venitiens se liguent contre lui.

* Bourg du Milanois célèbre par cette victoire.
 † Pavie Capitale du Pavese à quelques milles de Milan.

faire une conquête de cette importance.

Une si puissante Ligue auroit réduit en fumée les projets ambitieux de Sforce sans le secours de *Cosme de Medicis* l'un des plus grands Capitaines, & une des meilleures têtes de son tems. Encouragé par un tel appui, il continua le siège de Pavie & prit enfin cette Ville par composition. Cette conquête le rendit maître de tout le Milanois. Il s'en mit en possession, & prit le nom de Duc de Milan. Les Vénitiens alarmez d'un voisinage si redoutable résolurent de faire alliance avec le Roi de Naples & avec les Florentins, s'ils vouloient y entrer, afin de chasser Sforce, & de joindre le Milanois à leur Etat. *Cosme de Medicis* qui avoit la principale autorité à Florence, voyant bien que les Vénitiens ne recherchoient l'alliance des Florentins que pour s'aggrandir dans l'occasion à leurs depens fit répondre à l'Ambassadeur de Venise que tout étant en paix il n'étoit pas besoin de faire de nouveaux Traitez. Les Vénitiens irritez de cette réponse firent chasser par un Edit public tous les Florentins de leur Ville, & le Roi d'Arragon

Sforce prend Pavie par le secours de *Cosme de Medicis*, & devient Duc de Milan. 1449. P. 369. 1450.

Les Florentins refusent de traiter avec les Vénitiens.

gon en fit de même à leur sollicitation. Les Florentins ne devoient pas être surpris de cette démarche des Vénitiens puisqu'ils avoient donné du secours à Sforce, & qu'ils l'avoient félicité de sa nouvelle dignité par une Ambassade.

1451. Cependant ils envoyèrent des Ambassadeurs pour s'en plaindre comme d'une rupture & pour faire en même tems des propositions de paix. Mais ces Ambassadeurs ne furent pas même écourez, sous prétexte que les Venitiens étant en alliance avec le Roi de Naples, ils ne pouvoient traiter avec personne à son insu.

Guerre
entre les
Florentins
& les Ve-
nitiens.

Il fallut donc se préparer à une nouvelle guerre. Pour en soutenir le poids les Florentins par le conseil de Cosme de Medicis dont l'avis l'emporta, renouvellerent alliance pour dix ans avec le nouveau Duc de Milan. D'autre côté les Vénitiens avoient pour Conféderez le Roi de Naples, & les Princes de Savoye, du Montferrat & de Carpi *. Le Roi d'Arragon devoit attaquer les Florentins pendant que les Princes qu'on vient de nommer agi-
roient

* Principauté dans le Duché de Modene.

roient contre les Milanois. Ayant donc
 assemblé leur armée ils allerent d'abord
 attaquer le Cremonois dans le tems de
 la moisson. Mais Sforce après avoir
 pris plusieurs places sur les Vénitiens
 & avoir passé l'Oglio avec son armée
 marcha contre eux dans le dessein de
 leur présenter le combat. Se sentant
 trop foibles pour l'accepter, ils s'alle-
 rent retrancher entre Bressè & Berga-
 me dans des marais où Sforce ne pou-
 voit pénétrer. Après avoir pris plu-
 sieurs Villes dans le Bressan Sforce s'alla
 camper vis-à-vis des ennemis pour tâ-
 cher de les attirer au combat, mais il
 n'y eut pas moyen de les faire sortir de
 leurs retranchemens. *Alexandre Sforce*
 frere du Duc fit même dans cette Cam-
 pagne une perte assez considerable. E-
 tant parti pour aller à Lodi avec mille
 chevaux dans le dessein de couvrir ce
 pais-là, il fut surpris en chemin par
 une embuscade. Une partie de sa Cavale-
 rie fut taillée en pieces ou faite prison-
 niere. Le reste s'échapa comme il put.
 Mais il se vangea bien tôt de cet affront.

Ayant su que les gens qui l'avoient
 surpris s'étoient retirez dans des lieux
 marécageux, il rassembla autant de
 Les Ve-
 nitiens
 sont bat-
 tus par le
 mon-Milanois,

monde qu'il put, & ordonna aux gens de pied de prendre avec eux des fagots de sarment & d'arbuſtes pour pouvoir jeter dans le marécage. L'ayant paſſé pendant la nuit ils trouverent les ennemis endormis & mirent le feu dans leurs tentes. La plus grande partie fut miſerablement conſumée dans les flammes, & les autres'enfuirent nuds & ſans armes. Alexandre ravi d'avoir ſi bien pris ſa revanche ſ'en alla rejoindre le Duc ſon frere.

Les Florentins
attaquez
par les Napolitains &
par les Venitiens
ont recours au
Roi de France.

Cependant le jeune Ferdinand * fils d'Alfonſe Roi de Naples étoit dans le Florentin avec une armée d'environ quinze mille hommes occupant pluſieurs places & faiſant de grands dégats par tout le païs. D'autre côté la Flote d'Alfonſe faiſoit des conquêtes maritimes. Les Florentins avoient de bons Généraux, mais trop peu de troupes pour pouvoir réſiſter à l'effort des Vénitiens & des Napolitains joints enſemble, d'autant plus qu'ils ne pouvoient
ti-

* Ce Prince commandoit ſous Frederic Comte d'Urbain. Il faut ou que ce dernier eût changé de parti, ou que ce fût un autre qui portât les mêmes noms; C'eſt à celui ci que le fils de Poggé dédia l'Histoire Florentine de ſon pere, comme on l'a dit dans la premiere Partie de cet Ouvrage.

tirer aucun secours du Milanois occupé à défendre son propre país. Ils envoyèrent donc des Ambassadeurs (a) à Charles VII. Roi de France pour lui demander du secours, lui offrant de leur côté de l'assister à mettre René d'Anjou en possession du Royaume de Naples. Cette Ambassade ne fut pas inutile. Car le Roi de France apprenant que le Duc de Savoye se dispoisoit à aller attaquer le Milanois envoya en diligence douze mille chevaux menacer le Duc de lui déclarer la guerre, s'il ne mettoit bas les armes.

Le Savoyard intimidé par cette déclaration, laissa le Milanois en repos ou, au moins, ne le traversa qu'indirectement, comme il fit, en obligeant René d'Anjou à changer de route pour aller en Italie.

L'Année suivante René d'Anjou, & ensuite Louis Dauphin de France étant entrez en Italie pour secourir le Milanois & les Florentins, les Vénitiens penserent aux moyens de terminer la guerre. Comme ils se tenoient toujours retranchez dans leurs Marais du Bressan, François Sforce les avoit inutilement provoquez au combat pendant tout l'été. Mais enfin comme ils man-

(a) Angelo Acciajolo, & Francisco Venturio.

Palavic,
L. VI.
p. 316.

1453.
René d'Anjou entre en Italie pour secourir les Florentins.

quoient

quoient de vivres & qu'ils craignoient d'ailleurs d'y être forcez par deux armées qui les tenoient presque investis, ils prirent la résolution d'aller dans le Veronois, près du Lac de Garde. Cette retraite donna occasion au Duc de Milan de recouvrer quantité de places dans le Bressan, & sans la rigueur de la saison il auroit pu reprendre Bresse même. Les Florentins ayant de leur côté levé une bonne armée avoient repris la plûpart des Villes & des Forts qui leur avoient été enlevez par les Napolitains.

Il quitte
l'Italie.

Cependant René d'Anjou quitta l'Italie pour s'en retourner en France au grand regret du Duc de Milan. Pour les Florentins, ils n'en furent pas aussi fâchez. Ils avoient recouvré presque tout leur pais, & il n'étoit pas de leur interêt que le Duc de Milan devînt trop puissant.

Toutes les troupes de part & d'autre étoient en quartier d'hyver où on ne respiroit que la fin d'une guerre dont la plûpart étoient las. Nicolas V. profita de cette disposition pour tâcher de pacifier l'Italie dans le dessein d'envoyer du secours aux Chrétiens contre les Turcs. Il se fit donc envoyer des Ambassadeurs de chaque part pour en traiter. Mais
le

le Roi Alfonse en parut si éloigné, & faisoit des propositions si deraisonables au gré des uns & des autres, que pour lors on ne put rien conclure. Un Religieux Vénitien, nommé *Leonard Camerte*, fut plus heureux que le Pape dans cette negotiation. Les Vénitiens jugeant bien qu'Alfonse ne cherchoit à prolonger la guerre que pour s'aggrandir aux depens de ses voisins, envoyerent à son insû ce Moine au Duc de Milan pour sonder ses intentions sur la paix ou sur la guerre. Leonard trouva le Duc disposé à la paix; Il en regla secretement avec lui les conditions par ordre des Venitiens. Quand on fut convenu de tout ils envoyerent

à Milan *Paul Barbe* (a) neveu du Pape, ^{1454.}
 pour en traiter publiquement, de concert avec les Florentins qui avoient aussi un Ambassadeur à Milan. Cette paix fut con- ^{p. 382.}
 clué au mois d'Avril de 1454. à con- ^{Le Roi de Naples;}
 dition que chacun reprendroit ce qu'il ^{le Duc de Milan,}
 possédoit avant la guerre & que les exi- ^{les Venitiens &}
 lez & les prisonniers rappellez & mis en ^{les Florentins}
 Liberté rentreroient dans leurs biens. On ^{font la}
 envoya cependant des Ambassadeurs de ^{paix par}
 part & d'autre au Roi de Naples pour ^{l'entremise du Pape.}

Tom. II.

K

lui pe.

(a) Frere de Pierre Barbe qui fut depuis Pape sous le nom de Paul II.

1455.

lui donner avis de ce qui s'étoit passé. Le Pape qui de son côté desiroit ardemment d'aller au devant de tout ce qui pourroit troubler une si heureuse union, envoya le Cardinal *Capranica*, à ce Monarque, pour l'engager à s'y joindre. Alfonso qui ne respiroit que la guerre, & mécontent d'ailleurs d'avoir été négligé dans la paix, fut long tems combattu. Mais il se rendit enfin aux raisons & aux instances des Ambassadeurs. La paix fut donc confirmée à Naples, sous les mêmes conditions qu'à Milan, à la réserve de quelques petits changemens qu'on y fit en faveur d'Alfonse. Machiavel rapporte qu'il se réserva la liberté de faire la guerre aux Génois, à *Sigismond Malatesta*, & à *Astor Prince de Fayence*. L'événement fit voir que cette clause n'étoit que pour laisser des semences de guerres en Italie. Le Pape entra dans cette alliance en qualité de Mediateur & d'Arbitre & il fut résolu qu'il seroit Juge des demêlez qui pourroient survenir entre les Alliez & que personne ne prendroit les armes sans son consentement *.

* Ici finit l'Histoire Florentine de Pogge qui survécut quatre ans à cette paix. On peut en voir la suite dans l'Histoire Florentine de Nicolas Machiavel.

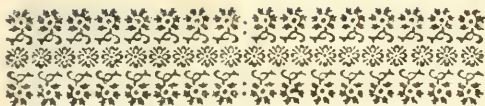
FIN de la III. Part. du POGGIANA.

POG.

POGGIANA.

QUATRIEME PARTIE,

*Contenant les bons Mots de POG-
GE & des Hommes illustres
de son tems.*



A V I S

Sur les bons mots de P O G G E.

Les Recueils de bons mots sont d'un usage fort ancien. Il a passé des Orientaux aux Grecs, & des Grecs aux Romains.

Jules César avoit fait un Livre d'Apo-
phthegmes, où il marquoit soigneuse-
ment les bons mots de Ciceron. Ce seroit
une chose bien curieuse de voir un Cice-
roniana de la façon de ce Heros qui ne se
distingua pas moins par les belles Lettres
que par sa valeur. Audio Cæsarem, cum

volumina jam confecerit ἀποφθεγμάτων,
si quod adferatur ad eum pro meo, quod
meum non sit, rejicere solere. Comme

César a passé pour un homme judicieux
& de bon goût, peracre judicium, ces
mots seroient apparemment mieux choisis,
que ceux qu'avoit recueillis l'Affranchi de
Ciceron, dont Quintilien dit, qu'il se-
roit à souhaiter, qu'il n'en eût pas mis

Epist. ad
Famil. L.
IX. Ep.
16.

Quint. L.
VI. c. 4.

en si grand nombre, & qu'il eût fait paroître plus de jugement dans le choix, que de travail dans la compilation. Les bons mots de Ciceron devoient être fort plaisans, car il étoit grand rieur.

On apprend de Suetone, qu'un certain Grammairien, nommé Caius Melissus, Esclave de Mécénas, avoit fait plusieurs volumes de bons mots, sous le titre de Badineries, ou, Plaisanteries, que Monsieur de la Monnoye a appelé, le Sotifier de Melissus, nom qu'il donne aussi aux bons mots d'Hieroclès. Si ces Recueils subsistoient encore, je les terminerois en Ana, & laisserois au peuple de Paris son Sotifier. Monsieur de la Monnoye ne nous apprend pas qui étoit cet Hieroclès, dont il rapporte un Conte en fort jolis vers François. M. Daëier, qui en a traduit quelques mots fort ingenus, le croit différent du Philosophe, Commentateur de Pythagore, appuyé sur la différence du stile.

Suetone nous apprend un peu plus de nouvelles de Melissus. Voici ce qu'il en dit. C'étoit un Gentilhomme de Spolete, mais qui à cause de la mesintelligence entre son pere & sa mere, eut le malheur d'être exposé dans son enfance. Il se

Libelli
ineptiarum.

Vie
d'Hierocles p.
CCLVI.

Suet. de
Illustrib.
Grammat. p.
720.

se trouva néanmoins quelcun, qui prit soin de son éducation, & qui lui ayant fait faire de bonnes études, en fit présent à Mécénas comme d'un habile Grammairien. Il porta même le nom de Mécénas & eut une grande part dans son amitié. Il entra comme Esclave chez ce favori d'Auguste, & il préféra sous un tel Maître sa condition d'Esclave à sa naissance, quoique sa mere le redemandât. Cependant Mécénas l'affranchit. Devenu Affranchi il gagna les bonnes grâces d'Auguste, qui le fit son Bibliothécaire. A l'âge de soixante ans il se mit à composer ces Recueils de plaisanteries, dont je viens de parler, libellos ineptiarum, qui nunc jocosum inscribuntur*. Il mit la dernière main à cent cinq volumes ou feuilles (libellos) de ces plaisanteries, & y en ajouta dans la suite plusieurs autres. Il fit un autre Ouvrage sur lequel j'alléguerai les propres paroles de Suetone de peur de me tromper. P'ecit & novum genus Togatarum †, inscripsit-
que

* Le Savant Heinsius a cru que ces plaisanteries étoient tirées des Fables d'Esopé. Voyez sa note sur Ovide de Pont. L. IV. Fl. ult. v. 29.

† *Togata* étoient des especes de Comedies. Voyez Suetone Neron. II.

que Trabeatas. *Je croi que pour ne pas multiplier les êtres sans nécessité, comme fait ici Moreri, on peut compter que c'est ce même Meliffus dont parle Ovide, comme d'un Poëte Comique.*

Musaque Turrani Tragicis innixa cothurnis,
Et tua cum focco Musa, Melisse, levis *.

On peut juger que les bons mots de Pogge étoient à peu près du même caractère, que ceux de Melisse & d'Hieroclès, par ce qu'il en dit lui même dans sa Préface. Du tems de Martin V. élu Pape au Concile de Constance en 1417. quelques personnes d'esprit, entre lesquelles étoient Pogge Florentin, Antonio Lusco, comme lui, Secrétaire de ce Pape, Cincio Romain, & Razello de Bologne, avoient pratiqué dans le Vatican un petit réduit, où ils s'assembloient pour parler librement de toutes choses & de tout le monde. Ils appelloient cet endroit Buggiale, ce qui en Italien signifie, un lieu de récréation, où l'on débite des fables & des bagatelles,

* Ovid. de Pont. El. ult. On peut voir la note de Heinsius sur cet endroit d'Ovide. On y trouvera quelques éclaircissemens sur Meliffus.

Et où l'on se divertit aux dépens de qui il appartient. On y disoit des nouvelles, on y faisoit des contes, on frondoit contre tout ce que l'on n'approuvoit pas, Et on approuvoit fort peu de choses; sur tout on n'y épargnoit pas le Pape, qui pour l'ordinaire étoit mis le premier sur les rangs. C'est de cet endroit que sont sortis la plupart des bons mots, Et des rencontres qui suivent. Ils ne sont pas tous de Pogge, mais comme c'est lui qui les a tous recueillis, on a cru qu'il étoit juste de les mettre sur son compte.

Il a fallu au reste beaucoup de choix pour faire ce petit Recueil, parce que parmi les Faceties de Pogge il y a quantité d'obscenitez, d'ordures Et de pauvretes; fort souvent vrai Sotifier. Il a tâché de faire son Apologie là-dessus, mais il se défend mal. Il est bien permis quelquefois de dire la verité en riant,

- - - - - ridendo dicere verum

Quis vetat?

mais il n'est jamais permis de blesser l'honnêteté Et la pudeur. Je ne sais même si les habitans de Tarente Et de Cosenza* pour

K 5 qui

* A facietis & humanis, sicut Lucilius à Consentinis & Tarentinis, legi cupio. Fol. I. Voyez Ciceron de Fin. bon. & mal. L. I. 32. 52.

qui Pogge fait profession d'écrire ces Contes, tout plaisans qu'ils étoient de leur naturel, lui auroient pardonné la licence qu'il s'est donnée ici. On peut bien delasser & amuser son esprit après un grand travail, comme faisoient Scipion (a) & Lælius, mais il faut que les amusemens soient innocens & honnêtes, comme l'étoient les leurs.

(a) Cicer.
de Orat.
L. II.
p. 310.

Pogge est d'autant plus coupable de s'être émancipé comme il a fait, que lorsqu'il ramassa ce Recueil il étoit dans un âge, où il n'y a plus que le retour involontaire à l'enfance, qui puisse faire excuser les sotises & les folies. Cependant il paroît charmé de ces Contes & il s'en applaudit dans son Invective contre Laurent Valle, qui les avoit critiquez. Il prétend même qu'ils faisoient les délices des Savans, & qu'on les lisoit avec avidité dans toute l'Europe. Ce bel Esprit nous donne ici un grand exemple de l'aveuglement des hommes sur leurs propres défauts & sur leurs propres Productions. Antoine de Palerme son ami, homme à bons ou à mechans mots, avoit fait un Poëme licentieux, sous le titre d'Hermaprodite. Dans une Lettre que Pogge lui écrit là-dessus, il fait main basse sur
les

Pogg.
Op. P.
215.

les Anciens qui ont écrit des obscenitez, comme Catulle, Martial &c. sans épargner même les Platons & les Catons, chez qui la gravité Philosophique a quelquefois souffert de grandes éclipses. Il n'est point permis à un honnête homme, dit Pogge, de badiner comme un valet, ni à un homme d'esprit de le faire comme un bouffon *. Il exhorte en même tems son ami à se corriger de ce défaut. Ainsi Pogge s'est fait par avance son procès à lui-même, sans attendre celui que lui ont fait là-dessus le Grand Erasme & plusieurs autres, avec beaucoup de raison.

On trouvera sans doute que parmi ces bons mots, il y a bien des jeux de mots, mais on doit considérer que c'étoit le goût de ce tems-là, & il n'est pas indigne d'un homme de Lettres, de connoître les différens goûts de chaque siècle. D'ailleurs quoique les bons mots, qui consistent dans les choses mêmes, soient de beaucoup préférables à ceux qui ne roulent que sur des paroles, ou des tours de phrase, il ne faut pourtant pas toujours rejeter ces derniers
avec

* Diversa sunt genera jocandi, aliud liberum hominem, aliud servum decet, aliud facetum, aliud scurram.

avec trop de chagrin. Quand un jeu de mots n'est point medité, qu'il coule de source, qu'il se dit à propos & sur le champ, qu'il n'a rien de trivial & de bas, mais qu'au contraire il a je ne sai quel air nouveau, il plaît toujours; & il plaira dans tous les siècles. Si l'on retranche les jeux de mots des bons mots des plus grands hommes, il en restera fort peu. Qu'on lise non seulement Plutarque, Diogene Laërce, Athenée, Aulugelle & les autres Anciens, mais même les Modernes qui ont fait de pareils Recueils, on y trouvera quantité de mots qui pour n'être que des pointes ne laissent pas de faire plaisir. Un bon mot qui consiste dans la chose même peut avoir de la finesse, de la force, du sel & même de la sublimité, attirer l'admiration, obliger ou offenser plus vivement, mais le jeu de mots a l'avantage de divertir. En un mot, ceux qui ne parlent que par pointes sont ridicules & méprisables; mais la délicatesse de ceux, qui n'en sauroient souffrir aucune, quelque bien placée qu'elle soit, approche beaucoup du précieux.

On ne peut pas dire que ces bons mots le soient tous également, s'il y en a beaucoup qui tirent d'eux-mêmes leur agrément

ment & leur sel, on en trouvera aussi qui ne mériteroient pas grande attention, sans le relief que leur donne le caractère de ceux qui les ont dits. Ce que dit un Pape, un Empereur, un Cardinal, un Prince, un homme illustre dans la République des Lettres, fait une toute autre impression que ce que diroit un homme du commun. Quand un bon mot est en même tems un trait d'Histoire, on fait aisément grace à ce qui peut lui manquer du côté de la force & du sel. On trouvera au reste ici une assez grande variété. Papes, Empereurs, Rois, Princes, Ecclesiastiques, Gens de Justice, Bourgeois, Païsans, tout y vient sur les rangs.

On a éclairci ces bons mots autant qu'on l'a pu, par de petites notes sur les tems, les lieux & les personnes, pour donner du jour à la narration. Il a fallu aussi remplir des lacunes & suppléer des circonstances, sans lesquelles le recit eût été obscur & sans nulle grace. On a corrigé quantité de grosses fautes d'impression & changé je ne sai quel tour barbare que Pogge n'avoit pas encore perdu malgré sa politesse, ou, que, peut-être, il avoit pris exprès, pour être mieux entendu des gens de son tems. On n'a pas négligé non
plus

*plus de marquer dans l'occasion les bons mots des autres, quand ils ont du rapport à ceux de Pogge *. On est même entré quelquefois dans la discussion de certains faits, lors qu'ils ont paru de quelque importance. Ce Recueil auroit pu grossir davantage. Mais on ne s'est pas trouvé d'humeur à se fatiguer en voulant se délasser, pour ne pas imiter la plûpart des hommes, dont les amusemens sont de véritables travaux, & qui se font de leurs plaisirs une affaire sérieuse & pénible.*

* On en a tiré, par exemple, de Plutarque, d'Aulugelle, d'Antoine de Palerme, d'Æneas Sylvius, & de quelques autres.

R E C U E I L

DES BONS MOTS

D E P O G G E ,

Et des Hommes illustres de son tems.

I.

ON prétend que la tête tourna Pogg. Op. à Urbain VI. après son élec- P. 428, tion au Pontificat *. Un jour que quelcun s'opiniâtroit à lui demander quelque grace qu'il ne vouloit pas accorder, *Vous avez une méchante tête,* dit-il au solliciteur. *C'est,* répondit l'autre, *ce que tout le monde dit de vous, Saint Pere.*

Ce Pape, nommé *Bartholomée de Prignano*, étoit Archevêque de Bari avant son élection. Il agissoit envers tout le monde avec tant de hauteur, de violence & d'impetuofité qu'au rapport de Théodoric son Secretaire on le prenoit communément pour un fou. Les Car-
di-

* Il fut élu par violence à Rome en 1378. en la place de Gregoire XI.

dinaux qui l'avoient élu furent obligez d'en mettre un autre en sa place sous le nom de *Clement VII.* ce qui fut l'origine du grand Schisme d'Occident. Othon Duc de Brunswick & Prince de Tarente, époux de Jeanne Reine de Naples, tenta inutilement de le reconcilier avec les Cardinaux, pour prévenir le Schisme. Il traita ce Prince, plus grand encore par ses rares qualitez que par sa dignité, avec un souverain mépris. Un jour qu'ils mangeoient ensemble l'orgueilleux Pontife laissa si long tems ce Prince à genoux lui présentant à boire, qu'il fallut qu'un de ses Cardinaux lui dit, *Saint Pere, il est tems que Vous buviez.* Comme le Pape ne vouloit entendre à aucune proposition de paix, Othon dit un jour, *vous verrez que notre S. Pere ne sera pas URBAIN, mais TURBAIN.* Cependant tout mécontent qu'il étoit d'Urbain il demeura toujours dans son obedience, quoique la Reine son épouse s'en fût soustraite.

II.

F. 429.

Comme on se plaignoit à Constance qu'il n'y avoit point de liberté dans le Concile (a), un Evêque d'Angleter-

(a) Tenu
en 1414.

re prouva fort plaisamment en bonne compagnie, qu'il n'y avoit rien de plus libre que cette Assemblée. Une certaine fille de Constance, disoit-il, se trouva grosse pendant le Concile. Son frere s'en étant apperçu, lui demanda, le poignard à la gorge, qui l'avoit débauchée. *C'est, dit-elle, l'ouvrage du Concile, & c'est de lui que je suis grosse.* Cette réponse ayant appaisé le frere, par vénération pour la sainte Assemblée; *Que les autres, dit-il, demandent quel privilege ils voudront, pour moi je ne veux que celui de jouer aux autres femmes le tour qu'on a fait à ma sœur.*

III.

Un autre faisant peu respectueusement à l'Empereur Sigismond des plaintes sur le défaut de liberté à Constance: *Il faut bien, répondit cet Empereur, qu'on y soit bien libre, puis que vous y parlez si librement.*

IV.

Eugene IV. ayant fait Cardinal *An-* En 1431
gelotto Fusco Romain & Evêque de Cave, un Prêtre de Rome, nommé *Laurent*, en rioit à gorge déployée. On lui demanda ce qu'il avoit à rire de si bon cœur. *Puisque l'on commence, dit-il, à*
 Tom. II. L fai-

faire des foux Cardinaux, j'espere que je le serai, puis que je ne suis pas moins fou qu'Angelotto.

A propos d'Angelotto, on ne fera peut-être pas fâché, que je rapporte ici la fin tragique de ce Cardinal. Les riches avares sont quelquefois exposez à de grands malheurs. Angelotto étoit l'un & l'autre, il étoit riche & avare. On dit même qu'il pouffoit l'avarice

Auberi, Hist. des Cardin. T. II. p. 165. *jusqu'à aller la nuit dérober les brides & les chevêtres dans les étables de ses voisins, & qu'ayant été une fois pris sur le fait par un Palfrenier, il reçut incognito de rudes bastonnades.*

Auberi veut que ce soit une medifance de Garimbert, je le veux bien aussi. Quoi qu'il en soit, un jour que tous ses domestiques étoient sortis à la reserve de son valet de chambre, nommé *Antonel de la Roche*, qui étoit élevé chez lui comme l'enfant de la maison, le Cardinal s'endormit profondement sur son lit. Le scelerat de valet de chambre voulant profiter de l'occasion se resolut à tuer son maître & son bienfaiteur pour avoir son argent. Il prit une dague & une épée dont il le perça coup sur coup, & pour l'achever il lui cassa la tête avec

un

un râteau d'argent, dont le Cardinal se servoit lui-même pour nettoier son parc. Antonel de la Roche, ayant pris tout ce qu'il voulut dans la maison, alla tout baigné de larmes chez un neveu du Cardinal lui annoncer l'assassinat de son Oncle; Ils coururent ensemble à l'Hôtel du Cardinal, à qui ils trouverent encore quelques restes de vie. Comme le meurtrier se tenoit à une fenêtre jettant de grands cris, le Cardinal qui ne pouvoit plus parler, montra de la main cette fenêtre à son neveu, voulant lui désigner par là celui qui avoit fait le coup. *Voyez*, dit effrontément l'assassin, *il fait signe que les meurtriers sont entrez par la fenêtre.* Cependant il fut arrêté sur cet indice & ayant avoué son crime, il en reçut la juste punition. Cela arriva en 1444.

Ce Cardinal étoit un homme de fort peu de merite, & qui n'avoit l'esprit tourné qu'à la médifance. Un jour que le Pape Eugene IV. étoit à Florence, un jeune garçon de dix ans lui vint faire la reverence. Cet enfant lui fit un discours grave & spirituel, & répondit à toutes ses questions avec une justesse au dessus de son âge. *C'est l'ordi-*

naire, dit là-dessus Angelotto, *que ces esprits précoces deviennent stupides, dans un âge plus avancé.* „ Il faut donc, *dit le*
 „ *jeune garçon au Cardinal*, que vous
 „ *ayez été bien sage dans votre enfance.*

C'est la coùtume à la Cour de Rome que quand le Pape a nommé un Cardinal, il demeure sans parler dans le Consistoire des Cardinaux jusqu'à ce que *Sa Sainteté* lui ait ouvert la bouche. On demandoit un jour au Cardinal de St. Marcel ce qui s'étoit passé dans le Consistoire. „ On a, *dit-il*, ouvert la bouche au Cardinal Angelotto“. *Il valoit bien mieux*, dit Pogge qui connoissoit Angelotto pour un medisant, *il valoit bien mieux, lui mettre une bonne serrure à la bouche, que de la lui ouvrir.*

V.

P. 420. La plûpart des habitans de Gayete *, gagnent leur vie par la marine. Un d'entre eux qui étoit fort pauvre se mit en mer pour amasser quelque argent, laissant à sa femme le soin de gouverner son petit ménage. Comme elle étoit jeune, jolie, & tendre, elle ne fut pas long-

* Ville Episcopale dans le Royaume de Naples où il y a un beau port.

long-tems fans se conſoler de l'abſence de ſon mari. De retour au bout de cinq ans ſon premier ſoin fut d'aller voir ſa femme. Il fut agréablement ſurpris de trouver ſa maiſon, toute réparée & fort agrandie. *Comment, dit-il, ont pû ſe faire ces reparations?* „ C'eſt, répon- „ dit-elle, une grace que Dieu m'a „ faite “. Le mari en remercia le Ciel. Entrant plus avant dans la maiſon, il voit un lit & des meubles d'une propreté au delà des facultez de l'un & de l'autre. *Ce lit & ces meubles d'où ſont-ils venus?* „ De la même grace “. Pendant que le mari benifſoit la bonté du Ciel envers lui, il vint un joli petit garçon, d'environ trois ans, flater ſa mere. *A qui eſt cet enfant?* demanda le mari, *A moi,* dit la mere, *le Ciel m'e l'a auſſi donné.* *Ah pour le coup,* dit-il, *le Ciel eſt trop ſoigneux de m'avoir donné des enfans en mon abſence.*

V I.

Il y avoit à Milan un Médecin qui p. 421.
 entreprenoit de guérir les foux en un certain eſpace de tems. Pour y réuſſir il attachoit le fou juſqu'aux genoux, ou plus avant, ſelon le degré de folie, à un pieu dans une mare fort puante, qu'il

avoit dans sa cour, & le laissoit, sans manger, jusqu'à ce qu'il donnât quelques marques de Raison. Un jour on lui en amena un qu'il mit dans l'eau jusqu'aux cuisses. Quand il eût été là quinze jours, il pria le Médecin de l'en tirer; ce qu'il fit à condition qu'il ne fortiroit pas de la cour. Il vint là par hazard, un Cavalier qui avoit des oiseaux & des chiens de chasse. Comme le fou ne se souvenoît plus de ce qu'il avoit vû pendant sa démence; *Apprenez-moi, je vous prie, dit-il au Cavalier, sur quoi vous êtes monté, & à quel usage vous sert cette monture?* „ C'est „ un cheval pour aller à la chasse, répondit le Cavalier. *Ce que vous tenez sur le poing, comment l'appelle-t-on, & qu'en faites-vous?* „ C'est un Epervier pour prendre des perdrix“. *Et qu'est-ce que vous avez autour de vous?* „ Ce sont des chiens pour faire partir „ le Gibier“. *Mais combien vous revient-il par an de ce gibier, pour la capture duquel il faut tant de préparatifs?* „ Fort peu de chose, dit le Chasseur, „ peut-être six ducats“. *Et la dépense du cheval, des oiseaux & des chiens, à quoi monte-t-elle?* „ A cinquante“. *Ha!*
dit

dit alors le fou, *fuyez-vous-en, je vous prie, au plus vite, avant que le Medecin vienne; car s'il vous entendoit, il vous mettroit dans la mare jusqu'au menton.*

L'Histoire nous apprend que du tems de Neron, il y avoit un Medecin, nommé *Thessalus*, qui jettoit ses malades dans de l'eau froide au plus fort de l'hyver. Il n'étoit pourtant pas l'inventeur de ces bains. *Antonius Musa* son prédecesseur les avoit ordonnez à Horace, témoin ces vers.

Horat.
Ep. L. I.
Epist. XV.
init.

Nam mihi Baias

*Musa supervacuas Antonius, & tamen illis
Me facit invisum, gelida quum perluor unda
Per medium frigus.*

J'apprends de Mr. Dacier qu'*Antonius Musa* avoit tué le jeune *Marcellus* par ses bains froids. On appelloit ceux qui se baignoient dans l'eau froide *psychrolytes*. *Senèque* étoit de ce nombre. *Senec.*
Pline ne goûtoit pas cette ordonnance. *Ep. 53.*
Il ne faut point douter, dit-il, que tous ces Medecins ne trafiquent de notre vie pour acquérir de la reputation en inventant quelque chose de nouveau. & 83.

L 4

C'étoit

C'étoit un bon mot de Sidonius Apollinaris. Un Medecin malhabile & assidu tuë son malade fort officieusement.

V I I.

p. 422.

Il y avoit à Constance un jeune Gentilhomme Gascon, nommé *Bonac*, qui se levoit tous les jours fort tard. Comme ses camarades le railloient de sa paresse : „ J'ai, *dit-il*, tous les matins un „ plaidoyer à entendre entre la Paresse, „ & la Diligence. Celle-ci m'exhorte „ à me lever, pour m'occuper à quel- „ que chose d'utile : L'autre lui sou- „ tient qu'il fait fort bon dans un bon „ lit bien chaud, & que le repos vaut „ mieux que le travail. Pendant qu'elles „ disputent ainsi je les écoute jusqu'à ce „ qu'elles soient d'accord ; & c'est ce „ qui fait que je suis si long-tems au lit.

V I I I.

p. 425.

Il y avoit dans quelque Ville du Mont Apennin un Prêtre si ignorant que ne sachant pas même les fêtes de l'année il ne les annonçoit point au peuple. Etant allé un jour à *Terranova* *, la veille des
Ra-

* C'est une Ville proche de Florence où naquit Pogge.

Rameaux, & voyant les Prêtres qui faisoient provision de branches d'olivier & de palmier, il s'apperçut qu'il n'avoit ni observé lui-même, ni fait observer le Carême à ses Paroissiens. Huit jours après étant de retour il fit aussi amasser des rameaux le Samedi, & le lendemain il dit à son peuple. „ C'est aujourd'hui „ le jour des Rameaux; dans huit jours „ ce sera Pâques, cependant il faut faire „ pénitence toute cette semaine, & „ on ne jeûnera pas plus long-tems cette „ année, parce que le Carême est „ arrivé fort tard, à cause du froid & „ des mauvais chemins.

I X.

Quelques-uns des Paroissiens du même Curé furent envoyez à *Arezzo* * acheter un Crucifix de bois pour mettre dans leur Eglise. L'ouvrier auquel ils s'adressèrent voyant en eux des gens stupides, qui ressembloient plus à des bêtes qu'à des hommes, voulut se divertir à leurs depens. Il leur demanda s'ils vouloient avoir un Crucifix vivant, ou, un Crucifix mort? Les bonnes gens ayant délibéré entre eux, répon-

Ibid.

* Ville du Florentin proche de Florence.

dirent qu'ils aimoient mieux un Crucifix vivant, parce que s'il n'agréoit pas à la Paroisse, on pourroit toujours le tuer; au lieu que si on en portoit un mort, on ne pourroit pas le faire revivre.

X.

Boniface IX. * étoit Napolitain de la Maison des *Tomacelli*. On appelle de ce nom en Italie, un certain farci fait avec du foye de cochon. Ce Pape entrant un jour à Perouse, accompagné de ses freres & de ses parens qui étoient en grand nombre; Le peuple demandoit qui étoient les gens qui le suivoient; *ce sont*, répondit-on, *des Tomacelli*. Ho ho, dit un plaissant, il falloit que ce cochon-là eût un foye bien grand pour en faire tant de *Tomacelli*.

XI.

Le Curé d'un Village de Toscane avoit un chien qu'il aimoit beaucoup. Le chien étant mort le Curé l'enterra dans le cimetièrè. L'Evêque qui n'ignoroit pas que le Curé étoit riche, en ayant eu avis, le fit venir dans le dessein de le condamner à une bonne amande. Le Curé connoissoit bien le caractère de l'Evêque. Il va le trouver, avec une

cin-

p. 431.

* Il fut élu

Pape en

1389.

Les Pe-
roufins
passent
pour être
naturelle-
ment plai-
sans.

Ibid.

cinquantaine de Ducats. D'abord l'Evêque menace le Curé de le faire mettre en prison, comme un profane & un impie. „ O si vous saviez, Monseigneur, combien ce Chien avoit d'esprit, vous conviendriez avec moi qu'il méritoit bien d'être enterré avec des hommes : Il en a marqué pendant toute sa vie, mais sur tout à sa mort “. *Qu'a-t-il donc fait ?* dit l'Evêque. „ Il a fait, dit-il, son Testament, & sachant que vous n'étiez pas fort à votre aise ; il vous a legué ces cinquante Ducats que je vous apporte “. L'Evêque accepta le present ; approuva la sépulture ; & donna l'absolution au Prêtre.

X I.

Il y avoit à *Cingoli* Bourg dans la Marche d'Ancone, un homme fort riche, & sur tout fort pécunieux. Le Seigneur de ce lieu avide du bien d'autrui, chercha querelle au Bourgeois, le fit venir chez lui, & le menaça de le faire pendre, lui disant qu'il avoit conspiré contre lui. Le bon Bourgeois de nier le fait de toute sa force. *Oui*, dit le Seigneur, *vous cachez chez vous ceux à qui j'en veux*. Le Bourgeois voyant bien

bien qu'on en vouloit à ses Ducats, dit au Tyran qu'il n'avoit qu'à envoyer chez lui ses gens, & qu'il leur remettrait ses ennemis cachez. Il donna son argent, en disant ; *prenez, voila les prétendus ennemis de Monseigneur, qui ont été encore plus les miens.*

XII.

P. 432.

Les Equivoques font quelquefois un jeu assez plaisant. Un homme ayant perdu tout son argent au jeu pleuroit à chaudes larmes. Quelqu'un l'ayant rencontré dans cet état, lui demanda ce qu'il avoit à pleurer. *Je n'ai rien*, dit-il ; „ Puisque vous n'avez rien, pour-
„ quoy pleurez-vous donc “? *C'est justement parce que je n'ai rien que je pleure.* Si l'autre l'entendit, il fit au moins semblant de ne l'entendre pas, & le laissa là sans lui rien offrir.

XIII.

Ibid.

Un jour de S. Etienne un Moine devoit faire le Panegyrique de ce Saint. Comme il étoit déjà tard les Prêtres qui avoient faim craignant que le Prédicateur ne fût trop long, le prierent à l'oreille d'abreger. Le Religieux monte en chaire, & après un petit préambule ; *Mes freres*, dit-il, *il y a aujourd'hui*

d'hui un an que je vous dis tout ce qui se peut dire touchant le Saint du jour. Comme je n'ai pas appris qu'il ait rien fait de nouveau depuis, je n'ai rien non plus à ajouter à ce que j'en dis alors. Là-dessus il fit le signe de la croix & s'en alla.

XIV.

Gregoire XII. avoit juré avant son Election de ceder le Pontificat pour terminer le Schisme. Quand il fut Pape, il éluda l'exécution de sa promesse par mille tergiversations. *Vous verrez, dit là-dessus le Cardinal de Bourdeaux, à Pogge, que le Pape nous montrera le derriere; comme fit cet imposteur au peuple de Bologne, qui s'étoit assemblé pour le voir voler, comme il l'avoit promis.*

XV.

*Dante * Alligeri* celebre Poëte Florentin du XIII. siècle étoit pauvre, & ayant été exilé de sa patrie, ne vivoit que fort maigrement à Verone aux dépens d'un Prince de la Scala (a) nommé *Canis*. Ce Prince avoit auprès de lui un autre Florentin qui étoit un homme tout à fait méprisable & qui ne pouvoit

* Voyez l'éloge de Dante dans Paul Jove p. 7. & dans Pogge de *Infelic. Princip.*

voit servir que de jouet. Cependant La Scala le combloit de biens & laissoit Dante dans la misere. „ D'où vient, „ dit un jour le fou à Dante, que vous „ êtes pauvre, vous qui êtes si habile „ homme, & que je suis riche, moi, „ qui ne suis qu'un ignorant & un fou? *Je deviendrai riche, dit-il, quand j'aurai rencontré un homme de mon caractère, comme vous en avez trouvé un du vôtre.* Peut-être ne sera-t-on pas fâché de voir l'Epitaphe que Dante se fit lui-même, comme elle est dans Paul Jove.

*Jura Monarchia, Superos, Phlegethonta, Lacusque
Lustrando cecini, voluerunt fata quousque.
Sed quia pars cessit melioribus hospita castris,
Auctoremque suum petiit felicior astris,
Hic claudor Dantes, patriis extorris ab oris,
Quem genuit parvi Florentia mater amoris.*

J'ai ouï dire que les Italiens ne citent jamais le Poëte Dante, sans mettre la main au chapeau. Cependant la plûpart des mots que Pogge en rapporte ne répondent gueres à cette haute reputation. Il faut pourtant les mettre ici pour faire honneur au nom de Dante.

P. 437. Un jour qu'il étoit accoudé sur l'Autel
d'une

d'une Eglise de Florence, sans doute dans quelque reverie Poëtique, un fâcheux le vint interrompre. „ Quelle „ est, *lui dit Dante*, la plus grosse de „ toutes les bêtes “? *C'est l'Elephant*, dit l'importun. *Eh bien! Elephant, retirez-vous*, & ne troublez pas des méditations plus importantes que ce que vous avez à me dire.

Marot a fait à peu près le même Conte en Vers.

Oeuvres
de Cle-
ment Ma-
rot. p. 373
Edit de
Roüen,
1607.

Bien, laissez-moy, ce disoit une

A un Sot qui luy desplaisoit :

Ce lourdaut tousjours m'importune :

Puis j'ouïs qu'elle luy disoit,

La plus grosse beste qui soit

Monfieur, comme est ce qu'on l'appelle ?

Un Elephant, Madamoiselle,

Me semble qu'on la nomme ainsi,

Pour Dieu (Elephant, ce dit-elle)

Va t'en donc, laisse moy icy.

Dante avoit une femme dont les galanteries faisoient beaucoup d'éclat. Ses amis lui reprochant souvent son indulgence, & le peu de soin qu'il avoit de sa reputation, il querelloit sa femme : Elle de pleurer, de crier à la calomnie.

Les

Les amis de Dante étant revenus à la charge, *Dites-moi, je vous prie, qui de vous ou de ma femme doit mieux savoir sa vie?* „ C'est elle, repondit-on: *Eh bien, elle soutient que vous en avez tous menti; Ne me rompez donc plus la tête.*

Le même Poëte étoit un jour à table entre les deux Seigneurs de Verone, qui s'appelloient *Canis*, c'est-à-dire, *Chien*. Les valets se divertissoient à mettre tout doucement tous les os aux pieds de Dante. Quand on se fut levé de table, tout le monde étant étonné de ne voir des os qu'en sa place; „ Il „ n'est pas surprenant, *dit-il*, que les „ *chiens* ayent mangé leurs os, pour „ moi je ne suis pas un *chien*.

Puis qu'on a eu occasion de parler des Princes de la Scala ou des Scaligers, Seigneurs de Verone, on donnera ici un Memoire curieux sur cette maison, qui m'a été communiqué par un habile
 Mr. Vincent, Pasteur à Berlin. Ministre de mes amis qui l'apporta de Verone à son retour d'Italie, où il étoit allé en qualité de Chapelain de Madame la Générale du Hamel, dont le mari commandoit les troupes de la République de Venise en Morée. Au reste
 le

le grand Joseph Scaliger prétendoit être de cette Maison, & il y a beaucoup d'apparence qu'il en étoit, quoi qu'on le lui ait contesté.

MEMOIRE *touchant la Maison*
des SCALIGERS.

„ Les Ancêtres des Scaligers Prin-
„ ces de Verone tenoient dès le 10.
„ siècle un rang considérable parmi la
„ Noblesse de cette Ville, mais ils
„ n'avoient pas encore eu des Emplois
„ distinguez.

„ Le premier de cette illustre famil-
„ le, qui eut quelque part au Gouver-
„ nement de Verone, s'appelloit *Mastino della Scala*. Il fut élu *Podestat*
„ l'année 1260. Sa droiture, & son 1260.
„ intégrité lui gagnèrent l'estime, &
„ l'affection de tous les gens de bien.
„ Mais quelques scélérats qui crai-
„ gnoient la sévérité de ce Magistrat,
„ l'assassinèrent dans le tems qu'il pas-
„ soit à son ordinaire devant la Pla-
„ ce qu'on nomme la *Place des Sei-*
„ *gneurs*.

„ Les Veronois ayant puni les Assas-
„ sins du dernier supplice, éleverent

1278. „ *Albert Scaliger* à la charge de *Captaine Général*. Il l'exerça pendant
 „ 22. ans avec beaucoup de prudence,
 „ & de valeur. Après avoir rendu des
 „ services importans à la République,
 „ *Albert* mourut d'hydropisie le 10.
 „ Septembre 1301.
1301. „ *Barthelèmi Scaliger* son fils ainé
 „ lui succéda dans ses emplois, mais
 „ *Verone* n'eut pas le bonheur de le
 „ posséder long tems; il mourut au
 „ mois de Mai 1303.
 „ Cette mort prématurée remplit
 „ les *Veronois* de consternation, & de
 „ douleur. La perte de ce Général leur
 „ étoit d'autant plus sensible qu'ils a-
 „ voient espéré que par son secours ils
 „ seroient à l'abri des guerres Civiles
 „ qui desoloient alors l'Italie.
 „ On ne trouva point de meilleur
 „ moyen de reparer cette perte qu'en
 „ partageant le Gouvernement de *Ve-*
 „ rone entre les deux fils de ce *Barthéle-*
 „ mi, savoir *Alboin*, & *Canefrancesco*.
 „ *Alboin* avoit plusieurs bonnes quali-
 „ tez, mais nulle inclination pour les
 „ armes. Bien différent, à cet égard,
 „ de *Canefrancesco* qui sembloit n'être
 „ né que pour la guerre. Pour profiter
 „ de

„ de cet avantage il propofa à fon frère
 „ ainé de lui ceder fa part du comman-
 „ dement des troupes. Alboin qui ne
 „ foupiroit qu'après le repos accepta
 „ cette propofition. Il y consentit avec
 „ d'autant moins de peine, que fon
 „ frere n'ayant point d'enfans, cet
 „ emploi devoit rentrer naturellement
 „ dans fa famille.

„ Alors Canefrancesco fe trouvant
 „ feul à la tête des troupes marcha
 „ droit à Vicence, qui n'étant pas en
 „ état de lui refifter long-tems fe fou-
 „ mit au Vainqueur. Padoue, & Tré-
 „ vife furent auffi contraintes de fe ren-
 „ dre.

„ Ce Conquerant enflé du fuccès de
 „ fes armes, prit le furnom de *Grand* ;
 „ changeant fon nom de Canefrancesco ;
 „ en celui de *Canegrande* qu'il porta
 „ toujours dans la fuite. Il méditoit
 „ de nouvelles conquêtes ; quand la
 „ mort vint terminer fes jours le 22.
 „ Juillet 1328. On fit fes obféques
 „ dans Verone avec tout le deuil, &
 „ tous les honneurs qui lui étoient dûs.
 „ Son corps fut inhumé dans l'Egli-
 „ fe de Ste. Marie antique, & l'on
 „ grava fur fon tombeau en caracte-

„ res Gottiques cette Infcription La-
 „ tine.

„ *Si Canis hic grandis ingentia facta peregit ,*
 „ *Marchia testis adest quam seruo Marte subegit ;*
 „ *Scaligeram qui laude Domum super astra tulisset*
 „ *Majores in luce moras si Parca dedisset.*
 „ *Hunc Juli geminata dies undena peremit ,*
 „ *Jam lapsis septem quater annis mille trecentis.*

„ Depuis que le Pape Benoit XII.
 „ avoit reconnu les Scaligers pour Prin-
 „ ces legitimes de Verone, la Souve-
 „ raineté étoit héréditaire dans leur
 „ famille. Canegrande étant donc mort
 „ sans enfans, il fallut reconnoître
 „ pour ses successeurs *Albert, & Mas-*
 „ *tino*, ses neveux.

1329.

„ Le principal soin d'Albert fut de
 „ maintenir la paix, & l'ordre dans
 „ Verone. Mastino plus guerrier que
 „ son frere, prit sur lui le commande-
 „ ment de l'armée. Il livra plusieurs
 „ combats dont il sortit presque tou-
 „ jours victorieux. Ce qu'on admira
 „ le plus en lui, c'est qu'il fut allier
 „ en sa personne la valeur, & la pieté.
 „ Verone jouit pendant 22. ans du
 „ fruit de ses travaux, & de ses ex-
 „ ploits

„ ploits militaires. Couronné souvent
 „ des mains de la Victoire, il expira le
 „ 3. Juin 1351. Il laissa trois fils,
 „ *Canegrande*, *Canfignorio*, & *Paul*
 „ *Alboin*. Il fut enterré comme ses
 „ Prédecesseurs dans l'Eglise de Ste.
 „ Marie. On fit graver cette Epitaphe
 „ sur son tombeau.

„ *Scaligerâ de gente fui, celebrique ferebar*
 „ *Nomine Mastinius. Claras dominabar in urbes,*
 „ *Me Dominum Verona suum, me Brixia vidit:*
 „ *Primaque cum Lucâ, cum Felro, Marchia tota,*
 „ *Jura dabam populis aquo libramine nostris*
 „ *Omnibus, & fidei Christi sine fine sequitor.*
 „ *Occubui primo post annos mille trecentos*
 „ *Et decies quinos: Lux ibat tertiâ Junî.*

„ Canegrande son fils ainé lui succe- 1351.
 „ da. Il étoit Gendre de l'Empereur
 „ Louïs de Baviere. On peut voir par
 „ là jusqu'à quel degré de grandeur la
 „ Maison des Scaligers s'étoit élevée,
 „ puis que les plus grands Monarques
 „ s'allioient avec elle.

„ La Domination de *Canegrande* fut
 „ de courte durée. Il fut assassiné par
 „ *Canfignorio* son frere l'an 1359. 1359.
 „ L'Autorité Souveraine des Scaligers

„ étoit trop bien établie pour laisser à
 „ la Justice ordinaire la liberté de faire
 „ le procès au Parricide. On fut con-
 „ traint de le proclamer Prince de Ve-
 „ rone , & des Villes que ses Préde-
 „ cesseurs avoient conquises.

„ Les rares qualitez de Canſignorio
 „ firent presque oublier le crime qu'il
 „ venoit de commettre. On trouvera
 „ son Eloge dans l'Epitaphe qu'il or-
 „ donna de graver sur son tombeau.

„ *Scaliger hâc nitidâ cubo Canſignorius arcâ,*
 „ *Urbibus optatus Latii; sine fine Monarcha,*
 „ *Ille ego sum gemina qui gentis ſceptra tenebam ,*
 „ *Juſtitiâque meos mixtâ pietate regebam.*
 „ *Inclyta cui virtus; cui pax tranquilla , fidesque*
 „ *Inconcuſſa, dabunt famam per ſæcla diesque.*

„ Si la Domination des Scaligers ne
 „ fut pas éteinte par la mort de Can-
 „ ſignorio , elle en fut au moins ex-
 „ tremement affoiblie.

1375.

„ De deux de ses fils qui lui succe-
 „ derent, *Barthelemi*, & *Antoine* *, le
 „ premier fut massacré en 1381. par
 „ les ordres de son frere. Les Fratricides

„ des
 * Philippe de Bergame dit qu'ils étoient fils
 naturels de Segnorio Prince de Verone.

„ des étoient presque aussi fréquents
 „ dans cette Maison qu'à la Porte Or-
 „ tomane.

„ La Justice Divine ne laissa pas im-
 „ puni le crime d'Antoine. Sa vie fut
 „ un tissu perpétuel de revers & d'in-
 „ fortunes. *Jean Galeassè* Duc de Mi-
 „ lan le vint attaquer avec tant de vi-
 „ gueur qu'il l'obligea de prendre la
 „ fuite, & de se réfugier à Venise.

1387.
 Pogg.
 Hist Flor;
 p. 85.

„ La mort de Galeassè arrivée peu
 „ de tems après sembloit avoir terminé
 „ les malheurs d'Antoine. Mais au lieu
 „ d'être rappelé, comme il avoit su-
 „ jet de s'y attendre, il eut encore la
 „ mortification de voir qu'on lui pré-
 „ fèra *Guillaume Scaliger*.

„ Ce dernier fut encore plus mal-
 „ heureux que son Compétiteur. Dix
 „ jours après son élévation l'an 1404.
 „ il fut empoisonné par François de
 „ Carrare Seigneur de Padoüe.

1404.

„ Ainsi finit, avec Guillaume, la
 „ Domination des Seigneurs della Sca-
 „ la, après avoir duré l'espace d'envi-
 „ ron 144. années.

„ François de Carrare, n'ayant plus
 „ de rival à craindre, s'empara du Gou-
 „ vernement de Verone. Il ne jouit

„ pas long-tems du fruit de son parricide. Les Venitiens le vinrent attaquer dans Verone qui leur ouvrit les portes, pour se délivrer de cet Usurpateur. Le Duc de Milan jaloux de cette conquête la leur voulut enlever. Pour décider par les armes du sort de cette Ville qui étoit comme au pillage, on en vint aux armes. La victoire balança quelque tems; mais enfin elle se déclara pour les Seigneurs de Venise.

1495.

„ Leur nouveau Gouvernement fut assez paisible jusqu'à l'an 1509. Il fut alors interrompu par l'Empereur Maximilien qui se rendit Maître de Verone, & qui la posséda jusqu'à l'an 1517. Mais enfin il fut obligé de la ceder au Senat de Venise qui la gouverne encore.

1509.

A Berlin le 19. d'Avril 1719.

Ph Ber-
gonz. P.
355.

On apprend de Philippe de Bergame que Pierre Paul Verger de Capo d'Istria avoit écrit la Vie des Scaligers.

XVI.

p. 437.

Un Domestique du Duc d'Orleans qui n'avoit que des inclinations basses, l'ayant

l'ayant prié un jour de le faire noble, *Je pourrois bien*, dit le Duc, *vous faire riche, mais pour noble cela est impossible.* Cela revient à un mot de l'Empereur Sigismond. Ce Prince ayant anobli un Docteur, celui-ci s'alla mettre au rang des Nobles, au lieu de se mettre comme à son ordinaire parmi les Docteurs. *C'est un grand fou*, dit l'Empereur, *je puis tous les jours faire mille Gentils-hommes, & dans mille ans je ne saurois faire un homme docte.*

Hist. du
Conc. de
Const.
p. 48.

XVII.

Il y a un endroit dans le Royaume de Naples fort exposé aux assassins & aux voleurs. Un Berger de cette contrée alla un jour se confesser d'avoir avalé quelques gouttes de lait un jour de jeûne, comme s'il eût commis un grand crime. Le Confesseur lui ayant demandé s'il ne se sentoît point coupable d'autre péché. *Non*, dit le Berger. „ Mais, „ dit le Confesseur, ne vous est-il jamais arrivé de vous joindre avec vos camarades pour dépouiller & pour assassiner les passans “? *Oh!* dit-il, *cela nous est ordinaire, & nous n'en faisons point de conscience.*

p. 439.

XVIII.

En 1376. Pendant la guerre que Grégoire XI. P. 435. eut avec les Florentins ; Bologne fut assiégée par les troupes Bretonnes, que ce Pape avoit envoyées contre eux. Elles avoient à leur tête *Robert Cardinal de Geneve* qui en 1378. fut fait Pape sous le nom de Clement VII. Le Légat assiegeoit la place où s'étoit renfermé *Rodolphe Varan de Camerino* *, Général Florentin, pour la garder, & pour empêcher qu'il n'y arrivât quelque sedition. Il se faisoit des sorties & il se donnoit des escarmouches. Un jour le Cardinal Légat envoya un héraut à Rodolphe lui demander pourquoi il ne sortoit pas de la place pour combattre ? *Je n'en sors pas*, lui fit-il dire, *afin que vous n'y entriez pas.*

Ce Général Florentin a passé pour un homme de prudence & de valeur, mais de son propre aveu il étoit fort inconstant. Quand on le lui reprochoit, il ne répondoit autre chose, si ce n'est, *qu'il lui étoit impossible de dormir longtemps sur un même côté.*

XIX.

* Ville de l'Etat de l'Eglise dans la Marche d'Ancone.

X I X.

Dans la guerre dont on vient de parler, Rodolphe ayant quitté les Florentins pour se ranger dans le parti du Pape ; il fut peint à Florence, la tête renversée, comme on y effigie les traîtres. Cependant on ne laissoit pas de traiter avec lui de la paix avec le Pape. Ayant su qu'il devoit venir chez lui des Députez de Florence à ce sujet, il se mit au lit, fit fermer les fenêtrés de sa chambre, allumer du feu, & se couvrit de bonnes fourrures. Les Deputez lui ayant demandé s'il étoit malade : *Je suis, dit-il, tout morfondu d'avoir été si long-tems tout nud la nuit dans vos places publiques.*

En 1377.

P. 436.

X X.

Le même Général, voyant un jour les habitans de la Ville de Camerino se divertir à quelque combat, fut blessé legerement d'une flêche tirée contre lui sans y penser. Comme on condamnoit celui qui avoit fait le coup à lui couper la main, il commanda qu'on le laissât aller, en disant *quo la sentence auroit pû être utile avant qu'il fût blessé.*

Ibid.

X X I.

Lorsque Louis Duc d'Anjou alla en Ita-

Ita-

En 1410. p. 440. Italie pour prendre possession du Royaume de Naples dont Jeanne de Sicile l'avoit fait heritier, il porta avec lui quantité de pierreries. Un jour qu'il les montrait au Général Rodolphe, ce dernier lui demanda combien on estimoit ces Joyaux, & à quoi ils servoient. „ On en fait grand cas, dit le „ Duc d'Anjou: mais cela ne rapporte „ rien “. *J'aime donc mieux, dit Rodolphe, deux grosses pierres que j'ai chez moi, elles ne m'ont coûté que dix Florins, & elles m'en rapportent deux cens par an. C'étoit des meules de moulin.*

X X I I.

p. 441. Un habitant de Camerino étant prêt à partir pour faire, disoit-il, le tour du Monde: Vous n'avez seulement, lui dit Rodolphe, qu'à aller à *Macerata* * vous y verrez tout ce qu'on peut voir au monde; de la Terre, de l'Eau, des Côteaux, des Vallées, des Montagnes, des Plaines, des Bois, des Forêts. Vous ne verrez rien autre chose en courant tout le Monde.

C'est à peu près le même Conte qui

* Petite Ville de l'Etat de l'Eglise proche Camerino qui est aussi du même Etat.

a été mis depuis peu en vers par un Auteur anonyme. Voyez les
Nouvelles
Littéraires, du 25
Fevrier
1719.

O D E.

D'où vous vient cette folle envie
De voir les païs étrangers,
Et d'aller par mille dangers
Risquer d'accourir votre vie?
Contemplant de votre maison
La Seine en de vastes Campagnes,
Et sur les fins de l'horison
Le Ciel joint avec les Montagnes;
Croyez, sans changer de Zenit,
Que c'est où le Monde finit.

Dans un petit coin de la France
Vous le voyez en raccourci:
Ailleurs c'est de même qu'ici,
Du moins c'est peu de difference.
Partout où vous vous trouverez,
Après des travaux difficiles,
Comme où vous êtes, vous verrez
Des Fleuves, des Champs & des Villes,
Qui ne meritent pas le soin
De les aller chercher si loin.

Vous brûlez de voir l'Italie,
Et depuis long-tems entêté,
Vous nourrissez cette folie.

Pensez-vous y voir de vos yeux
 Les anciens Vainqueurs de la Terre ?
 Non , au lieu de ces Demi-Dieux,
 Ce sont des racleurs de Guiterre,
 Pour des Heros , des Arlequins,
 Et pour des Brutes, des Tarquins.

Je le repete , & vous souviennè ;
 Que je vous l'ai prôné toujours :
 Rome , l'objet de vos amours,
 N'est qu'un squelette de l'ancienne.
 La fameuse & vieille Cité,
 Dont à peine on voit quelque trace
 De ce qu'elle a jadis été,
 N'a plus que le nom & la place.
 Le Tibre est son seul monument,
 Qui reste & coule tristement.

Ses Arcs pompeux , ses Bains superbes ,
 Ses Tours , ses Cirques orgueilleux ,
 Et ses Aqueducs merveilleux ,
 Sont couverts de ronces & d'herbes.
 Les blocs de marbre répandus
 Dans d'épaisses touffes d'épines
 Tant d'excellens monceaux perdus,
 Sous les effroyables ruines,
 Quand leur aspect vient vous saisir,
 Font plus d'horreur que de plaisir.

Les Châteaux de Tibur , de Bayes,
 Dans les Histoires si vantez,

Ne sont aujourd'hui fréquentez ,
 Que des Hiboux & des Orfrayes.
 Broffant des sentiers malaisez ,
 On trouve dans ces Champs funestes ,
 Des troncs secs , des canaux brifez
 Qui font les miserables restes
 Des Parcs charmans , où les Heros
 Goutoient le frais & le repos.

Pour voir dans Rome triomphante ,
 Les Scipions & les Césars ,
 J'aurois pu franchir les hafards
 Qu'un pénible voyage enfante ;
 Pour y voir le sage Senat
 Qui gouvernoit ce grand Empire ;
 Pour y voir la pompe & l'éclat
 De l'or , du jaspe & du porphyre ;
 Enfin ses ornemens divers ,
 Depouilles de tout l'Univers.

Mais pour voir des pans de murailles
 Et de pitoyables débris ,
 Quitter votre Epouse , Paris ,
 Et l'incomparable Versailles ,
 Passer des Mers , grimper des Monts ,
 Que la Nature nous oppose :
 De bonne foi nous vous fommons
 De nous en dire une autre cause ,
 Ou de nous laisser perdre à tous
 Les sentimens qu'on a de vous.

Je

Je vais droit à votre pensée ;
 Vous voulez repaître vos yeux ,
 Non des mafures , mais des lieux
 Où telle action s'est passée.
 Où Camille sur les Gaulois ,
 Vengea sa Patrie enflammée :
 Où Coclès sur un pont de bois
 Arrêta seul toute une Armée :
 Et d'autres lieux , malgré le tems ,
 Connus par des faits éclatants.

Sans s'embarasser la cervelle ,
 Ni prendre le soin d'y rever ,
 Gens attitez vous font trouver
 L'ancienne Rome en la nouvelle.
 Pompée avoit là sa maison ;
 C'est ici qu'habitoit Salluste ;
 Là logeoit Brutus , là Pison :
 Ici fut le Palais d'Auguste ;
 Et mille autres absurditez
 De ces Reveurs d'Antiquitez.

A chaque mot , chaque fadaïse
 De l'Antiquaire prétendu ,
 Je vous vois surpris , éperdu ,
 Rouler les yeux , tressaillir d'aise.
 Vous donnerez entier credit
 A ces fabuleuses sornettes ,
 Et pour retenir ce qu'il dit ,
 Vous l'écrirez sur vos Tablettes :

Tout

Tout nous passe pour verité ,
 Quand notre gout en est flatté.

Si la Peinture vous attache ,
 Rome aura pour vous de réel
 Les Ouvrages de Raphaël ,
 De Michel Ange & du Carache.
 Mais bannissant les préjugez ,
 Qui les élevent sur les autres ,
 Ces vieux Peintres si louangez ,
 Comparez à beaucoup des nôtres ,
 N'auront que l'avantage heureux
 D'avoir le droit d'ainez sur eux.

Vous devorerez de la vuë
 Jusqu'aux moindres traits de leurs mains ;
 Le nom des vieux Peintres Romains
 Est un ressort qui vous remue.
 Je le fai , mais que la Raïson
 Sur votre passion l'emporte ;
 Pourquoi quitter votre Maison ?
 De Troye est presque à votre porte ,
 Et l'ami Bouys , sans le vanter ,
 Devroit assez vous contenter.

Puisqu'enfin ni moi , ni personne
 Ne pouvons arrêter vos pas ,
 Adieu donc , mais n'oubliez pas
 Deux bons avis que je vous donne.

Quand vous serez à caqueter,
 Gardez que rien ne vous échappe,
 Qu'on puisse mal interpreter,
 Ni des Cardinaux, ni du Pape;
 Et pour la Constitution,
 Montrez pleine soumission.

XXIII.

p. 442.
 Vers le
 commen-
 cement
 du 15.
 siècle.

Pendant la paix que les Venitiens firent pour dix ans avec Philippe Duc de Milan, la guerre s'alluma entre les Florentins & ce Duc. Les Venitiens profitant de l'occasion lui enleverent quelques places. Ce qui le contraignit de quitter la guerre de Florence pour défendre son païs. Un Venitien ayant dit là-dessus à un Florentin : *Vous nous devez votre Liberté.* „ Vous ne nous avez „ pas délivrés, dit le Florentin, mais „ nous vous avons rendus traîtres.

XXIV.

p. 442.

Un homme d'Ancone, grand parleur, déplorant un jour fort tragiquement la décadence de l'Empire Romain, comme si c'eût été un événement tout nouveau, *Antonio Lusco* Secrétaire de Martin V. ami de Pogge, & homme d'esprit dit là-dessus en riant : „ Cet „ homme me fait souvenir de ce Mila-
 „ nois

„ nois qui ayant entendu raconter la
 „ mort de Roland arrivée depuis envi-
 „ ron sept cens ans, s'en alla tout éplo-
 „ ré dire à sa femme: *Ab! quel mal-*
 „ *heur! on vient de m'apprendre la mort*
 „ *de Roland qui défendoit si bien les*
 „ *Chrétiens.*

XXV.

Un de ces Chanteurs d'Italie qui les Ibid.
 jours de fête récitent au peuple les ac-
 tions des grands hommes, annonça un
 jour que le lendemain il chanteroit la
 mort d'*Hector*. Un homme simple qui
 étoit dans la foule alla la bourse à la
 main trouver le Chanteur, le priant inf-
 tamment de ne pas faire mourir si tôt
 un si grand Heros. Le Chanteur diffe-
 ra autant de jours que la dupe eut de
 l'argent pour lui payer ses délais. Enfin
 l'argent ayant manqué, il fallut que le
 pauvre homme entendît, à son grand
 regret, raconter la mort d'*Hector*.

XXVI.

Il y avoit à Florence un Gentilhom- p. 443.
 me qui avoit une fort méchante fem-
 me, & sur tout fort babillarde. Elle
 n'alloit jamais à confesse qu'elle ne re-
 velât au Curé tous les pechez de son
 mari. Le Curé en reprenoit souvent le

mari. Mais ce dernier étant allé aussi à Confesse au même Prêtre; *Je ne viens pas, lui dit-il, pour me confesser, mais pour vous dire que cela n'est pas nécessaire, parce que ma femme vous fait souvent toute ma Confession.*

X X V I I.

Ibid.

Un certain faineant de Florence, homme sans profession & sans bien, ayant appris qu'un Medecin avoit composé des pillules, qui lui faisoient gagner beaucoup d'argent, se mit aussi à en faire en grand nombre. Il les donnoit indifféremment pour toute sorte de maladies; c'étoit une selle à tous chevaux. Comme elles réussissoient quelquefois par hazard, il passa bien-tôt pour un grand Medecin. Un jour un homme de la Campagne qui avoit perdu son âne lui demanda s'il n'avoit point quelque remede pour le lui faire retrouver. *Oui,* dit-il, *vous n'avez qu'à avaler six de mes pillules.* Il les avale & s'en va. Etant en chemin pour s'en retourner, les pillules operoient bien fort, il falut se détourner dans un endroit marécageux, où il y avoit des roseaux. Là il aperçut son âne qui païssoit. Là-dessus ne doutant point de l'effet des pillules, il
s'en

s'en alla publier par tout qu'il avoit trouvé un grand Medecin, qui non seulement guerissoit les maladies, mais qui faisoit retrouver les ânes à ceux qui les avoient perdus.

XXVIII.

Antonio Lusco dont on parloit tout à l'heure étoit un homme à bons contes. Il dit un jour qu'étant allé à Sienne avec un Venitien fort simple peu accoutumé à monter à cheval ils couchèrent dans une auberge où il y avoit quantité de Cavaliers. Quand il fallut partir chacun prend son cheval sans que le bon Venitien branlât de sa place. Antoine lui ayant demandé à quoi il s'amufoit pendant que tous les autres étoient déjà à cheval. „ Je suis, *dit-il*, prêt à
 „ partir, mais comme je ne saurois re-
 „ connoître mon cheval entre tant d'au-
 „ tres, j'attens que tout le monde soit
 „ parti, parce que celui qui restera sera
 „ le mien.

p. 444.

XXIX.

Il y avoit à Rome un Cardinal * nom-
 mé

p. 445.

* Il faut que ce soit *Thomas Brancasio* Napolitain, neveu de Jean XXIII. & à peu près de même humeur que son oncle. Ce Cardinal deshonnora sa famille & sa dignité par ses mauvaises

mé le Cardinal de Naples, homme sans esprit & sans mérite. Il rioit toujours &, comme on peut juger, le plus souvent sans sujet. Un jour revenant d'auprès du Pape quelqu'un qui le vit rire dit à son voisin : *Vous verrez qu'il rit de la sottise du Pape d'avoir fait un homme comme lui Cardinal.*

XXX.

Ibid.

Le Concile de Constance envoya en Espagne deux Moines noirs * à Benoit XIII. pour l'obliger à renoncer au Pontificat & pour les citer devant ce Concile. Dès que cet Antipape les vit : *Voilà*, dit-il, *deux corbeaux qui viennent fondre sur moi. Il n'est pas surprenant*, lui repartit un des Peres, *que des corbeaux se jettent sur un corps mort*, lui reprochant par là qu'étant condamné par le Concile, il ne devoit plus être regardé que comme un Cadavre. Comme ce même Antipape défendoit ses droits avec chaleur devant ces deux Abbez : *C'est ici*, crioit-il, *c'est ici qu'est l'Arche de Noé*, voulant dire, l'Arche de

Ce mot est rapporté dans l'Hist. du Conc. de Const. P. 452.

de mœurs, & par ses extravagances au rapport de Ciaconius & d'Auberi.

* C'est ainsi qu'on appelle les Benedictins.

de l'Alliance. *Il est vrai*, lui dit un des Benedictins, *qu'il y avoit bien des bêtes dans l'Arche de Noé.*

XXXI.

Deux hommes allerent chez un Notaire pour faire dresser un contrat de vente ; Ce Notaire qui avoit vû des formulaires de Contrat, mais qui n'en avoit jamais fait, leur demanda leurs noms. L'un dit qu'il s'appelloit *Jean*, l'autre *Philippe*. „ Ce Contrat, dit-il, „ ne seroit pas valable. Dans tous ceux „ que j'ai vus le vendeur s'appelle „ *Conrard*, & l'acheteur *Titius* ". Comme il n'en voulut pas demordre, quelque raison qu'on lui dît, il fallut que les contractans allassent chercher ailleurs un Notaire, non sans bien rire de la simplicité de celui-ci.

XXXII.

Les Florentins envoyerent un jour à Jeanne Reine de Naples un Docteur en Droit qui n'étoit rien moins que docte, mais qui avoit grande opinion de lui & sur tout de sa bonne mine. Le premier jour l'Envoyé exposa sa Commission. La Reine lui promit audience pour le lendemain, & il ne manqua pas de s'y trouver. Comme il y avoit du

monde dans la chambre, après quelques entretiens, il témoigna à la Reine, qu'il avoit des ordres secrets qu'il ne pouvoit lui communiquer qu'en particulier. L'ayant fait entrer dans son cabinet, il lui fit une déclaration d'amour. *Cet Article étoit-il aussi dans vos Instructions,* lui dit la Reine sans s'émouvoir, & le renvoya fort tranquillement.

X X X I I I.

p. 451.

On se plaignoit assez généralement dans le siècle de *Pogge* que les Papes n'élevoient aux Charges Ecclesiastiques que des ignorans, des fous, & des gens de mauvais caractère à toute sorte d'égarde. *Antonio Lusco* ayant dit là-dessus que ce n'étoit pas plus le vice des Papes que des Seigneurs séculiers conta cette Histoire. Un Prince de Verone (a) avoit, dit-il, auprès de lui un Ecclesiastique, nommé *le Noble*, fort ignorant, mais bouffon, à qui il donna des benefices considérables. Ce Prince ayant envoyé un jour une Ambassade à l'Archevêque de Milan (b), *le Noble* s'y joignit. Le dernier ayant plû à l'Archevêque par ses discours facétieux, le Prélat dit qu'il seroit bien aise de pouvoir lui accorder quelque grace. *Le Noble* lui demanda
une

(a) Ils s'appelloit *Calis*.

(b) C'étoit Jean *Viscomti*.

une Charge d'Archiprêtre qui étoit vacante. *Bon*, dit l'Archevêque en se moquant de lui, *ce n'est pas là une dignité pour un ignorant comme vous.*
 „ Je fais, *dit-il*, à la mode de mon
 „ pais. Car à Verone il n'y a que les
 „ ignorans qui parviennent.

XXXIV.

Un Moine confessant une jeune veuve fort jolie en devint tout à coup amoureux. Comme il craignoit de succomber à la tentation, il abregeoit autant qu'il pouvoit la confession. Enfin la veuve le pria de lui imposer telle penitence qu'il voudroit. *Helas!* dit-il, *c'est vous qui me l'avez donnée.*

Ibid.

XXXV.

La Ville de Perouse ayant envoyé des Députés à Urbain V. qui étoit à Avignon, ils trouverent ce Pontife malade au lit. L'Orateur de l'Ambassade lui fit un long discours, sans se mettre en peine de son indisposition & sans rien dire qui allât au fait. Quand il eût fini, le Pape leur demanda s'ils avoient quelque autre chose à proposer. Comme ils s'étoient apperçus de son ennui; *Nos ordres portent de vous déclarer que si vous ne nous accordez sur le champ ce*

p. 454.

que nous vous demandons, notre Orateur vous fera encore le même discours, avant que nous partions d'ici. Là-dessus il leur fit donner au plus vite leur expedition.

XXXVI.

p. 456.

Deux Juifs de Venise étant allez à Bologne, l'un d'eux y mourut. L'autre voulant emporter le corps de son camarade à Venise le coupa en pièces, le fit bien embaumer, & le mit dans un tonneau. La nuit un Florentin qui étoit près du tonneau, attiré par la bonne odeur des aromates ouvrit le tonneau & trouva la viande de si bon goût qu'il en mangea tout son sou. Le lendemain le Juif voulut emporter son tonneau. Mais il fut bien surpris de le sentir si léger; Il s'en plaignit. L'affaire examinée il se trouva que le Florentin étoit devenu le Sepulchre d'un Juif.

XXXVII.

Ibid.

Frideric II. avoit pour Secretaire un fort habile homme Italien, nommé *Pierre des Vignes*, dont on a un bon nombre de Lettres sous le nom de cet Empereur. Ses ennemis l'ayant calomnié auprès de son Maître, il fut assez credule & en même tems assez inhumain pour lui faire crever les yeux. On pré-

prétend qu'il s'en repentit & que même, il le fit son Chancelier. Comme Frideric avoit besoin d'argent pour pousser la guerre qu'il faisoit au Pape, Alexandre III. qui l'avoit excommunié, il consulta là-dessus Pierre des Vignes qui lui conseilla de se servir des biens de l'Eglise pour lever une armée & pour la payer. Le conseil fut goûté. Frideric, qui étoit alors à Pise, pilla tout l'or & tout l'argent des Eglises de cette Ville, & en fit une grosse somme. La capture étoit d'autant plus de haut goût que c'étoit Alexandre II. dont Alexandre III. suivoit bien les traces qui avoit enrichi la Cathedrale de ses plus beaux ornemens, & entre autres d'une ceinture d'or qui en faisoit le tour. Après cette execution Pierre des Vignes dit à son Maître. *Je me suis bien vengé du mal que vous m'avez fait. En m'ôtant la vue vous vous êtes rendu odieux aux hommes, & en vous faisant commettre ce Sacrilege, je vous ai attiré la colere de Dieu. Vous allez voir vos affaires tourner tous les jours de mal en pis.*

S'il étoit bien sûr que Dieu s'intéressât beaucoup à la conservation des
orne-

Voyez
là-dessus
le Voya-
ge d'Italie
de Dom
Mabillon.
p. 186.

ornemens superflus de tant d'Eglises, on pourroit dire que Pierre des Vignes fut Prophete, car Frideric fut enfin obligé à se soumettre ignominieusement au Pape.

Je ferai une petite digression au sujet de ce célèbre Chancelier de Frideric II. 1. On voit par le récit de Pogge que *Pierre des Vignes* étoit Italien, & non Alleman, comme l'ont dit *Tritheime* & après lui quelques Modernes. Cela paroît aussi par quelques Lettres qui sont parmi celles de Pierre des Vignes & entre autres par une que lui écrivit le Chapitre de Capoue où cette Eglise le regarde comme son *enfant* aussi bien que comme son protecteur*.

2. On peut juger aussi par le témoignage de Pogge, que Pierre des Vignes étoit innocent, & que comme un autre Belifaire, il succomba sous la calomnie de ses ennemis, qui devoient être en grand nombre, sur tout en Italie, où il soutenoit vigoureusement le parti de l'Empereur contre les Papes. Il est vrai que

Ad ann. *Matthieu de Paris* qui florissoit environ

1245.

un

* *Epist. Petr. de Vin.* L. III. 43. Voyez aussi la Lettre 45. du même livre où il est appelé *enfant de Capoue*.

un siècle après la mort de Pierre des Vignes, dit que celui-ci fut convaincu d'avoir voulu faire empoisonner l'Empereur par son Medecin, & qu'il fut porté à cet attentat par de grosses sommes d'argent que le Pape lui donna. Mais il semble plus naturel de s'en rapporter à Pogge sur un fait arrivé en Italie, qu'à un Auteur Anglois tel qu'étoit Matthieu de Paris. D'ailleurs il y a des Auteurs à peu près contemporains & alleguez par *Henri de Sponde* qui soutiennent que Pierre des Vignes fut la victime de la jalousie que les Courtisans de l'Empereur avoient conçuë du credit de cet habile Ministre. En effet toutes les présomptions sont pour un si grand homme qui pendant si long-tems avoit défendu son Maître avec tant de courage & de fermeté. *Nemo repente fuit turpissimus.* 3. A l'égard de cette particularité que l'Empereur se repentit de son injustice & de sa cruauté, qu'il reprit Pierre des Vignes à son service, que même il lui donna un poste plus éminent, & qu'il lui témoigna plus de confiance que jamais, ou Pogge se trompe, ou tous les autres Historiens qui disent unanimement que de-

Ad ann.
1249. 11.
Voyez la
Vie de
Pierre des
Vignes à
la tête de
ses Let-
tres.

puis

puis 1245. qu'il lui fit crever les yeux jusqu'à 1249. qui fut le dernier de sa vie, l'Empereur le fit, pour ainsi dire, mourir à petit feu le faisant traîner ignominieusement, dans toutes les villes d'Italie afin qu'elles fussent témoin de son supplice, le livrant à la merci de ses plus mortels ennemis, ou, selon d'autres, le retenant dans une dure prison à Capoue ou à San Miniato; où l'on prétend qu'il se tua lui même de desespoir, quoique d'autres disent qu'il le fit publiquement. Je voudrois bien que le recit de Pogge sur le repentir de l'Empereur fût véritable pour l'honneur de ce Prince & pour la justification de Pierre des Vignes dans l'esprit de la posterité. Mais un seul Historien ne sauroit balancer l'autorité unanime de tous les autres, sur tout Pogge n'ayant pas vécu dans le tems, & n'alléguant point de preuves de ce qu'il avance.

XXXVIII.

P. 457. Un Chevalier Napolitain, que Ladislas Roi de Sicile avoit fait Gouverneur de Perouse, reçut un jour deux Lettres, l'une d'un Marchand qui lui demandoit le payement de quelque dette,

te,

te, l'autre de sa femme qui le prioit de venir bientôt la consoler de son absence. Il répondit au Marchand qu'il le payeroit dans peu. A l'égard de sa femme il lui écrivit une Lettre la plus tendre du monde, & en termes libres & même libertins. Il adressa par mégarde à sa femme la Lettre pour le Marchand, & au Marchand la Lettre pour sa femme. La femme comprit bien qu'il y avoit de la méprise, & prit en patience le chagrin que lui donnoit & la bévue & la dette de son mari. Mais le Marchand se croyant joué par une Lettre ridicule, où on lui promettoit des caresses au lieu d'argent, s'en alla tout en colere montrer cette Lettre au Roi qui n'en fit que rire. Le Marchand se croyoit moqué du Chevalier, & il le fut en effet de toute la Cour.

XXXIX.

Du tems de *Francisco Carrario* * Prince de Padoue il y avoit dans cette Ville-là un Hermite en grande odeur de Sainteté, mais dans le fond franc hypocrite. Après avoir debauché plusieurs femmes

p. 459.

* Il y en a eu deux de ce nom, le Pere & le Fils, sur la fin du 14. siècle. *Pogge, Hist. Florent.*

mes sous prétexte de les confesser, la comédie devint enfin publique. Il fut arrêté & mené devant le Prince qui fit aussi-tôt venir son Secrétaire pour écrire la confession du Moine. On lui demanda les noms de toutes les femmes qu'il avoit séduites, il en nomma un bon nombre. Comme le Secrétaire se divertissoit à cette énumération il pressoit l'Hermite avec menace, de n'en omettre aucune. *Ajoutez donc*, lui dit-il, *vo-
tre femme à cette liste.* La plume tomba des mains au Secrétaire, & le Duc se moqua de lui de s'être attiré cette mortification par son avidité à savoir les fautes d'autrui.

X L.

Les Factions des *Gibelins*, partisans des Empereurs, & des *Guelphes* qui étoient pour les Papes, desoloient l'Italie, & se pilloient sans quartier l'une l'autre. Un Général *s'étant emparé de Pavie par le secours de la faction Gibeline ne pilla d'abord que les Guelphes, mais après leur avoir tout pris il se jetta aussi sur les biens des Gibelins. Ceux-ci lui
en

* C'étoit Frangi Canis Prince de la Scala.
Voyez *Hist. Flor.* p. 160.

en ayant fait des plaintes, *il est vrai, dit-il, mes enfans, vous êtes Gibelins, mais les biens sont Guelphes.*

XL I.

Un Prêtre voyoit la femme d'un Berger & en eut un garçon. Quand il commença à être grand, le Prêtre le demanda au Berger pour prendre soin de son éducation. *Non non; dit le Berger, il faut qu'il demeure dans la maison. Je ferois bien mal le compte de mon maître si j'en usois à l'égard des agneaux qui naissent dans sa bergerie comme vous voulez que j'en use à l'égard de cet enfant.*

XL II.

Dans un Conseil tenu à Perouse un Païsan ayant demandé quelque grace, trouva beaucoup d'opposition de la part d'un des Citoyens. Le lendemain le Païsan bien conseillé mena au Citoyen trois ânes chargez de bled. Le present fut bien reçu; & le Citoyen plaida fortement la cause du Païsan. *Voyez, dit quelqu'un là-dessus, comme les ânes sont éloquens.*

XL III.

Il y avoit à Vicence un grand usurier qui néanmoins déclamoit sans cesse contre les usuriers & prioit instamment un

Prédicateur de grande autorité dans la Ville de ne point épargner ces gens-là. Le Prédicateur qui connoissoit l'homme ne pouvoit pas comprendre quel intérêt il avoit à le presser là-dessus avec tant d'importunité lui qui faisoit profession d'usure. Il lui en demanda la raison. *C'est, dit-il, qu'il y a tant d'usuriers dans la Ville que je ne gagne rien; au lieu que si par vos prédications vous pouvez corriger ce vice tout le monde viendra chez moi.*

XLIV.

p. 467.

Un pauvre Batelier qui n'avoit rien gagné de tout le jour s'en retournoit tout triste chez lui, lorsque quelqu'un l'appella pour le passer dans sa barque. Le trajet se fit gayement. Mais le Batelier ayant demandé son payement, le passager protesta qu'il n'avoit pas un sol sur lui, mais qu'il lui donneroit un conseil qui lui vaudroit de l'argent. *Bon!* dit le Batelier, *ma femme & mes enfans ne vivent pas de conseil.* N'en pouvant tirer d'autre raison, il demanda enfin quel étoit donc ce conseil? *C'est, dit-il, de ne jamais passer personne sans vous faire payer par avance.*

XLV.

XLV.

Un certain Milanois, soit par bêtise p. 468.
 soit par ostentation, avoit écrit tous ses
 péchez dans un gros Livre qu'il porta à
 son Pere Confesseur. Le Pere qui étoit
 homme d'esprit effrayé de la grosseur
 du volume se contenta de faire quelques
 questions au Penitent & puis lui déclara
 qu'il lui donnoit l'absolution de tout
 ce qui étoit dans son Livre. Celui-ci
 lui ayant demandé quelle penitence il
 lui imposoit. *De lire, dit-il, pendant
 un mois ce Livre-là sept fois par jour.* Il
 eut beau crier à l'impossibilité, il fallut
 qu'il en passât par là.

XLVI.

Il seroit à souhaiter qu'on imitât à p. 470.
 l'égard de tous les médifans la conduite
 d'un Moine Augustin de Florence. Il Il s'appel-
 enseignoit la jeunesse avec beaucoup de loit Louis
 succès. Un de ses Ecoliers qui avoit fait de Maître
 de plus grands progrès que les autres s'at- filli.
 tira l'envie de ses camarades. L'un d'en-
 tre eux alla trouver le Précepteur, &
 lui dit qu'un tel étoit un ingrat & qu'il
 parloit mal de son Maître. *Depuis quand
 le connoissez-vous,* lui dit le vénérable
 vieillard? *Depuis un an,* dit l'autre.
 „ Il faut que vous vous croyiez bien

„ habile & que vous me preniez pour
 „ un grand sot si vous vous imaginez
 „ que depuis dix ans je ne connois pas
 „ mieux le caractere & les mœurs de
 „ ce jeune homme que vous qui ne le
 „ connoissez que depuis un an.

X L V I I.

Ibid. On demanda un jour à ce même Réligieux ce que signifioient les deux pointes qui sont aux mitres des Evêques. *L'une, dit-il, signifie l'Ancien & l'autre le Nouveau Testament que les Evêques doivent savoir par cœur.* Mais que signifient, continua-t-on, les deux espèces de courroyes qui pendent à la mitre derriere le dos. *Cela veut dire que les Evêques ne savent ni le Vieux ni le Nouveau Testament.*

X L V I I I.

p. 472. Un Grand d'Espagne avoit un fils si médisant qu'il fut obligé de lui défendre de jamais ouvrir la bouche. Le Pere & le Fils se trouverent un jour ensemble au dîner du Roi & de la Reine d'Espagne. Cette Princesse qui passoit pour être fort galante croyant le jeune homme sourd aussi bien que muet pria son Pere de le lui donner pour la servir. Le Pere y consentit, le fils fut té-

témoin des intrigues de la Reine pendant deux ans. Au bout de ce tems-là le Roi demanda au pere si son fils étoit muet de naissance, ou par quelque accident. *Ce n'est, dit-il, ni l'un ni l'autre, mais je lui ai défendu de parler à cause de sa mauvaise langue.* Le Roi ordonna au pere de permettre à son fils de prononcer seulement quelques mots. Le pere s'en défendit long-tems, disant qu'il pourroit en arriver du scandale. Enfin le fils eut permission de parler & se tourna vers le Roi, *Sire, dit-il, vous avez la plus impudique & la plus méchante de toutes les femmes.* Le Roi confus lui défendit de rien dire davantage.

X L I X.

Un François & un Genoïis qui avoient tous deux une tête de bœuf dans leurs armes prirent querelle là-dessus. Le François appella le Genoïis en duel & ce dernier accepta le défi. Comme ils étoient sur le point de se battre, le Genoïis demanda, quel étoit le sujet de leur démêlé. *C'est, dit le François, parce que vous avez usurpé mes armes.* *Vous vous trompez, dit le Genoïis, vos armes sont une tête de bœuf, les mien-*

p. 472.

nes sont une tête de Vache. Ainsi finit le combat.

L.

p. 474.

Le Capitaine d'un vaisseau Anglois se voyant en danger de faire naufrage voïa à la Vierge Marie un cierge aussi grand que le mât du navire, s'il en échappoit. Quelqu'un lui representa qu'il n'y avoit pas assez de cire en Angleterre pour accomplir le vœu: *Pro-mettons toujours*, dit-il, *si nous échappons du danger, il faudra bien que la bonne Dame se contente d'un petit cierge.*

L I.

p. 472.

On citoit un jour à Venise dans un Plaidoyer la *Novelle* & la *Clementine* *. Le Juge qui étoit fort ignorant avoit chez lui deux femmes de ce nom. Il s'imagina que l'Avocat les appelloit en témoignage & le censura aigrement de citer deux concubines dans une Assemblée si grave.

L I I.

p. 476.

Un Egyptien qui étoit en Italie eut un jour la curiosité d'aller entendre la Messe. On lui demanda son sentiment sur

* *Novelle* Constitutions de Justinien, *Clementi-*
 nes Constitutions de Clement V.

sur cette cérémonie. Il en approuva tout à une chose près. *C'est, dit-il, qu'il n'y a point de charité, car j'ai vu là un homme qui mangeoit & burvoit tout seul sans rien donner aux autres qui devoient avoir faim & soif aussi bien que lui.*

LIII.

Un Evêque Espagnol envoya son valet un vendredi acheter du poisson. Le valet n'en trouva point au marché, mais il apporta deux perdrix. L'Evêque lui ordonna de les mettre en broche & de les lui servir. Le valet lui représenta qu'il n'étoit pas permis de manger de la viande ce jour-là. *Ne fais-tu pas, dit le Prélat, que je suis Prêtre & que par consequent il me sera plus aisé de faire d'une perdrix un poisson, qu'il ne me l'est de changer le pain dans le corps de Christ.* Là-dessus il fit le signe de la croix, & ayant commandé que les perdrix devinssent poissons, il les mangea comme tels.

Ibid.

Ce mot est dans les Cent nouvelles & a été tire de Pogge.

LIV.

La plupart des gens qui se divertissent des fous sont aussi fous qu'eux. Un Archevêque de Cologne avoit un fou qu'il faisoit coucher avec lui. Le Pré-

Ibid.

Cyrano de Bergerac a imité ceci dans son

Matthieu
Gareau. lat ayant un jour une Nonain à côté de lui, le fou tout étonné de sentir quatre jambes demanda à qui elles étoient. Elles sont toutes quatre à moi, dit l'Archevêque, le bouffon au même instant court dans la ruë, & crie tout haut, *venez voir un nouveau monstre; notre Archevêque en quadrupede.*

L V.

p. 455. Le Cardinal de Bourdeaux fit autrefois ce conte à Pogge. Un Bourdelois se retira un jour chez lui, se plaignant fort d'un grand mal de jambes. La femme la lui frotta, & la lui enveloppa bien. Comme il crioit toujours les hauts cris, on alla chercher le Medecin. Celui-ci ayant touché la jambe prétendue malade, assura qu'il n'y avoit pas le moindre mal; *C'est donc l'autre,* lui dit le Visionnaire.

L V I.

p. 459. Quelques Freres mineurs étoient allez chez un Peintre pour faire faire le portrait de S. François d'Assise *. Ils furent tout un jour à debattre en sa présence, si on le peindroit *stigmati-*

* Moine fanatique du treizieme siècle, canonisé par Innocent III.

tisé *, ou prêchant, ou sous quelque autre attitude. Lorsqu'ils se furent retirés pour s'aller coucher, le Peintre qui crût qu'ils s'étoient moquez de lui, peignit S. François jouant de la flute. D'autres disent pendu à un gibet. Ils voulurent faire pendre le Peintre, mais il avoit gagné au pied.

L V I I.

Il n'y a point de lieu où le jugement & la bienfiance soient plus nécessaires qu'en Chaire. Un Prédicateur prêchant à Tivoli contre l'adultere avec beaucoup de vehemence, s'emporta follement jusqu'à dire qu'il aimeroit mieux connoître dix filles qu'une femme mariée. *Il y a*, dit quelqu'un là-dessus, *bien des gens de votre goût.*

L V I I I.

C'est une coûtume en Hongrie qu'après la Messe tous ceux qui ont mal aux yeux s'approchent de l'autel pour se faire verser de l'eau du calice par le Prêtre officiant, qui prononce en même tems quelques paroles de l'Ecriture en

Hon-

* Les Stigmates sont les marques des playes de notre Seigneur que les Cordeliers prétendent qu'il avoit imprimée, sur le corps de leur S. François.

Hongrois pour leur souhaiter la convalescence. Un Prêtre Florentin, qui se trouvoit en Hongrie, ayant un jour dit la Messe en presence de l'Empereur Sigismond, plusieurs gens qui avoient mal aux yeux s'approcherent du Prêtre, afin qu'il y repandît de l'eau du calice selon la coutume. Le Prêtre qui crût que les yeux ne leur pleuroient que pour avoir trop bu la veille, leur versa de l'eau & leur dit en Italien, *Mourez plutôt de l'épée que de trop boire.* L'Empereur en rit & en ayant fait le conte à table, tout le monde en rit aussi, hormis ceux qui avoient mal aux yeux.

L I X.

p. 461.

La coutume & l'éducation mettent beaucoup de difference entre les hommes. Un homme fort riche allant en hyver à Bologne, fourré depuis la tête jusqu'aux pieds rencontra, un jour qu'il faisoit un froid horrible un pauvre Païsan qui n'avoit sur lui qu'un méchant justaucorps. Le Voyageur lui demanda s'il n'avoit pas grand froid. Non, lui dit le Païsan d'un visage fort gai. Comment cela se peut-il? je gele sous mes pelisses. *Ah*, dit le Païsan, *si comme moi vous portiez tout ce que*
vous

vous avez d'habits vous n'auriez point froid.

L X.

Il y a des exemples de simplicité fort singuliers & fort facétieux. Un Païſan de *Pergola*, petite Ville de l'Etat de l'Eglise dans le Duché d'Urbin, eût bien voulu marier ſa fille à un de ſes voiſins. Le voiſin n'y vouloit point entendre parce qu'il la trouvoit encore trop jeune pour être mariée. *Oh*, dit le pere, *elle eſt bien nubile, car elle a déjà eu trois enfans du Vicaire de notre Curé.* p. 452

L X I.

En voici un autre exemple. Un Venitien homme fort ſimple, étoit monté à cheval pour aller à la Campagne; Il avoit derriere lui ſon valet à pied. Le cheval donna un coup de pied au valet, qui de colere prit une pierre & la jetta contre le dos de ſon maître croyant la jeter au cheval. Le maître crut, que c'étoit le cheval qui lui avoit donné un coup de pied. Cependant comme le valet ne pouvoit pas marcher fort vite le maître le querelloit; Je ne ſaurois, dit-il, marcher plus vite, votre cheval m'a bleſſé. *Oh*, dit le Venitien, ce n'eſt rien, c'eſt une bête fort

vicieuse, elle m'a aussi donné un coup de pied dans les reins.

L X I I.

p. 488.

Un de ces Moines quêteurs qui vont par le pais demandant l'aumône pour *S. Antoine de Padoue*, avoit tiré une bonne quantité de bled d'un Paisan, sur la promesse qu'il lui avoit faite qu'il prospereroit cette année-là, & qu'il ne perdrait pas une de ses brebis. Le Paisan, sur la parole du Religieux laissa errer ses brebis à l'aventure, il vint un loup qui en mangea plusieurs. Le quêteur revint l'année suivante & demanda du grain. Mais le Paisan lui en refusa & se plaignit qu'il l'avoit affronté & que le loup avoit mangé ses brebis. Oh, dit le Moine, je ne m'en étonne pas, il ne faut point vous fier au loup, c'est une méchante bête qui n'a point de parole. Elle tromperoit non seulement *S. Antoine*, mais notre Seigneur si elle pouvoit.

Antoine surnommé de Padoue, parce qu'il étoit Professeur en Théologie dans cette Ville & qu'il y mourut, étoit un Moine Franciscain, Originaire de Lisbonne. Il fut canonisé par Gregoire IX. dans le XIII^{me}. siècle. Voici le

ju-

jugement que Polydore Vergile Auteur Polyd.
 Italien faisoit des Moines de ce nom Vergil.
 sur la fin du XV^{me}. siècle, & par con- L. VII.
 sequent avant la Réformation. C'est, c. VII.
 dit-il, *une racaille de gens qui pillent le* p. 466.
peuple Chrétien avec autant d'impudence
que d'impunité. Ils portent la lettre T,
peinte sur leur poitrine, pour être re-
connus Disciples de S. Antoine, & pour
demander l'aumône sous ce prétexte. En
certaines saisons de l'année on leur don-
ne des porcs qu'ils menent de village en
village afin qu'on les nourrisse en l'hon-
neur de S. Antoine, à qui cet animal &
plusieurs autres sont consacrez.

L X I I I.

Un Voyageur ayant fait bonne chere
 dans un cabaret, l'Hôte lui demanda son
 p. 487
 payement. Le Voyageur dit qu'il n'a-
 voit point d'argent, mais qu'au lieu de
 cela il lui chanteroit les plus jolies chan-
 sons du monde. Le Cabaretier répon-
 dit qu'il vouloit de l'argent & non des
 chansons. Mais si je vous en chante une
 qui vous plaise, ne la prendrez-vous pas
 pour argent comptant ? A la bonne
 heure, dit l'Hôte. Il lui en chanta plu-
 sieurs qui ne lui plurent point. Enfin
 le Chanteur mettant la main à la bourse
 com-

comme s'il eût voulu la délier; Pour cette fois je m'en vais vous en chanter une qui sera de votre goût. Il se mit à en chanter une qu'on appelle en Italien la Chançon du Voyageur. *Mettez la main à la bourse & payez l'Hôte.* Celle-ci vous plait-elle? *Oui*, dit l'Hôte. *Vous êtes donc payé*, dit le Voyageur, & s'en alla.

L X I V.

p. 468.

Un Docteur de Milan fort ignorant s'imaginoit que les oiseaux fuyoient non au son de la voix, mais au sens des paroles que l'on prononçoit. Il eut un jour la curiosité d'accompagner un Oiseleur qui alloit prendre des oiseaux au filet. Celui-ci lui recommanda fort de ne point parler. Mais dès qu'il vit des oiseaux assemblez il crut devoir en avertir l'Oiseleur; les oiseaux de s'envoler. L'Oiseleur le pria encore une fois de ne dire mot; & il le promit. Les oiseaux revinrent & le Docteur cria en Latin: *Voilà des oiseaux.* Comme l'Oiseleur lui en faisoit des reproches, *je ne croyois pas*, dit-il, *que les oiseaux entendissent le Latin.*

L X V.

p. 473.

Un homme de Perouse fort oberé
s'en

s'en alloit dans la rue tout melancholique. Quelque passant lui demanda quel étoit le sujet de sa tristesse. Je dois, dit-il, & je ne saurois payer. *Bon!* lui repartit l'autre, *Laissez cette inquiétude à votre Creancier.*

L X V I.

Un certain boufon connu de Pogge, p. 476⁴ demanda à un Religieux lequel étoit le plus agréable à Dieu de dire ou de faire. Le Religieux répondit que c'étoit de faire. Il y a donc plus de merite, dit le boufon, à faire des *Patenotres* * qu'à en dire.

L X V I I.

Il n'y a rien de si ordinaire que de voir les Fanfarons de bravoure saigner du nez dans l'occasion. Lorsque l'Empereur Frederic II. mourut en Italie †, la guerre y étoit allumée de tous côtez. Un jour de bataille un Officier de distinction

* Les *Patenotres* sont des chapelets avec lesquels on recite le *Pater*.

† Il mourut en 1250. dans la Pouille au Royaume de Naples proche de Luceria, & non à Sienneproche de Florence, comme le dit Pogge, ne pensant pas qu'il y a aussi dans la Pouille un endroit qui s'appelle Florence, ou Florenzola. *Struv. Synt. Hist. Germ. Diss. XX.*

inction fut des premiers à cheval faisant de grandes rodomontades & reprochant aux autres leur lenteur & leur lâcheté. *J'irai*, disoit-il, *contre l'ennemi quand jê devrois y être seul.* Il fit environ un mille au grand galop. Mais comme il vit revenir du combat, qui avoit déjà commencé, des Soldats couverts de blessures, il se mit à n'aller que le pas. Il s'approcha enfin pas à pas, mais entendant les cris des deux armées, & voyant que le combat étoit furieux, il s'arrêta tout-à-coup comme s'il eût été pétrifié. Quelqu'un qui l'avoit entendu se faire tout blanc de son épée, lui demanda pourquoi il n'avançoit pas. *Je sens*, dit-il, *que je ne suis pas intrepide comme je me croyois.*

LXVIII.

¶. 485.

Un Tyran qui ne cherchoit qu'à faigner ses Sujets en exigeoit d'eux des choses impossibles sous de grosses peines. Il commanda à l'un d'eux d'apprendre à lire à un âne. L'autre n'osant refuser demanda dix ans de terme pour pouvoir executer cet ordre, il les obtint. Comme on se moquoit de lui d'avoir entrepris une chose aussi impossible. *Laissez-moi faire*, dit-il, *je n'ai rien*

rien à craindre; avant ce tems-là ou je mourrai, ou l'âne, ou mon maître mourront.

LXIX.

Un Curé annonçant au peuple la fête de l'Epiphanie. *Je ne sai, dit-il, si c'est un homme ou une femme, mais c'est une grande solemnité.*

p. 486.
L'Epiphanie est communément le jour des Rois.
Ibid.

LXX.

Il y a beaucoup de gens qui pour sauver les apparences font commettre par d'autres à leur profit des crimes qu'ils ont honte de commettre eux-mêmes. Un homme qui avoit besoin d'argent alla pour en emprunter sur gage chez un vieux Bourgeois qui avoit fait métier d'usure, mais qui feignoit d'y avoir renoncé. L'emprunteur portoit pour gage une croix d'argent, où on prétendoit qu'il y avoit un morceau du bois de la vraie croix. Le rusé vieillard répondit qu'il ne se mêloit plus de ce mauvais trafic, mais qu'il avoit un pendentif de fils qui pourroit lui faire son affaire. Il le fait conduire chez son fils par son valet. A peine avoit-il fait quelques pas que le vieux usurier cria au valet: *Au moins, dites à mon fils qu'il rabate de la somme ce que pèse le bois.*

LXXI.

Ibid. Un Chevalier de l'Ordre de la Toison d'or étant venu en Ambassade à Florence faisoit parade de plusieurs chaînes qu'il avoit à son col. Un homme d'esprit dit là-dessus : *On se contente d'une chaîne pour les autres fous, mais celui-ci en veut avoir plusieurs.*

LXXII.

Ibid. Il y a des gens qui goguenardent & profanent jusqu'au dernier soupir. Un Religieux qui étoit allé voir un homme de ce mauvais caractère au lit de la mort lui disoit entre autres choses, que Dieu avoit accoûtumé de châtier ceux qu'il aime. *Je ne m'étonne donc pas,* dit le malade, *si Dieu a si peu d'amis puis qu'il traite si mal ceux qu'il aime*.*

LXXIII.

Ibid. Il y a de faux penitens qui semblent n'aller à confesse que pour se moquer de la Religion & du Confesseur. Quelquefois même le Confesseur & le Penitent ne valent pas mieux l'un que l'autre. On voit des Confesseurs qui absolvent

* Voyez une semblable impiété dans la note sur Damon de la première Satyre de Despreaux au sujet de M. Cassandre.

vent leurs Penitens, dépens compensez, à l'exemple des Juges qui mettent quelquefois les plaideurs hors de cour & de procès comme si devant Dieu le péché de l'un pouvoit expier celui de l'autre. Un Pénitent alla dire un jour à son Confesseur qu'il avoit volé son voisin, mais que ce même voisin l'avoit volé aussi. Ce même homme lui dit encore : „ J'ai „ battu un homme, mais il s'est bien „ revenché ". *Hé bien, dit le Prêtre, l'un est compensé par l'autre.* „ J'ai en- „ core à me confesser d'un grand pé- „ ché, dit l'Hypocrite, mais je n'au- „ rai jamais le courage de vous l'avouer, „ parce qu'il vous regarde de fort près ". Après avoir long tems balancé, il se rendit aux instances du Prêtre. „ J'ai, „ dit-il, abusé de votre sœur "; & moi, dit le Prêtre, *plus d'une fois de votre mere. Ainsi nous voila quitte à quitte.*

LXXIV.

On debite quelquefois au peuple des miracles qui portent avec eux leur refutation, mais dont la singularité mérite quelque attention. Pogge témoigne qu'étant un jour à Rome au Sermon qu'un Augustin faisoit dans l'Egli-

se de Latran, ce Moine pour engager le peuple à la penitence raconta publiquement un miracle qu'il disoit avoir vu, il y avoit six ans; „ Etant un jour, „ disoit-il, avec les autres Religieux „ dans la Basilique de Latran à dire matines, il sortit d'un tombeau, dans lequel depuis environ quinze jours on avoit enterré un Citoyen Romain, une voix qui appelloit les Religieux. Elle se fit entendre plusieurs fois inutilement parce que les Moines étoient trop effrayez. Mais enfin s'étant rassurez ils allerent où la voix les appelloit. Le mort leur cria de ne rien craindre, mais d'ôter la pierre & d'aller chercher un calice. Ce qu'ayant fait le mort se leva, & rejetta dans le calice l'hostie consacrée qu'il avoit prise avant sa mort, & leur déclara qu'il étoit damné & qu'il souffroit des tourmens horribles pour avoir connu sa mere & sa fille, & ne s'être pas confessé de ses crimes après quoi il se recoucha”. Pogge ne dit point son sentiment sur ce miracle prétendu. Le mien est que la plus grande grace que l'on puisse faire au Moine, c'est de croire qu'il avoit vu

ce miracle en songe, & qu'à force de le raconter, il s'étoit persuadé qu'il étoit véritable.

LXXV.

Il y a dans la Romagne un Bourg appelé *Pera* qui appartenoit autrefois aux Genoïs, & où la plûpart des Ambassadeurs Chrétiens en Turquie font aujourd'hui leur residence. Quelques Genoïs étant allez à Constantinople pour y negotier furent insultez par des Grecs qui tuerent les uns & blefferent les autres. Le Consul des Marchands Genoïs en porta des plaintes à l'Empereur des Grecs; Ce Prince pour toute punition fit raser le menton aux coupables, ce qui est une grande ignominie en ce pais-là. Le Consul se croyant insulté par une punition qu'il trouvoit legere permit aux Genoïs de se vanger eux-mêmes. Ils allerent donc à Constantinople & firent main basse sur plusieurs Grecs.

Ce pouvoit être Michel Paleologue ou Andronic son fils.

L'Empereur s'en plaignit au Consul qui étoit à *Pera*, & ce dernier promit d'en faire bonne justice. Il fit en effet amener un jour les coupables dans la place publique, comme s'il eût voulu leur faire couper la tête. Tout le

p. 474.

monde y accourut, Grecs & Latins. Les Prêtres s'y trouverent avec leurs croix pour conduire les suppliciez au cimetiére. Le Consul ayant fait faire silence ordonna qu'on rasât le derriere aux coupables, disant que c'étoit là, & non au menton que les Genoïs avoient de la barbe.

LXXVI.

p. 472. Du tems d'Eugene IV. il y avoit quantité de courtisannes à la Cour de Rome & cette Cour étoit fort effeminée. Un Cardinal Grec y étant venu avec sa longue barbe on lui conseilla de la faire raser pour se conformer à l'usage. *Non non*, dit le Cardinal Angélot, *il faut bien qu'il y ait un bouc parmi tant de chevres.*

LXXVII.

p. 465. Un Notaire de Florence, qui avoit peu de pratique, s'avisa de cette friponnerie pour gagner de l'argent. Etant allé trouver un jeune homme dont le pere étoit mort, il lui demanda s'il avoit été payé d'une certaine somme que son pere avoit prêté à quelqu'un qui étoit mort aussi. Le jeune homme dit qu'il n'avoit point trouvé cette dette parmi les papiers de son pere. „ J'en ai fait moi-même l'obligation & je l'ai
„ en-

„ entre les mains, il ne tient qu'à vous
 „ de l'acheter ”. Le jeune homme
 achete le faux acte & fait assigner le fils
 du prétendu debiteur. Celui-ci soutint
 qu'il paroïssoit par les Livres de son Pe-
 re qui étoit Marchand, qu'il n'avoit ja-
 mais rien emprunté, & alla trouver le No-
 taire pour l'accuser d'avoir fait un faux
 acte. „ Vous n'étiez pas au monde,
 „ dit le Notaire, quand cette somme
 „ fut empruntée. Votre pere la rendit
 „ au bout de quelque tems & j'en ai
 „ chez moi la quittance ”. Le jeune
 homme la racheta, & le Notaire par ce
 moyen tira de l'argent des deux côtez.

LXXVIII.

Martin V. comptoit un jour que le P. 445.
 Légat de Bologne ayant traité de fou
 un Docteur qui sollicitoit quelque gra-
 ce avec importunité, le Docteur de-
 manda au Légat quand il l'avoit surpris
 à faire l'action d'un fou. Le Légat lui
 marquoit une certaine occasion où il
 prétendoit qu'il avoit fait une folie. *Vous
 vous trompez*, dit l'autre, *je n'en ai fait
 que quand je vous ai fait Docteur, car
 vous n'en étiez pas capable* *.

P 4 LXXIX.

* Il faut que ce soit Balthazar Coffa qui fut de-
 puis Jean XXII. déposé au Concile de Constance.

LXXIX.

p. 441.

A trompeur trompeur & demi , dit le Proverbe. * Un Renard voyant des poules juchées avec leur Coq dans une cour tâchoit de les attirer par de belles paroles. *J'ai, dit-il, une bonne nouvelle à vous apprendre, c'est que les animaux ont tenu un grand Conseil, & ont fait entre eux une paix éternelle. Descendez, dit-il, celebrons de bonne amitié cette paix.* Le Coq plus fin que le Renard se dresse sur ses ergots & regarde de tous côtez. *Que regardez-vous?* dit le Renard. *Je regarde deux chiens qui s'avancent, & le Renard de fuir à toutes jambes.* *Eh, dit le Coq, la paix est faite entre les animaux.* *Oh, dit le Renard, peut-être que ces deux chiens n'en savent pas encore la nouvelle.*

LXXX.

p. 432.

Un Païsan étant monté sur un châtaignier pour secouer des châtaignes tomba en descendant & se rompit une côte. *Si vous m'aviez consulté, dit quelque mauvais plaisant qui se trouva là,*

* La Fontaine a imité cette Fable, mais il a omis la repartie du Renard fugitif qui a beaucoup de sel.

là, ce malheur ne vous seroit pas arrivé, mais mon Conseil pourra vous servir, pour l'avenir. C'est de ne descendre jamais plus vête que vous êtes monté.

LXXXI.

Un certain Nicolas homme savant, mais d'un esprit satyrique & d'une langue fort mal apprise, se moquoit un jour d'Eugene IV. en ces termes. „ Je „ suis le plus malheureux de tous les „ hommes; C'est aujourd'hui le regne „ de la Folie, le Pape avance tous les „ jours des sots & des fous. Je suis le „ seul pour qui il ne fait rien. C'est, „ disoit-il, la faute, car j'ai tout le „ merite qu'il faut pour parvenir.

P. 429.

LXXXII.

Un certain Abbé fort gras & d'une grosseur excessive allant un soir assez tard à Florence demanda à un Païsan, s'il entreroit bien dans la Ville. *Oui*, dit le Païsan, qui jouoit sur l'équivoque du mot *entrer*, puis qu'un chariot de foin y entre bien.

Ibid.

LXXXIII.

On trouvera ici le caractère de bien des gens. Un Seigneur de Rome étant allé à Florence pour y entrer en possession de quelque charge tint tout un jour

P 5

les

les principaux de la Ville à ne parler que de lui. Il leur disoit qu'il avoit été Sénateur Romain, & leur racontoit avec emphase tout ce qu'il prétendoit qu'on avoit jamais dit ou fait à sa gloire. Après cela il rendoit compte de son Voyage, comment il étoit parti de Rome, & par qui il avoit été accompagné à son départ, puis il disoit que la première journée il étoit arrivé à Sutri, & racontoit ce qu'il y avoit fait jusques aux moindres choses. Il s'étoit déjà passé plusieurs heures sans que sa narration l'eût conduit à Sienne. Un des auditeurs ennuyé, comme tout le reste de la compagnie, de la longueur d'un discours si fastueux & si insipide, lui dit à l'oreille, qu'il étoit tard & que s'il ne hâtoit son Voyage pour arriver à Florence, il manqueroit l'affaire importante qui l'y avoit fait venir. Il profita de l'avis & conclut en disant; Enfin je suis arrivé à Florence.

LXXXIV.

On infligeoit à *Terra Nova* une certaine peine à ceux qui jouoient aux dez. Un homme de la connoissance de Poggie ayant été surpris à y jouer fut mis en prison. Comme on lui demandoit

la cause de sa detention. *C'est, dit-il, notre Juge qui m'a fait mettre ici parce que j'ai joué mon argent ; Je ne sai ce qu'il m'auroit fait si j'avois joué le sien.*

LXXXV.

Quelqu'un disoit mille plaisanteries dans le Palais du Pape Eugene IV.
 „ Savez vous, lui dit-on, qu'on vous „ prendra pour un fou ”. *F'en serois ravi, dit-il, c'est le seul moyen de s'avancer auprès de ceux qui gouvernent aujourd'hui.*

LXXXVI.

Un Prédicateur prêchant à Perouse, dit à ses auditeurs sur la fin de son Sermon. *Mes Freres, toutes vos femmes m'ont protesté à confesse qu'elles avoient été fideles à leurs maris, & vous de votre côté vous avez confessé que vous aviez tous connu les femmes d'autrui. Dites-moi donc, je vous prie, qui des femmes ou des maris a dit la verité.*

LXXXVII.

Le Cardinal de Bar Napolitain avoit un Hôpital à Verceil *, dont il tiroit fort peu de profit parce qu'il avoit beaucoup de malades à entretenir. Il en-
 voya

* C'étoit Landolphe de Maramaur dont il est parlé dans le Concile de Constance.

voya un jour l'Intendant de sa maison pour en recevoir les rentes. Cet Officier voyant un nombre prodigieux de malades qui consumoient tout le revenu de son maître s'avisa de ce tour. Il se deguisa en Medecin & fit assembler tous les malades, visita leurs playes & leur déclara qu'on ne pouvoit les guerir qu'avec un onguent de graisse humaine. Il faut donc, leur dit-il, que dès aujourd'hui vous tiriez au sort entre vous à qui sera cuit dans de l'eau bouillante pour le salut de tous les autres. A ces mots tous les malades effrayez vuidèrent incessamment l'Hôpital.

LXXXVIII.

On croit ordinairement que la distraction est une marque d'esprit. Cette marque est au moins bien équivoque & c'est aussi souvent une marque de stupidité. Les Païsans les plus grossiers ont leurs distractions aussi bien que les plus grands esprits. Un Païsan de Terra Nova, nommé Mancini, gagnoit sa vie à mener du bled dans les Villes du voisinage. Un jour qu'il revenoit du marché il monta sur le plus beau de ses ânes dont il savoit bien le compte. Approchant de sa maison il s'aperçut qu'il lui en
man-

manquoit un, ne comptant pas celui qu'il montoit. Il retourne sur ses pas & court sept milles de chemin demandant son âne à tout le monde. Point de nouvelles. Il s'en retournoit fort triste de sa perte; lorsqu'étant descendu de dessus son âne, sa femme l'avertit que c'étoit là celui qu'il cherchoit.

LXXXIX.

Un autre Païsan, après avoir labouré jusqu'à midi, se mit avec sa charrue sur un âne, pour ne pas fatiguer ses bœufs à la traîner. S'apercevant que l'animal succomboit sous le poids il descend, met sa charrue sur la tête, & remonte en disant à son âne : *Tu marcheras bien à present, ce n'est pas toi qui porte la charrue, c'est moi.* La distraction est certainement une absence d'esprit, un défaut, une impolitesse dont tout homme qui veut être sociable doit se corriger soigneusement.

XC.

Il y avoit dans une Ville proche de Boulogne un *Podestat* ou autrement un Juge fort ignorant. Il vint un jour plaider devant lui deux hommes dont l'un devoit à l'autre. Le Créancier ayant demandé sa dette, le Podestat se tour-

noit

noit du côté du Debitéur & le querelloit de ce qu'il ne payoit pas ce qu'il devoit. Le Debitéur de nier la dette & le Juge de se tourner vers le Créancier & le blâmer de demander ce qui ne lui étoit pas dû. Les ayant ainsi balotez pendant long-tems au lieu de demander des preuves & des témoins, les renvoya avec ce jugement : *Vous avez, dit-il, tous deux perdu & gagné.*

X C I.

Un Florentin qui avoit été absent de chez lui pendant un an, trouva sa femme en couche à son retour. Le mari confus & fâché va trouver une matrone ; & lui demande si une femme pouvoit porter son fruit douze mois. *Oui, dit-elle, si par hazard votre femme a vû un âne le jour qu'elle a conçu, elle n'accouchera qu'au bout d'un an comme font les ânesses.* Le bon mari prit cette réponse pour argent comptant & s'en retourna chez lui tout rejoui.

X C II.

Un Prédicateur prêchant le jour de la fête de St. *Christophore* * ; c'est-à-dire ;

* C'est St. Christophle. L'Eglise Romaine célèbre deux Saints de ce nom. L'un le 28. Juillet
qu

dire , *porte-Christ* , demanda plusieurs fois à ses auditeurs qui étoit celui qui avoit eu cette gloire de porter J. C. *C'étoit un âne* , répondit quelqu'un qui s'ennuyoit de ses questions.

Un jour une grande Princesse d'Allemagne demandoit à un homme de savoir & d'esprit ce que vouloit dire l'Histoire de l'âne de Balaam dont il est parlé dans l'Écriture , parce qu'elle trouvoit l'Histoire peu vraisemblable. *C'étoit une ânesse* , *Madame* , dit l'interrogé. La Princesse en rit & la question demeura là.

X C I I I.

Il y a des faits qui paroissent incroyables , mais qu'on ne sauroit pourtant guere se dispenser de croire sans incivilité quand on examine le caractère des témoins qui en déposent. Ce que Poge raconte d'un homme qui fut deux ans sans boire ni manger quoique ce soit est dans ce rang. Il s'agit d'un Prêtre de Noyon qui exerçoit à Rome la charge

p. 485.

qui est le jour qu'on prétend que St. Christophle fut martyrisé sous Decius ; l'autre le 20. Août jour où l'on prétend aussi que St. Christophle souffrit le Martyre dans le neuvième Siècle pendant la persécution des Sarrafins. *Baronii Martyr*,

ge de *Scripteur* de la Chancellerie Apostolique sous le Pontificat d'Eugene IV. Cet homme étant allé faire un Voyage dans sa patrie y tomba malade d'une grande & longue maladie qui étoit accompagnée de symptomes singuliers. Quelques années après il retourna à Rome sous le Pontificat de Nicolas V. exercer la même charge. Là il racontoit à plusieurs graves personnages de la Cour Romaine qu'étant relevé de sa maladie il avoit été deux ans sans manger ni boire; quoiqu'il eût essayé souvent de faire l'un & l'autre. Cet homme paroissoit de fort bon sens, homme de bien, & n'avoit point du tout l'air ni d'un imposteur ni d'un possédé, comme quelques-uns le croyoient. Tout le monde couroit à lui de toutes parts pour l'interroger là-dessus & Pogge témoigne l'en avoir souvent entretenu. Il avouoit lui-même qu'il ne l'auroit jamais cru s'il ne l'avoit pas expérimenté dans sa personne. Ceux qui raisoient le mieux là-dessus jugeoient que la même humeur melancholique qui le rongeoit lui fournissoit de la nourriture. Pogge ajoute ici qu'il avoit lu dans les Annales de France au neuvième siècle

cle sous l'Empereur Lothaire & le Pape Paschal, que la même chose étoit arrivée à une fille de Toul en Lorraine, qui d'abord avoit été dix mois sans manger de pain, & ensuite trois ans sans boire ni manger, & qui étoit revenue à son premier état.

Æneas Sylvius raconte à peu près la même Histoire, mais avec quelques circonstances différentes. 1. Il dit que cet homme qui étoit Prêtre fut quatre ans sans manger, mais qu'il mangeoit pourtant un peu, quand il étoit invité chez des Evêques. 2. Que ce même homme étant à Sienne dit à *Leonard d'Imola*, qu'il s'en alloit à la Cour de Rome, qu'il y souffriroit, mais qu'il n'y périroit pas. 3. Qu'étant à Rome, il y fut en admiration & en odeur de sainteté pendant un assez long-tems, mais qu'enfin il fut mis en prison & foïetté, *parce*, dit fort bien Æneas Sylvius, *que tout ce qui tient du prodige est suspect.*

Comment. in
Diët. &
fact. Al-
fonf. p. 375
38.

X C I V.

Un Prédicateur prêchoit un jour sur l'Évangile de la multiplication des pains. Au lieu des cinq mille hommes que J. C. repût il n'en nomma que cinq cens. Ce-



lui qui le souffloit lui dit tout bas ; *il faut dire cinq mille.* TAISEZ-VOUS, *Sot*, repartit l'Orateur, *on aura encore assez de peine à en croire cinq cens.*

X C V.

Quelcun demandoit un jour à Rodolphe de Camerino, dont on a parlé ailleurs, un cheval si accompli qu'il étoit impossible d'en trouver un tel dans aucune écurie ; Rodolphe fit tirer de la fienne une cavalle & un étalon, & dit à cet homme : *Tenez, vous n'avez qu'à faire faire un cheval à votre fantaisie.*

X C V I.

Deux hommes avoient un procès ensemble ; l'un d'entre eux donna au Juge un baril d'huile, & l'autre un cochon. Le Juge prononça pour celui qui lui avoit fait présent de l'animal. L'autre lui en ayant fait des plaintes il répondit qu'il étoit entré dans sa maison un cochon qui avoit rompu le baril d'huile, & que cela lui avoit fait oublier sa cause.

X C V I I.

Un Prédicateur, qui au lieu de parler sembloit rugir & braire, apperçût une femme qui pleuroit à son Sermon. S'imaginant qu'elle en étoit touchée il

la fit venir chez lui pour savoir le sujet de ses soupirs & de ses larmes dans la vuë de lui donner quelque conseil ou quelque consolation. *Helas!* dit-elle, *mon Pere, en vous entendant il me sembloit reconnoître la voix d'un âne que mon mari m'avoit laissë en mourant pour gagner ma vie, & que j'ai malheureusement perdu. C'est ce qui me faisoit pleurer.*

XCVIII.

Il n'y a rien de plus équivoque que les apparences de la Vertu, & souvent rien de plus inutile que le grand Savoir, au moins par rapport aux mœurs. *Jean André* étoit au quatorzième siècle un des célèbres Docteurs en Droit Canon qu'il y eût en Italie. Sa femme le trouva un jour badinant avec la servante; *Qu'est devenuë,* lui dit-elle, *voire Sapience?* *JE l'ai donnée,* dit-il, *à cette fille.*

Jean André vivoit sous Frederic II. Mainfroi Roi de Sardaigne fils de cet Empereur avoit remporté une victoire sur les Genoïis qui tenoient le parti du Pape, & fait quantité de prisonniers, entre lesquels étoient trois Légats du Pape & une grande quantité de Prélats

d'Italie. Le Roi fit demander à l'Empereur ce qu'il vouloit qu'on fît de tous ces Prélats, il lui envoya ce distique de la façon de Jean André,

Voyez
Cave sur
Jean An-
dré.

*Omnes Pralati Papa mandante vocati
Et Legati veniant huc usque ligati.*

X C I X.

La jalousie est une fureur capable de porter les hommes aux dernières extravagances, & aux plus grands crimes. Un habitant de *Gubio* dans le Duché d'*Urbain* en Italie, soupçonant la fidélité de sa femme, fit par jalousie pour s'en éclaircir ce que l'Histoire Ecclesiastique nous apprend qu'*Origene* avoit fait par devotion.

C.

Un Curé de Florence recevant les offrandes de ses Paroissiens avoit accoutumé de dire, *Vous en recevrez une fois autant & la Vie Eternelle.* Je serois bien content, répondit un vieux Gentilhomme libertin, *si seulement on me rendoit le capital.*

C I.

Le Cardinal d'Avignon étoit un homme d'un grand mérite, mais extrêmement

ment fastueux. Il ne marchoit jamais sans un beau cortège, & quantité de chevaux de main superbement harnachés. Le Roi de France lui demandant un jour si les Apôtres marcheroient en si grande pompe : *Non, dit-il, mais de leur tems les Rois ne vivoient pas non plus comme aujourd'hui, puis qu'ils étoient Bergers, & qu'ils gardoient des troupeaux.*

La réponse eût mieux valu si le Cardinal eût pris les choses de plus haut. Il falloit qu'il crût le Roi bien ignorant, ou qu'il le fût lui-même beaucoup pour ne savoir pas que du tems des Apôtres les Rois ne vivoient rien moins qu'en Bergers.

C II.

Quelques Religieux s'entretenoient un jour de l'âge & des actions de notre Seigneur, & disoient qu'il avoit commencé à prêcher à la fin de sa trentième année. Un ignorant de la troupe leur demanda quelle avoit été la première action de Jesus-Christ après avoir atteint l'âge de trente ans; Comme ils hesitoient là-dessus, *vous voila bien embarassez, leur dit-il, avec tout votre savoir. Ce qu'il fit d'abord ce*

Q 3

fut

fut d'entrer dans son année trente & unieme.

CIII.

Un Banquier de Florence étoit allé negocier à Avignon, dans le tems que les Papes y résidoient. Étant venu à Rome on lui demanda des nouvelles des Florentins d'Avignon. *Ils sont gais & gaillards*, dit-il, *& il n'y en a pas un qui en un an n'y devienne fou.* Un autre Florentin qui vouloit venger ses compatriotes, lui demanda combien il y avoit sejourné; *six mois seulement*, répondit-il. *Vous êtes bien habile*, lui dit-on, *car vous avez fait en six mois ce que les autres ne font qu'en un an.*

CIV.

Un jeune homme de Florence devint amoureux d'une Dame de qualité, & d'une grande vertu. Il la suivoit dans toutes les Eglises pour lui faire un compliment qu'il avoit préparé. Un jour qu'elle prenoit de l'eau benite, il crut l'occasion favorable, mais comme il avoit oublié son compliment, il ne put lui rien dire, si ce n'est, *Madame, je suis votre serviteur.* J'AI, lui dit-elle, *assez de serviteurs chez moi pour balayer la chambre, & faire tout l'ouvrage de la maison.*

CV.

C V.

Un Prédicateur voulant faire entendre à ses Auditeurs que pour juger de la conversion de quelqu'un, il falloit regarder aux œuvres & non aux paroles & aux larmes, raconta cette fable.

„ Un homme prenoit des oiseaux dans
 „ une voliere & les étrangloit avec ses
 „ doigts. Il se blessa par quelque ac-
 „ cident & il pleuroit de douleur. Un
 „ des oiseaux qui s'en apperçût dit à
 „ ses Camarades, *prenois courage, il a*
 „ *pitie de nous.* O! dit le plus vieux
 „ & le plus experimenté d'entre eux,
 „ *ô mes enfans, ne regardez pas à ses yeux,*
 „ *regardez à ses mains.*

C V I.

Pendant la guerre de Gregoire XI. avec les Florentins la Marche d'Ancone, & presque toutes les Provinces de l'Etat Ecclesiastique se revolterent contre ce Pontife. Un Orateur d'Ancone étant envoyé à Florence pour remercier les Florentins de ce que par leur secours ils avoient recouvré leur liberté, se mit à declamer avec fureur contre le Pape, contre ses Ministres, & sur tout contre les Grands Seigneurs, les Ducs, les Gouverneurs des Provinces qu'il

traitoit tous de Tyrans. Rodolphe de Camerino alors Duc de Florence, qui étoit présent, offensé de cette hardiesse demanda à l'Orateur de quelle profession il étoit. Il répondit qu'il étoit Docteur en Droit Civil, & qu'il avoit étudié les Loix pendant dix ans. *Vous auriez bien fait*, dit Rodolphe, *d'en employer un à étudier la discretion.*

C V. I. I.

Il y avoit à Rome deux Prédicateurs, dont l'un étoit long & l'autre court. On disoit de celui qui étoit long, qu'il n'étoit pas capable d'être court, & de celui qui étoit court qu'il n'avoit pas le moyen d'être long.

C V. I. I. I.

Il n'y a point de tems plus mal employé, & cependant il n'y en a point qui se passe plus agréablement que celui où l'on fait des châteaux en Espagne. Si ce passe-tems étoit volontaire, il donneroit un grand ridicule, mais comme il ne l'est pas, c'est autant de pris sur l'ennemi. L'ennemi, c'est l'Ennui.

C I X.

Il y avoit à Rome un Moine Dominicain qui expliquoit Virgile à la Jeunesse.

neffe. Quand il rencontroit quelque mot qu'il n'entendoit pas, il faisoit accroire à ses écoliers que ce mot signifioit un certain oiseau de l'Arabie. C'est ainsi, dit Pogge, que Laurent Valle donne le change pour couvrir son ignorance. Quand il est convaincu de quelque faute il la rejette sur le Copiste.

C X.

Le Cardinal Capranica, dont on a parlé au commencement de cet Ouvrage, n'aimoit point les visites inutiles. Quand il venoit quelques Courtisans lui rendre visite sans avoir aucune affaire à lui proposer, il leur demandoit ce qu'ils vouloient, *Nous venons*, disoit-on, *vous visiter*. EH BIEN, répondoit-il en présentant le bras, *voyez donc si j'ai la fièvre*.

C X I.

Ce même Cardinal sortant du Conclave où *Alfonse Borgia*, qui étoit Catalan, fut élu Pape, sous le nom de Calixte III. rencontra un mendiant qui lui demandoit l'aumône disant qu'il venoit de sortir d'entre les mains des Catalans. *C'est vous*, dit le Cardinal, *qui nous devez donner l'aumône, vous sortez d'entre les mains des Catalans, &*

Q 5

pour

pour nous, nous y sommes actuellement.

Ce mot n'est pas rapporté par Pogge le Pere, mais par Baptiste son fils. M. Auberi, qui le rapporte de Garimbert, en doute *parce*, dit-il, *que Calixte III. étoit de Valence & non pas Catalan.* Cet habile homme se trompe. Calixte étoit Catalan, & avoit fait ses études à Lerida, mais il avoit été Evêque de Valence.

CXII.

Le Cardinal Capranica étoit un Prélat fort généreux. Il ne vouloit point qu'on le remerciât des bons offices qu'il rendoit. Il ne se fâchoit pas même qu'un autre s'en fit honneur quoi qu'il n'y eût point de part. Il obtint de Calixte III. que Pogge seroit confirmé dans sa charge de Secrétaire. Le Président de la Chancellerie s'en fit honneur & envoya l'expédition à Pogge comme de sa propre part. Capranica le fut; *Qu'importe*, dit-il, *pourvu que Pogge soit accommodé?*

CXIII.

Pogge étoit ennemi juré de l'avarice & des avares qu'il regardoit comme les ennemis du public & d'eux-mêmes. Un
Me:

Medecin demandant à un avare qui étoit tombé malade, ce qu'il mangeoit. *Du bœuf*, lui dit l'avare; *Et pourquoi pas des poulets?* repartit le Médecin. *Ils ne conviennent pas à ma nature*, dit le Malade, *parce qu'ils sont trop chers*. Un de ses amis lui en envoya, & il en mangea avec avidité.

CXIV.

Un homme de Perouse avoit envoyé par un esclave à un de ses amis une corbeille de figues, avec une Lettre. L'esclave mangea une partie des figues en chemin. Comme la Lettre marquoit la quantité qu'il y en avoit dans la corbeille, on lui en fit des reproches, mais il jura que la Lettre avoit menti & qu'il n'étoit pas un voleur. Son maître l'envoya une autre fois avec le même présent accompagné d'une Lettre, le Valet la cacha sous une pierre, pendant qu'il mangeoit les figues, s'imaginant, qu'elle les lui avoit vû manger l'autre fois. On l'accusa encore d'avoir mangé des figues, mais il soutint que non, & que quand même il l'auroit fait, la Lettre n'auroit pas pu le voir parce qu'il l'avoit cachée. Il fallut le défabuser à bons coups de fouets.

CXV.

CXV.

P. 305.

Pogge dans son *Traité du malheur des Princes* rapporte un fort bon mot que Lucien met dans la bouche de *Plutus* Dieu des richesses. On se plaignoit à cette Divinité de ce qu'elle ne se trouvoit presque jamais chez les honnêtes gens. *Je suis aveugle*, dit *Plutus*, *les bons sont rares, les mechans font la foule, faut-il s'étonner que je me rencontre plus souvent avec eux?*

CXVI.

François Sforce, qui de simple Soldat étoit devenu un des plus grands Capitaines de son tems, avoit accoûtumé de dire que quand on avoit trois ennemis sur les bras, il falloit faire la paix avec l'un; treve avec l'autre, & attaquer le troisieme *.

CXVII.

MOTS
d'AULU-
GELLE &
de PLU-
TARQUE.

Tous les gens de Lettres doivent chérir la memoire de Pisistrate Tyran d'Athenes qui vivoit dans la soixante-troisieme Olympiade, un peu plus de deux cens ans avant la fondation de Rome, & un peu plus de cinq cens ans avant.

* Ammirato, Dissert. politic. in Tacitum. L. XIII. Diff. IV.

avant J. C. C'étoit un homme d'esprit fort éloquent, bien versé dans les Sciences & dans les Disciplines qui avoient vogue en ce tems-là. Cicéron (a) nous apprend que ce fut lui qui mit dans l'état où nous les avons les Oeuvres d'Homere, que Lycurgue avoit apportées en Grece (b). Pisistrate fut le premier qui introduisit à Athenes l'usage des Bibliothèques publiques (c). Depuis ce tems-là les Atheniens furent fort soigneux d'entretenir & d'enrichir les Bibliothèques jusqu'au tems de Xerxès qui après avoir fait brûler la Ville fit emporter tous les Livres en Perse: Ils furent ensuite renvoyez à Athenes par *Seleucus Nicator* lorsqu'il succeda à Alexandre le Grand. L'exemple de Pisistrate fut imité par *Eumenès Attalus*, Roi de Pergame qui fit une Bibliothèque de deux cens mille volumes dont Marc Antoine fit présent à la Reine Cleopatre (d). Les Ptolomées avoient beaucoup encheri sur les Bibliothèques de Pergame, puis qu'ils avoient assemblé à Alexandrie jusqu'à sept cens mille volumes. Cette Bibliothèque fut brûlée pendant la guerre de Cesar & de Pompée.

(a) De Orat. L. III. C. 34.

(b) Ælian: var. Hist. XIII. 14.

(c) Agel: VI. 17.

(d) Plut: vit. Marc: Ant. P. 943.

CXVIII.

(a) Agel. Varron dans son Poëme (a) *des bons*
 VII. 16. *morceaux* avoit fait l'énumération de
 ceux que les friands de Rome faisoient
 venir de loin. Le *Paon* venoit de Sa-
 mos, le *Francolin* (b) de Phrygie, les
 (b) *Atta-* *Grues* de l'Isle de Melos *, le *Chevreau*
gen. de l'Epire, le *Thon* de Calcedoine, la
Lamproye d'Espagne, la *Merlue* ou le
 (c) *Asel-* *Cabilbau* (c) de quelque endroit de Phry-
lus. gie, les *Huitres* de Tarente, le *Peton-*
cle de Chio †, un autre poisson à co-
 (d) *Plin.* quille nommé *Elops* (d), de Rhodes;
 Liv. IX. le *Scaricot* ‡ de Cilicie, les *Noisettes*
 C. 54. de quelque Isle de la mer Ægée, la
Palme d'Egypte, une sorte de *Gland*;
 d'Ibere. Les Romains de ce tems-là qui
 cherchoient des friandises si loin, n'é-
 toient pas du goût d'Euripide qui re-
 duit les hommes au pain & à l'eau,
 comme alimens faciles à avoir & dont
 on ne se rebute jamais.

CXIX.

Il faut bien se garder d'offenser ces gens
 qui

* Horace & Pline témoignent qu'on servoit
 des Grues sur les tables des Romains.

† *Pectunculus*. C'est un petit poisson à coquil-
 le dentelée. Voyez Hor. Sat. Lib. II. Sat. IV. 34.

‡ Pline le met entre les principaux poissons de
 mer. Liv. IX. C. 17.

qui peuvent vous aneantir ou vous immortaliser dans leurs Ouvrages tels que sont les Poëtes. Virgile avoit loué le bon terroir de *Nole* dans la Campanie. Mais les habitans de cette Ville n'ayant pas voulu lui permettre de faire conduire de leurs eaux dans sa terre, il effaça *Nola* & mit un autre mot en sa place*.

CXX.

Les mauvaises nouvelles ôtent souvent l'appetit. Pendant la guerre que le Duc de Milan eut avec les Florentins, il étoit pourvû d'un excellent Cuisinier, qu'il avoit même envoyé en France, pour apprendre son métier. Un jour que le Duc reçut quelque fâcheuse nouvelle de l'Armée, s'étant mis à table, il ne trouvoit rien de son goût. Il fit appeller le Cuisinier & le traita d'ignorant & d'empoisonneur. *Si les Florentins vous ont ôté l'appetit,* dit le Cuisinier, *ce n'est pas ma faute.*

Il y a eu dans ce siècle-là & dans le
sui-

* Agell. Liv. VII. C. 20. Virg. Georg. II. 224.
Ce Poëte mit *Ora* au lieu de *Nola*:

Talem dives arat Capua, & vicina Vesevo

Ora jugo.

† Voyez la description de cette guerre dans l'Histoire Florentine de Pogge sur l'an 1369. p. 36. 37. 38. 39.

suivant plusieurs Ducs de Milan, qui ont fait la guerre aux Florentins avec des succès differents. Autant qu'on en peut juger par l'Histoire; il s'agit ici, ou de *Bernabo* dont l'Armée fut batuë par les Florentins en 1369, & sur qui ils prirent *San Miniato* petite Ville de la Toscane, ou, de *Jean Galeas*, qui quelques années après fit une longue guerre aux Florentins, où il eut souvent du dessous, ou, enfin de *Philippe Galeas*, qui quoique superieur fut battu plus d'une fois par les Florentins au commencement du quinzième Siècle.

Quoiqu'il en soit, ce Cuisinier qui étoit homme à bons mots, voyant une autre fois le même Duc tout pensif à table, *je ne m'étonne pas*, dit-il, à quelqu'un qui étoit auprès de lui, *qu'il soit si reveur, il a dans la tête une chose impossible' c'est de contenter l'ambition démesurée de son favori, & la sienne propre.*

CXXI.

Antonio Lusco intime ami de Pogge fut comme lui Secretaire de Martin V. Ce Pontife en faisoit tant de cas, qu'il l'employoit aux Negociations les plus importantes, comme il fit, lorsqu'il
l'en-

l'envoya en 1423. à Philippe Duc de Milan, pour l'engager à faire la Paix avec les Florentins. Cet Antoine étoit d'ailleurs homme d'esprit & heureux en bons mots. Martin V. lui ayant ordonné de faire une certaine Lettre, & de la communiquer à un homme en qui le Pontife avoit beaucoup de confiance, & qui étoit aussi ami d'Antoine; il trouva son ami à table la tête échauffée d'un Vin, qui l'avoit rendu de mauvaise humeur. Il blâma aigrement la Lettre d'Antoine, & dit, qu'il la falloit faire tout autrement. „ Je „ ferai, dit Antoine à quelqu'un, à „ l'égard de cette Lettre, comme le „ Tailleur du Duc Jean Galeas à „ l'égard de sa robe de chambre. „ Ce Duc après avoir bien soupé trou- „ vant sa robe de chambre trop étroite, fit venir son Tailleur pour la rélargir. Le Tailleur la pendit quelque part sans y faire un point d'aiguille, & l'ayant rapportée le lendemain, le Duc la trouva fort bien. „ Il en fera de même de ma Lettre, „ dit Antoine.

CXXI.

Un Cardinal, qui étoit à la tête des Ce doit
Tom. II. **R** trou- être le

Cardinal
Caprani-
ca.

troupes de Boniface IX. dans la Marche d'Ancone, se trouvant dans une occasion où il falloit vaincre ou mourir, promettoit à ses Soldats, que s'ils remportoient la victoire, ceux qui seroient tuez au combat dineroient ce jour-là même avec Dieu & avec les Anges. Ils allerent au combat avec allegresse; mais comme le Cardinal ne s'exposoit point: „ D'où vient, *lui dit un Soldat*, „ que vous ne vous mettez point en devoir de participer à ce repas celeste, auquel vous nous invitez? *C'est*, dit-il, *qu'il n'est pas tems de dîner pour moi, parce que je n'ai pas faim.*

CXXII.

Le Patriarche de Jérusalem, qui étoit à la tête de la Chancellerie Apostolique, assembla un jour les Avocats pour quelque affaire. Il s'éleva une dispute, où ce Patriarche dit des paroles fort rudes à ces Avocats. L'un d'entre eux ayant répondu avec fermeté, le President lui dit, *Vous avez une méchante tête.* CELA est vrai, répondit-il; car si nous avions une bonne tête, ce que nous voyons n'arriveroit pas.

CXXIII.

CXXIII.

Un Evêque d'Arezzo de la connoissance de Pogge assambla un jour ses Curez en Synode, & leur ordonna d'apporter leurs ornemens sacerdotaux, appelez en Italien *Cappe cotte*. Un pauvre Curé qui n'avoit point ces ornemens, étoit fort en peine comment il se tireroit d'affaire. Sa Servante le voyant tout chagrin, lui demanda ce qu'il avoit; „ Notre Evêque, dit-il, nous a commandé d'apporter nos chappes & nos roquets & je n'en ai point. *Bon!* dit-elle, *vous n'avez pas bien compris sa pensée, il vous a demandé des chapons cuits.* Le Prêtre la crut, porta des chapons cuits à l'Evêque, qui le reçut fort bien. *Personne,* dit-il, *n'a mieux entendu mon Mandement que celui-ci.*

Cotto
en Italien
signifie
cuit.

CXXIV.

L'avarice est une passion fort ingénieuse. Dans une des guerres de Philippe Bernabo avec les Florentins, ceux-ci avoient publié un Edit, par lequel ils condamnoient à mort quiconque parleroit de paix. Un Florentin qui étoit dans la place publique, fut abordé par un Frere mendiant en ces

termes, *Paix vous soit.* NE savez-vous pas que c'est un crime capital que de parler de paix ? Retirez-vous au plus vite de peur que je ne passe pour votre complice, dit-il, & le quitta sans lui rien donner.

CXXV.

C'est un grand art de reprendre les fautes d'autrui avec modestie. Le Confesseur de Bernabo Vicomte de Milan surprit un jour ce Seigneur en flagrant délit avec une Courtisane. Bernabo plein de dépit & de confusion d'avoir été pris sur le fait, demanda au Confesseur ce qu'il feroit s'il se trouvoit auprès d'une telle femme. *Je sai bien,* dit-il, *ce que je ne devois pas faire, mais je ne sai pas ce que je ferois.*

CXXVI.

Dans le tems de la guerre de Gregoire XII. contre les Florentins la Ville de Perouse leur envoya demander du secours contre le Pape. L'un des Orateurs commença sa harangue par ces paroles, *donnez-nous de votre huile.* Un de ses Collegues lui dit, *ce n'est pas de l'huile, ce sont des Soldats qu'il nous faut.* MAIS, dit l'Orateur, *ce sont des paroles de l'Ecriture.* BON! dit l'autre, *nous sommes les*
enne-

ennemis de l'Eglise, & vous appelez l'Ecriture Sainte à notre secours?

CXXVII.

Les gens simples & ignorans ont quelquefois des raffinemens fort ridicules. La République de Florence avoit envoyé des Ambassadeurs en France; Ils allerent en passant saluer Bernabo Prince de Milan. Ce Seigneur leur demanda d'abord qui ils étoient. *Nous sommes, ne vous déplaise, Monseigneur, Citoyens & Ambassadeurs de Florence.* Ils furent congédiez avec beaucoup de civilité. Mais ils ne furent pas plutôt arrivez à Verceil que repassant dans leur esprit ces paroles, *ne vous déplaise,* ils jugerent qu'ils n'avoient pas dû s'en servir, parce que soit que cela plût ou que cela déplût au Duc, ils n'en étoient pas moins Citoyens & Ambassadeurs de Florence. Ils retournerent donc à Milan & déclarerent au Prince qu'ils avoient eu tort de soumettre leur caractère à son bon plaisir. Bernabo qui d'ailleurs n'étoit pas de fort belle humeur, en rit de tout son cœur, & leur dit qu'il lui plaisoit bien qu'ils fussent Citoyens & Ambassadeurs de Florence.

CXXVIII.

Un jeune homme de Florence d'un fort petit genie disoit à un de ses amis, qu'il avoit mis à part mille florins pour voyager afin de se faire connoître dans le monde. *Vous feriez bien mieux d'en mettre à part deux mille pour n'être point connu*, lui repondit son ami.

CXXIX.

Jean Augut étoit un des plus grands Généraux de son tems, homme de tête & de main, aussi versé dans les ruses de la guerre que dans les exploits militaires. Il se trouva un jour renfermé avec l'Armée des Florentins qu'il commandoit, entre l'Armée Milanoise de beaucoup inferieure à la sienne, & la riviere de *l'Oglio* dont le passage étoit très-perilleux, à cause du voisinage de cette armée. *Jaques de Ver* * Général Milanois sachant la situation du Général Florentin, lui fit présent d'un Renard enfermé dans une cage, comme pour l'insulter de ce qu'il s'étoit laissé mettre en cage, tout fin Renard qu'il étoit. Augut reçut le present de la meilleure gra-

* Sur Jaques de Ver, voyez Philippe de Ber-game. Fol 356. b.

grace du monde, & envoya dire au Milanois, que le Renard trouveroit bien un endroit pour sortir de sa cage, comme il le fit en effet, par une des belles retraites, dont l'Histoire ait jamais parlé *.

CXXX.

Il y a des gens d'avec qui l'on ne fort jamais sans être pleinement convaincu de l'existence du vuide.

CXXXI.

Qu'est-ce qu'un *Système*? demandoit un jour une Dame. *C'est un fagot d'idées bien lié & bien arrangé*, lui répondit-on en badinant. J'ai trouvé depuis dans Aulugelle, que *Democrite* avoit pris la résolution d'enseigner la Philosophie à *Protagoras*, parce qu'il lui avoit vû arranger & lier avec art un fagot.

CXXXII.

Un Florentin connu de Pogge avoit p. 404 besoin d'un cheval. Il en trouva un qu'on lui voulut vendre vingt-cinq Ducats. Je vous en donnerai quinze comptants, dit-il au Maquignon, & je serai votre debiteur du reste. Le Maquignon y consentit. Quelques jours après il

R 4

alla

* Pogg. *Hist. Flor.* L. III. p. 110. Abregé de cette Histoire, p. 41.

alla demander ses dix Ducats. Il faut, dit l'acheteur, vous en tenir à nos conventions. Je vous ai dit que je vous devois le reste, & je ne vous le devois plus, si je vous le payois.

CXXXIII.

p. 478. Il y avoit à Florence un si grand menteur, que jamais il n'étoit sorti une vérité de sa bouche. Un homme qui le connoissoit sur ce pied-là, lui dit, *Vous mentez*, d'aussi loin qu'il le vit. *Comment mentirois-je*, repartit-il, *je n'ai pas ouvert la bouche*. Je veux dire, que dès que vous l'ouvrirez vous mentirez.

CXXXIV.

p. 480. Il y a des choses qu'un Catholique Romain ne regarderoit que comme une médifance, si c'étoit un Huguenot qui les dit. Pogge raconte que dans un tems où l'Italie étoit menacée de la peste, un Charlatan de Moine vendoit des amulettes (a) par lesquels il promettoit qu'on seroit garanti de la peste en les pendant au col; mais en même tems il défendoit de les ouvrir pendant quin-

(a) Billets ou brefs où il y avoit des paroles ou des caractères.

quinze jours. Quand il eut fait sa moisson, il se retira. On ouvrit les billets, & on y trouva ces mots qui découvroient tout ensemble l'imposture, l'impieté & l'effronterie du Moine : *Femmes, quand vous filez, si votre fuseau vient à tomber, serrez bien le derriere en le ramassant.*

CXXXV.

Pogge nous assure qu'un certain Romain de sa connoissance étant monté sur une muraille prêchoit à des roseaux, comme si c'eût été des hommes. Là il discouroit de l'état de la Ville & des Citoyens. Il se leva un petit vent, qui agitoit les roseaux. Le fou de Prédicateur s'imaginant que c'étoient des hommes qui lui faisoient la reverence pour le remercier de son Sermon : *Messieurs les Romains, dit-il, point tant de reverences, je suis le moindre d'entre vous.* Pogge dit, que cela passa en proverbe.

p. 460.

CXXXVI.

Il y a des gens qui ont le secret de trouver leur profit dans les conseils qu'ils donnent aux autres. Il y a une Ville dans la Marche d'Ancone où c'est la coûtume d'inviter son voisin,

Ibid.

R s quand

quand on a tué un cochon. Un Bourgeois de cette ville, qui auroit bien voulu éviter cette dépense, alla prendre conseil d'un de ses comperes, qui lui conseilla de dire qu'on lui avoit volé son cochon. Le donneur d'avis ne manqua pas d'aller lui-même la nuit enlever le cochon de son compere. Le pauvre Bourgeois qui avoit été volé, s'en alla dès le matin faire ses condoleances chez le compere, & jura ses grands Dieux, que son cochon lui avoit été volé. Vous faites bien de parler ainsi, lui dit le voleur, c'est ce que je vous avois conseillé.





A V I S

SUR LES BONS MOTS

D'ÆNEAS SYLVIUS.

ANTOINE DE PALERME, de l'illustre famille des Beccadelli de Bologne, fut un des premiers hommes de Lettres, & un des plus beaux esprits du quatorzième & du quinzième siècle. Il étoit Jurisconsulte de profession, mais il fut aussi Théologien, Orateur, Historien, Poète & très-excellent Humaniste. Ses talents & ses vertus lui attirèrent l'estime & les bonnes grâces de plusieurs Grands Seigneurs, qui se firent honneur de son amitié. L'Empereur Sigismond lui donna, selon l'usage de ce tems-là, la couronne de Laurier, en qualité de grand Orateur & d'excellent Poète. Philippe Marie Duc de Milan
 avoit

avoit pour lui une estime, qui alloit jusqu'à la tendresse. Il lui faisoit une pension de huit cens Ducats d'or pour enseigner les belles Lettres à la jeunesse, & il se mit lui-même au rang de ses Disciples. Il les enseigna aussi à Alphonse Roi d'Arragon, de Sicile & de Naples, qui en fit non seulement son Précepteur, mais son Conseiller & même son ami intime. Ce Prince le combla d'honneurs, de dignitez & de bienfaits, & l'employa à plusieurs Ambassades importantes. Entre autres marques de distinction, il lui permit d'avoir les mêmes armes que lui sur son cachet, comme cela paroît par une patente de 1450. écrite de la propre main du Roi. Il n'eut pas moins de part à la faveur de Ferdinand fils & Successeur d'Alphonse. Antoine avoit érigé à Naples une belle Academie d'où il est sorti quantité de grands personages. Il mourut dans cette Capitale en 1471. âgé de 78. ans. Il s'étoit fait lui même cette Epitaphe :

*Quarite, Piorides, alium qui ploret amores,
Quarite qui Begum fortia facta canat.*

[Me

Me Pater ille ingens hominum factor atque Redemptor

Evocat, & sedes donat adire pius.

Il composa plusieurs Ouvrages tant en vers qu'en prose. On a parlé ailleurs de son *Hermaphrodite*, piece obscene, qui ne sauroit faire honneur, quelque bien écrite, qu'elle puisse être. Une de ses principales productions sont les *Dits & les Faits d'Alphonse Roi d'Arragon*, Ouvrage qui lui valut mille Ducats d'or *. *ÆNEAS SYLVIUS* Evêque de Sienne & ensuite Pape sous le nom de Pie II. fit des *Commentaires* ou plutôt des *Remarques & des Réflexions* sur ces bons mots d'Alphonse, recueillis par Antoine de Palerme. Il les met au dessus de ceux des Anciens.

Ces Reflexions d'*Æneas Sylvius* marquent en lui deux excellens caracteres, celui d'un bon Citoyen & d'un bon Evêque, & celui d'un homme animé d'un grand zele pour le Christianisme. Comme il étoit tout ensemble & Citoyen

* Tout ceci est tiré de la Bibliothèque Sicilienne d'Antonius Mongitor, Docteur en Théologie à Palerme.

Æn. Sylv. Com-
ment. in
Diët. &
Fact. Al-
fonfi. p. 8.

toyen & Evêque de Sienne, la plûpart de ses Reflexions roulent sur le salut & la delivrance de sa Patrie & de son Eglise alors opprimée par la Ligue qu'Alphonse avoit faite avec le Duc de Milan contre Venise & Florence. *Le Roi Alphonse, disoit-il, marchant à la tête de son armée contre les Venitiens & les Florentins, rencontra les Ambassadeurs de ces deux Républiques, qui venoient au devant de lui pour lui demander la paix, & il la leur donna. Ne la donnera-t-il point aux Sienois, qui se sont déclarés vaincus, & qui ont imploré sa clemence avant même qu'il eût pris les armes? Cet acte de clemence lui acquerroit d'autant plus de gloire, que comme les Venitiens & les Florentins sont beaucoup plus puissans que les Sienois, on pourroit croire que le Roi n'a donné la paix aux premiers, que dans la crainte de ne pouvoir les vaincre. Au lieu que s'il la donne aux Sienois on ne pourra l'attribuer qu'à sa générosité.* C'est ainsi qu'Æneas Sylvius ne perd aucune occasion de marquer dans ce petit Ouvrage son amour pour son Eglise & pour sa Patrie, & c'est même par là qu'il commence ses Remarques sur la pièce de son ami.

La

La guerre dont on vient de parler mettoit en feu toute l'Italie, & empêchoit le Pape, le Roi de Naples & les autres Puissances voisines d'aller secourir les Chrétiens contre les Turcs. C'est le second objet d'Æneas Sylvius dans ses Remarques. Entre autres actions de générosité d'Alphonse, Antoine de Palerme racontoit qu'un jour ce Monarque s'exposa au danger de perir pour sauver une Galere où il n'y avoit pas plus de deux cens personnes. *Que ne fera-t-il point, dit-là dessus Æneas Sylvius, pour sauver la nasselle de J. C. prête à perir par la fureur des Turcs?* Pour excuser Alphonse de ce qu'en faveur de Philippe Duc de Milan il avoit entrepris la guerre contre les Venitiens, Antoine de Palerme disoit, que ce Monarque avoit de grandes obligations * au Duc. *Il en a bien plus à J. C., dit là-dessus Æneas Sylvius, que n'entreprend-il donc la guerre contre les Turcs ennemis du nom Chrétien?* En effet Alphonse donna la
paix

* Le Duc ayant pris Alphonse prisonnier dans une guerre, lui rendit genereusement la liberté, sans exiger aucune rançon. *Ammirat. Dissert. Polit. in Tacit. L. V. Disc. 7.*

paix à l'Italie, marcha contre Mahomet à la tête d'une grosse armée, & en revint triomphant. Cet échantillon nous inspire l'envie de faire part au Public de quelques traits & de quelques bons mots, qui se trouvent dans cette piece du Prélat de Sienne.



BONS



BONS MOTS

D'ÆNEAS SYLVIUS.

I.

SI les Gots & les Lombards avoient
Seu des Alphonfes pour Rois, nous au-
rions Tite Live tout entier, & on n'au-
roit point à regretter la perte d'aucun
ancien Auteur.

Æn. Sylv.
Com-
ment. in
Di&t. &
Fact. Al-
phonfi
Reg. p. 51

II.

Alphonse approuvoit fort ce mot,
qu'il avoit lu dans la Préface d'une Ver-
sion Françoisé des Livres de S. Augus-
tin de la Cité de Dieu, *qu'un Roi sans
Lettres est un âne couronné.* Ce mot est
bon pour encourager les Princes à étu-
dier, mais il est fort outré. Un Roi
peut avoir des qualitez heroïques &
regner dignement sans savoir ni A
ni B.

III.

ibid. p. 5. Il faut que les Harpies soient en grand nombre, car je n'ai jamais vu de Cour où il n'y eût de ces oiseaux-là.

IV.

Ibid. Il faut qu'un Roi surmonte courageusement tous les obstacles dans une entreprise juste, mais quand elle ne l'est pas, il y a plus de grandeur à s'en dédire qu'à y persister. Alors il est plus glorieux d'être vaincu que de vaincre.

V.

p. 8. *Æneas Sylvius* étoit à table à Vienne chez *Julien* Cardinal de St. Ange qui présida au Concile de Basle. Comme on s'entretenoit de ce Concile il survint tout à coup un petit tremblement de terre. L'Ambassadeur de Cologne qui étoit des conviez avoit déjà quitté la table, & entraînoit tous les autres, lorsque le Cardinal Julien leur dit d'un grand sang froid : *O mes amis, prenez courage, nous parlions tout à l'heure du Concile de Basle. Il a fait trembler toute la terre, mais il ne l'a pas renversée.*

VI.

p. 13. Il y avoit à Cologne un Peintre fort
habi-

habile, mais paresseux & yvrogne. Il avoit engagé au cabaret plusieurs images de notre Seigneur. Comme on lui demandoit pourquoi il ne les vendoit pas. C'est, dit-il, que j'aime mieux être Chrétien que Juif.

VII.

François Philelphe envoya des Satyres de sa façon au Roi Alphonse, Æneas Sylvius disoit là-dessus : „ Apparemment „ Philelphe a lu ce que les Anciens ont „ écrit du Poëte Grec Oppien, qui ayant „ envoyé à Antonin le pieux son Poëme „ sur la nature des passions, reçut une „ piece d'or pour chaque vers.

Vossius prétend que c'est Antonin Caracalla.

VIII.

Marian Socin, célèbre Jurisconsulte du quinzième siècle, negligea beaucoup ses études depuis qu'il se fut marié. Comme on lui alleguoit l'exemple de Socrate, qui depuis son mariage n'avoit pas moins étudié qu'auparavant. Je n'en suis pas surpris, dit-il, Xantippe étoit laide & mechante, ma femme est bonne & d'une grande beauté.

C'étoit le grand-pere de l'Hérésiarque Fauste Socin.

IX.

S. Bernardin de Sienne dont on a parlé ailleurs, disoit qu'il n'étoit permis de prêter à interêt, qu'à ceux

qui n'avoient pas le moyen de rendre le capital.

X.

Quelques Grands de Hongrie étant entrez un jour dans le Palais de Sigismond leur Roi à dessein de le prendre prisonnier ou de le massacrer, ce Prince s'avança vers eux, & leur dit, „ Y „ a-t-il quelcun d'entre vous assez hardi, pour mettre la main sur moi ? „ Quel mal ai-je fait pour meriter la „ mort ? Mais si tel est votre dessein, „ qu'un d'entre vous s'avance & se batte „ seul à seul avec moi, s'il en a le „ courage ”. Un langage si magnanime les fit retirer tous.

X I.

L'Empereur Frederic ayant été couronné à Rome, alla rendre visite à Alphonse Roi de Naples. Quand il fut de retour en Allemagne, on lui demanda ce qu'il avoit vu de plus memorable dans son Voyage. *J'ai vu, dit-il, Alphonse qui est le plus grand & le plus prudent des Rois qui regnent à present.* Comme on n'approuvoit pas qu'étant Empereur, il eût été rendre visite à un Roi. *Il est vrai, dit-il, que l'autorité d'un Empereur est plus grande que*

celle d'un Roi, mais Alphonse est plus grand que Frederic.

XII.

On apporta un jour à l'Empereur Sigismond quarante mille Ducats d'or, qu'il fit mettre dans la chambre où il devoit coucher. Etant au lit il révoit avec tant d'inquietude sur l'emploi qu'il feroit de cet argent, qu'il ne put jamais attrapper le sommeil. C'est ce qui lui fit prendre la résolution de mander à minuit ses Ministres d'Etat & ses Généraux. Ils vinrent fort allarmez d'un ordre si extraordinaire. Dès qu'ils furent entrez dans la chambre, l'Empereur ouvrit son coffre & leur distribua cet argent. Vous n'avez, leur dit-il ensuite, qu'à vous retirer; je m'en vais dormir tranquillement, puisque ce qui m'avoit ôté le sommeil est parti avec vous.

XIII.

L'Empereur Frederic III. n'avoit jamais goûté de vin non plus qu'Eleonor son Epouse. Les Medecins ayant conseillé à cette Imperatrice d'en user pour avoir lignée, Frederic dit qu'il aimoit mieux que sa femme fût sterile, que sujette au vin. Quand on le rapporta à Eleonor; Quoique j'aime moi

Epoux à l'égal de la vie, dit-elle, & que je lui obeïsse toujours avec plaisir, j'aimerois mieux mourir qu'obeïr, s'il me commandoit de boire du vin.

XIV.

Il y a dans la vie de cet Empereur des traits de clemence & de generosité fort remarquables. Après la mort d'Albert Roi des Romains, les Electeurs s'assemblerent à Francfort pour éli-re un Empereur. Un certain *Jean de Gers* Westphalien, qui avoit été Protonotaire de Sigismond, y alla pour s'opposer à l'élection de Frederic, contre qui il inventoit mille calomnies. Frederic fut néanmoins élu. Mais comme il alloit à Rome pour y recevoir la Couronne Imperiale, Gers écrivit à Nicolas V. pour empêcher ce Pape de couronner l'Empereur. Ce Prince fut tout cela, mais au lieu de s'en vanger, il laissa Gers jouïr paisiblement de ses biens à Vienne, sans lui temoigner jamais le moindre ressentiment.

XV.

Le même Prince étant allé à Aix la Chapelle pour se faire couronner, Albert son frere se ligua contre lui avec les Comtes de Cillei. Ils lui enleverent

la Carniole, les Villes de *Laubach*, de *Kreinsbourg*, de *Trieste*, & souleverent la *Carinthie* & la *Stirie*. Comme ses amis lui conseilloient de differer le dessein de son Couronnement pour aller défendre son patrimoine, lui disant que l'Empire étoit l'affaire du public, que la défense de son païs étoit la sienne propre, il répondit, qu'il vouloit faire les affaires du public par lui-même & les siennes par procureur ; il se contenta d'envoyer des troupes & des Généraux contre ses ennemis, & continua sa route. Après son couronnement il trouva que son frere & les Comtes avoient été battus. Il fit venir son frere, lui pardonna, & le rétablit dans ses Etats, content de lui avoir reproché son infidélité.

XVI.

Les anciens Comtes de Wirtemberg étoient déjà puissans & redoutables dans le quatorzième siècle, quoiqu'ils n'eussent pas encore la qualité de Princes. *Æneas Sylvius* les taxe de rebellion contre l'Eglise & contre l'Empire. Un Gentilhomme qui avoit été fort avant dans leurs interêts quitta leur parti & s'étant retiré à la Cour de l'Empereur *Henri septième*, il ne cessoit de

médire d'eux comme de brigands & de rebelles à l'Empire & à l'Eglise. *Taisez-vous, fourbe*, dit l'Empereur, *on ne vous croiroit pas, si vous les louiez, parce qu'on les connoît bien, mais on ne vous croit pas non plus, quand vous les blâmez, après avoir été si fort de leurs amis.*

XVII.

On lui rapporta un jour, que quelcun avoit médit de lui? „ Ne savez-vous pas, répondit-il, qu'il est d'un Prince comme d'un blanc toûjours en bute à des fleches? La foudre tombe sur les édifices élevez, & passe les petits. Nous sommes encore trop heureux quand on ne nous attaque que par des paroles.

XVIII.

Alphonse, disoit *Æneas Sylvius*, est non seulement sàvant lui-même, mais il aime les Savans. Chose rare dans notre siècle, où la plupart des Rois ressemblent aux *Norciens* *, qui ne veulent point recevoir de gens de Lettres dans leur Conseil.

XIX.

* *Norcia*, Espece de petite République sur les terres du Pape dans le Duché de Spolète.

XIX.

Le Roi Alphonse ayant trouvé une Medaille de Neron, où il s'attribuoit la gloire qu'on a donnée à Auguste d'avoir fermé le Temple de Janus, c'est-à-dire, donné la paix à l'Univers, traitoit Neron de fou, de se repaître d'une gloire qu'il n'avoit point acquise. Æneas Sylvius concluoit de là que ce seroit mal faire sa cour à Alphonse, que de lui donner de fausses louanges. La consequence n'est pas toujours juste. Il n'y a souvent point de gens qui favourent mieux la flaterie que ceux qui déclament le plus contre elle. Au moins est-ce un aveu que l'Empereur Sigismond faisoit de lui-même. Cependant l'Histoire dit que ce même Empereur donna un jour de bons soufflets à quelqu'un qui le louoit excessivement. *Pourquoi me battez-vous?* lui dit le flateur; *Pourquoi me mordez-vous?* repliqua Sigismond.

XX.

Tout le monde fait le Proverbe Italien, *Tu m'aduli, mà tù mi piace;* „ Vous me flattez, mais vous me faites „ plaisir “. Mais tout le monde ne fait pas que c'étoit le proverbe favori

de Jean XXIII. *Je n'ignore pas, disoit-il, que tout le bien qu'on dit de moi est faux, mais je l'écoute avec plaisir.*

XXI.

Præf.

Æneas Sylvius, qui fut depuis Pape sous le nom de Pie II. fut fait Secrétaire de l'Empereur Frederic III. par la faveur de l'Evêque de *Chiemzée* *. Cet Empereur donna à l'Evêque quelques Lettres d'Æneas Sylvius à examiner. Le Prelat les barbouilla en quelques endroits, sans y rien corriger, que par ci par là & même quelquefois mal à propos. Æneas Sylvius en ayant fait des reproches à l'Evêque; *Je n'en ai usé ainsi, dit ce dernier, qu'afin que vous vissiez que j'ai lu vos Lettres, & de peur que vous n'entraissiez en défiance de votre Ouvrage, comme vous auriez pu faire, si je n'y avois rien remarqué.* C'est ainsi qu'Æneas Sylvius dit à Antoine de Palerme, qu'il en avoit usé à l'égard de son Ouvrage sur les faits & les dits d'Alphonse.

XXII.

Il n'y a point d'homme au monde, qui ne soit hypocrite en quelque chose.

Le

* Ville Episcopale du Cercle de Baviere.

Le Comte *Gaspard de Schlick*, qui avoit été Chancelier de trois Empereurs, disoit à *Frederic III.* qu'il vouloit se retirer du monde, parce qu'il étoit rempli d'hypocrites & de fourbes. *Il faudra donc*, lui dit cet Empereur, *que vous vous retiriez aux Terres Australes inconnues; encore y aura-t-il de l'hypocrisie, quand vous y serez, à moins que vous ne soyez un Dieu, & non pas un homme* *.

XXIII.

Alphonse Roi de Naples & de Sicile, eut un jour la curiosité d'aller entendre le Jeudi saint, un Moine Dominicain prêcher sur l'Eucharistie †. Après le Sermon, le Prédicateur croyant n'en avoir pas encore assez dit, proposa plusieurs questions fort vaines & fort subtiles sur ce Sacrement. Le Roi lui en fit une à son tour. *Mon Pere*, lui dit-il, *ces jours passez quelcun ouvrit un vase d'un or très-pur & qui étoit bien fermé. On avoit mis une hostie dans ce vase, & il n'y trouva rien qu'un ver.*
Le

* *Ultrà Sauromatas* &c *Juven. Sat. II. 1.*

† On ne dit pas où. Le Moine étoit Sicilien & s'appelloit *Antoine Antonin.*

Le ver ne pouvoit s'être engendré de l'or, qui, comme je l'ai dit, étoit très-fin, & le vase d'ailleurs étoit fermé de tous cotéz. Il ne pouvoit pas non plus naître des accidens, puis qu'ils étoient là sans sujet. Il falloit donc que le ver eût été produit du corps de Jesus-Christ. Mais de la substance de Dieu, il ne peut rien se produire que Dieu. Donc un ver est Dieu. Répondez à cela. Le Moine n'eut rien à repliquer. Mais la compagnie en conclut que le Roi avoit fort bien fait de visiter l'école des Dominicains, pour y reprimer les subtilitez de la Scholaistique, qui ne sert le plus souvent qu'à profaner la Religion, à l'exposer aux railleries des libertins, & dont les conséquences sont quelquefois non seulement des extravagances, mais des impietez & des blasphemes.

XXIV.

Tout le monde fait quel étoit le caractère de l'Empereur Wencelas Roi de Boheme. Un de ses grands vices étoit l'yvrognerie. Si jamais, disoit-il, il m'arrive de piller les villes d'Italie, j'en donnerai tout le butin à mes Soldats, & ne me réserverai que le vin; mais si quelqu'un entre dans ma cave sans

mon ordre, je lui ferai couper la tête. On n'ignore pas non plus que cet Empereur fut déposé par les Electeurs, & c'est même une grande question en Politique, si ce fut légitimement. Quoiqu'il en soit, Robert de Bavière* ayant été mis en sa place, toute l'Allemagne le reconnut hormis ceux de Nuremberg. Combattus qu'ils étoient entre la crainte de violer leur serment, & celle de s'attirer à dos le nouvel Empereur, ils envoyèrent à Wenceslas le prier de les degager de leur serment de fidélité, lui offrant pour cela vingt mille Ducats. *Je vous en degage,* dit-il, *pourvu que vous m'envoyiez quatre chariots de vin de Baccara.*

XXV.

C'est une grande honte aux Prêtres d'Italie, disoit Æneas Sylvius, de n'avoir jamais lû une seule fois, le Nouveau Testament. Parmi les Thaborites, il n'y a pas une femme qui ne puisse rendre raison du Vieux & du Nouveau. Il leur rend encore ce témoignage

ge

* Joffe Duc de Moravie succeda à Wenceslas, mais il ne vécut que six mois, depuis son élection.

ge qu'ils avoient exterminé à Prague tous les cabarets & les lieux de débauche.

XXVI.

p. 221

Jean Corvin Hunniade Comte de *Bistriks*, Gouverneur du Royaume de Hongrie, Général des Armées de *Ladislas*, fut un des grands Capitaines du quinzième siècle, la terreur & le fleau des Turcs, l'appui des Chrétiens. Il n'étoit pas de naissance. Un jour *Ulric Comte de Cillei* lui envoya dire, qu'il auroit bien voulu avoir une conférence avec lui. *Je le veux bien*, dit *Hunniade*, *pourvu que vous veniez dans mon camp.* „ Je n'en ferai rien, dit *Cillei*, „ je suis Prince, né de Prince, & vous „ n'êtes qu'un homme nouveau, anno- „ bli de nos jours “. *Ce n'est pas à vos ancêtres*, repliqua *Hunniade*, *que je me compare ; C'est à vous. Vous n'avez votre noblessè que par le sang, je l'ai acquise en combattant pour la Religion Chrétienne, & je prépare à ma posterité plus de gloire, que vos ancêtres ne vous en ont pu donner. La race des Comtes de Cillei va finir en vous, sans que vous l'ayez illustrée par aucune belle action, & celle des Comtes de Bistriks commence glorieusement en moi.*

XXVII.

XXVII.

Théodoric Archevêque de Cologne, étoit un des grands Prélats de son tems. Un jour l'Empereur Sigismond lui demanda, par quel moyen on pouvoit être heureux. *Il ne faut pas l'esperer dans ce monde*, dit le Prelat. Mais, continua l'Empereur, quel chemin faut-il prendre pour arriver au bonheur celeste? *Il faut marcher droit*, repliqua Théodoric. Qu'entendez-vous par marcher droit? demanda Sigismond. *Il faut toujours vivre comme vous promettez de faire, quand vous avez la goute ou la gravelle, ou quelque grande maladie.*

XXVIII.

Amédée Duc de Savoye élu Pape au Concile de Basle sous le nom de Felix V. offrit en mariage à l'Empereur Frederic sa fille, qui étoit jeune & belle avec deux cens mille Ducats de dot. Frederic eut horreur de cette proposition. *Les autres*, dit-il, *vendent le Pontificat, celui-ci le veut acheter.*

XXIX.

Un jour que les Courtisans de Sigismond se plaignoient de la médifance des Allemands, qui osoient mal parler de leur Prince; *Est-il surprenant*, dit-il

il en souriant, *qu'ils parlent mal, puis que nous faisons mal?*

XXX.

Un Religieux prêchant devant l'Empereur Albert, ce Prince s'endormit. Le Prédicateur demanda là-dessus au peuple, s'il croyoit qu'il y auroit des Princes sauvez. Après avoir rendu la chose fort difficile & fort douteuse; *Vous vous trompez, dit l'Empereur, on peut esperer le salut des Princes qui meurent au berceau après avoir été baptisez.*

p. 32.

XXXI.

Ibid.

Zisca, Général des Hussites, avoit perdu un œil dans son enfance en jouant avec ses camarades; il perdit l'autre au siège de quelque place. Tout aveugle qu'il étoit il battit diverses fois les Bohémiens & les Allemands. Etant au lit de la mort on lui demanda, ce qu'il vouloit qu'on fit de son corps après sa mort. „ Jetez-le, *dit-il*, aux bêtes „ sauvages, après en avoir ôté la peau „ dont vous ferez un tambour pour „ vous en servir à la guerre. Les ennemis n'ont pu soutenir ma vuë pendant que j'ai vécu, ils ne soutiendront pas non plus le son de ce tambour.

XXXII.

XXXII.

Frederic, Comte de Cillei, étoit un homme perdu de débauches. Il tua sa femme pour s'abandonner tout à son aise à des concubines. A l'âge de quatre-vingt-dix ans, un de ses amis lui ayant dit, qu'il étoit tems de penser à la mort, c'est cè que je fais actuellement, répondit il, car j'ai ordonné qu'on mît cette inscription sur mon tombeau: *C'est ici pour moi la porte des Enfers. Ce que j'y trouverai, je n'en sais rien. J'ai eu de grands biens, dont je ne remporte rien, non plus que de ce que j'ai bu & mangé, & de ce qu'une volupté insatiable a englouti.* Voilà, lui dit son ami, l'építaphe d'un Sardanapale, plus digne, au jugement d'Aristote, d'être écrite sur le sepulchre d'un bœuf, que sur celui d'un homme.

XXXIII.

Dante étoit un homme fort appliqué à ce qu'il méditoit, & à ce qu'il lisoit. Un jour qu'il étoit allé à un spectacle public, il entra dans la boutique d'un Libraire, d'où on pouvoit tout voir. Il trouva sous sa main, un Livre de son goût, qu'il devora avec un si grand appetit, qu'à son retour il jura, qu'il

Tom. II.

T

n'avoit

p. 81

p. 111

n'avoit rien vu, ni rien entendu de ce qui s'étoit passé & de ce qui s'étoit dit sur la place. Je connois un homme, qui étant allé à l'Eglise de S. Pierre à Geneve pour voir l'élection des Senateurs, s'enfonça si profondement dans la lecture des *Meditations du P. Malebranche*, qu'il ne regarda pas l'élection, & ne put au sortir de là dire, comment elle s'étoit faite. Je doute fort qu'il soit à présent de ce goût-là.

XXXIV.

Ce qu'on appelle le Martyre est une preuve fort équivoque de la vérité d'une Religion; S. Augustin avoit raison de dire, que ce n'est pas le supplice qui fait le Martyre, mais la cause. Albert, Duc d'Autriche, persecuta cruellement les Juifs avant que d'être Empereur. Il avoit même donné un Edit par lequel il ordonnoit de les faire tous mourir dans ses Etats; s'ils n'embrassoient le Christianisme. Plusieurs se faisoient baptiser par la crainte du supplice. Il y en eut un de ceux-là, que Frederic III. qui fut depuis Empereur, prit en si grande amitié qu'il vivoit avec lui comme avec un frere. Quelques années après le Profelyte gagné, à ce qu'on prétend;

par

par argent, déclara qu'il vouloit reprendre sa première Religion. Le Prince n'oublia rien pour l'en détourner, éclaircissimens, exhortations, promesses, menaces, prières, larmes, il mit tout en œuvre, mais inutilement. Enfin il fut obligé avec beaucoup de regret à l'abandonner à sa mauvaise destinée. Le Juif condamné au feu fut conduit au supplice sans être enchaîné, comme il l'avoit demandé. Dès qu'il vit le bucher, il se mit à chanter un hymne en Hébreu, se jetta lui-même dans les flammes, & en fut consumé sans discontinuer de chanter les loüanges de Dieu.

XXXV.

Quand Zisca pilloit les villages, il ne se reservoit du butin que les *toiles d'araignée*. C'est ainsi qu'il appelloit les jambons & les saucisses, qui pendoient au plancher des Païsans.

XXXVI.

Albert Duc d'Aûtriche eut de longues guerres avec les Bohemiens avant que d'être Empereur. Un jour qu'on lui demandoit à qui il vouloit donner le commandement de son Armée: *Si vous voulez*, dit-il, *un autre Chef que moi*,

vous n'avez que faire de m'appeller Duc d'Autriche.

XXXVII.

Dans le combat qui décida de l'Autriche en faveur de l'Empereur Rodolphe & où fut tué Ottocarus Roi de Boheme son concurrent, l'Armée de l'Empereur souffroit beaucoup de la soif. On enleva à un Païsan un vase plein de biere, qu'il portoit aux moissonneurs, & on le presenta à l'Empereur pour se desalterer. *Rendez, dit-il, cette cruche, ce n'est pas moi qui ai soif, c'est mon armée.*

XXXVIII.

Frederic Duc d'Autriche, surnommé le Vieux, oncle de l'Empereur Frederic III. prenoit souvent plaisir à se déguiser en Villageois, & alloit se louer aux Païsans pour labourer, moissonner & travailler comme eux. Là il s'entretenoit avec eux sur tout ce qui se passoit à sa Cour, se mettant lui-même sur les rangs sans être connu, il entendoit tout ce qu'on disoit de lui. Quand on lui demandoit la raison de cette conduite. *C'est, dit-il, que sans cela je ne saurois apprendre aucune verité sur mon chapitre.*

XXXIX.

XXXIX.

Le Roi Alphonse étoit un Prince fort liberal envers les Gens de Lettres, il n'y avoit que les Astrologues à qui il ne faisoit aucun bien; il ne les souffroit pas même à sa Cour. Un jour qu'on lui en demandoit la raison, quelqu'un répondit pour lui: *Comme il n'y a que des fous qui se mêlent de regler les Astres, & que les sages sont au dessus de leurs influences, c'est aux Princes qui ne sont pas sages à honorer les Astrologues, & non à un Prince sage, comme Alphonse.*

p. 42.

XL.

Pierre de Montalcino étoit un Astrologue célèbre au commencement du quinzième siècle. Pendant le Concile de Constance il publia une Prophetie, où il prédisoit que Sigismond seroit couronné à Rome cette année-là, & que Jean XXIII. se retireroit du Concile avec gloire. Le premier de ces événemens n'arriva que plusieurs années après, & le second fut tout opposé à la prédiction. Comme on le reprochoit à l'Astrologue, *C'est, dit-il, que j'avois à juger de deux fous, dont je desferois Pto-*

Ibid.

lomé * lui-même, de rien predire de juste.

X L I.

Duché en
Silefie aux
confins de
la Mora-
vie.

p. 44.

Un Duc de *Troppau* avoit épousé quelque Princesse Lithuanienne. Comme il alloit au devant d'elle, il apperçut à sa suite un jeune homme bien fait & vigoureux, couché mollement sur le duvet dans une caleche suspendue. Ne sachant si c'étoit son frere ou quelcun de ses parens, il voulut s'en éclaircir.

„ C'est, *lui dit-on*, la coutûme en
„ Lithuanie, que les femmes de qua-
„ lité tiennent chez elles, un ou plu-
„ sieurs hommes, pour faire les fonc-
„ tions du mari, en cas qu'il devienne
„ malade ou qu'il soit absent. Le pre-
mier mouvement du Duc fut de faire dechirer le jouvenceau par les chiens, mais il se contenta de le renvoyer chez lui au plus vite.

X L I I.

Ibid.

Quelque Gentilhomme rodomont méprisoit un jour les Magistrats en présence de Sigismond, & témoignoit ne faire cas que des gens de guerre: *Tai-
sez-*

◊ Claude Ptolomé, Mathématicien & Astro-
gome celebre dans le second siècle.

sez-vous, fanfaron, lui dit l'Empereur, si ceux qui gouvernent le faisoient justement, nous n'aurions point besoin de gens de guerre.

XLIII.

On apporta un jour à Frideric III. des Lettres que Gaspard de Schlick son Chancelier écrivoit en Hongrie. Comme on lui conseilloit de les ouvrir, parce qu'on soupçonnoit qu'elles contenoient quelque projet de trahison. *Je croi, dit l'Empereur, que Gaspard est honnête homme, & qu'il m'est affectionné. Si je me trompe, j'aime mieux, que mon erreur se découvre d'elle-même, que par mes soins & ma défiance.*

Ibid.

XLIV.

Vitolde Duc de Lithuanie prétendoit que le peuple devoit être sujet aux Loix, mais que les Loix devoient être assujetties au Prince. C'est pour cela qu'il affectoit de se mettre au dessus des Loix & des coûtumes de son pais. Il ordonna par un Edit à tous ses Sujets, de se faire raser, contre leur usage, & laissa croître sa barbe, pour se distinguer par cette prétendue marque de Majesté. Le projet ne réüssit pas. Les Lithuaniens protesterent, qu'ils per-

p. 45. 46.

droient plutôt leur vie que leur barbe. Le Duc se fit donc raser, & défendit à tous ses Sujets de le faire sur peine de la vie. Lequel est le plus bizarre, du Prince ou des Sujets? C'est une espece de Tyrannie au Prince de gêner ses Sujets sans nécessité & sans fruit. C'est une opiniâtreté & une rebellion aux Sujets, de ne pas obéir dans une chose indifferente.

X L V.

p. 48.

Il mourut en Autriche à l'âge de 93. ans un homme qui avoit toujours vécu dans les plaisirs & dans le vice, sans que sa santé ni sa fortune eussent jamais souffert la moindre atteinte. *C'est là, disoit là-dessus l'Empereur Frideric III. une preuve d'une autre vie. Car s'il y a un Dieu juste qui gouverne le Monde, comme la Raison & la Religion nous l'apprennent, il faut que les ames au sortir du corps, passent dans d'autres lieux pour recevoir leur peine ou leur recompense, puis qu'on ne la reçoit pas dans ce monde.*

X L V I.

p. 49.

Un Bourgeois de Prague prêta un jour cent mille Ducats à Charles IV. qui lui en fit son billet. Le lendemain le Citoyen invita l'Empereur à dîner

. avec

avec un bon nombre de grands Seigneurs. Quand on fut au dessert le Bohemien se fit apporter le billet de l'Empereur dans un bassin d'or, & lui dit, *Sire, les autres mets, que j'ai presentez, ont été communs à toute la compagnie, celui-ci sera pour votre Majesté seule. Je vous donne ce que je vous ai prêté, & je vous rends votre billet.*

XLVII.

On raconte de l'Empereur Charles IV. une action d'une clemence & d'une grandeur d'ame peu commune. On vint un jour lui donner avis, qu'un certain homme gagné par une somme d'argent que lui promettoient quelques ennemis de ce Prince, avoit resolu de l'assassiner ou de l'empoisonner. Il fit venir cet homme chez lui & ne se vengea de son mauvais dessein, qu'en le comblant de bienfaits. *Il me fait,* dit-il, *de la peine que vous n'avez pas le moyen de marier votre fille qui est déjà grande. Tenez, voilà mille Ducats pour sa dot.* On peut juger de la surprise & de la confusion de ce traître, qui s'en alla se dédire de son criminel engagement.

T s

XLVIII

XLVIII.

Le même Empereur aimoit les Lettres & les Savans. C'étoit lui, qui en 1347. avoit fondé l'Université de Prague. Il alla un jour entendre soutenir quelques Theses, & il y prit tant de plaisir, qu'il y demeura quatre heures entieres. Les Courtisans ennuyez & impatientes, l'avertissoient qu'il étoit tems d'aller dîner. *C'est*, leur dit-il, *ici mon repas.*

XLIX.

p. 27. L'Empereur Frideric III. disoit que les Princes durs & cruels devoient extrêmement craindre la mort, parce qu'ils trouveroient dans l'autre vie, un Juge aussi impitoyable, qu'ils l'avoient été dans celle-ci.

L.

Ibid. Le même Empereur disoit, qu'il lui étoit impossible de se plaire avec des sots ou des fous, & qu'il haïssoit comme la mort les gens superbes & glorieux. C'est le moyen de se bien ennuyer dans le Monde. Il est partagé entre la sottise ou la folie, & l'orgueil, & souvent ces deux caracteres y sont réünis. Pour peu qu'on ait d'esprit, de savoir, de merite & de quelque distinction que
ce

ce soit, c'est un orgueil ou une fatuité insupportable. Les sots fourmillent.

Un mérite orgueilleux c'est un bel œillet qui creve.

L I.

St. Bernard Abbé de Clervaux étoit p. 28;
un Moine d'une grande abstinence. Un jour qu'il avoit des hôtes chez lui son hospitalité lui fit passer les bornes de sa temperance ordinaire. Ses Moines lui en firent des reproches. *Ce n'est pas moi, dit-il, c'est la charité qui a bu & mangé.*

L II.

Sigismond Roi de Hongrie & depuis Empereur, avoit été arrêté prisonnier par les Grands de son Royaume. Il étoit gardé par deux Gentilshommes de la Maison de Gava, dont il avoit fait mourir le pere, & qui étoient proches parens du Comte de Cilley. Pour obtenir sa liberté il promit d'épouser Barbe fille de ce Comte, & il tint parole. L'Histoire nous représente cette Princesse, d'une galanterie qui alloit jusqu'à la prostitution. Lors que l'Empereur son mari fut mort p. 29.
on l'exhortoit à imiter l'exemple de la chaste tourterelle. *Si vous voulez, dit-elle,*

elle, me proposer des bêtes pour modèle, proposez-moi les pigeons & les moineaux.

LIII.

J'ai lu dans un vieux Manuscrit, qu'au Concile de Constance, l'Electeur de Saxe ordonna à son Conseiller de lui faire une liste exacte de toutes les Courtisannes qui étoient alors dans la ville. Il le fit, autant qu'il put, car il y en avoit beaucoup. Comme l'Electeur se plaignoit qu'elle étoit incomplète. *Si vous voulez*, dit-il, *que je les y mette toutes, il faut donc y mettre la première.* Il entendoit par-là l'Impératrice Barbe.

LIV.

Æneas Sylvius disoit que si quelcun devoit être content des faveurs de la fortune, c'étoit Alphonse, puis qu'il possédoit les Empires de trois Divinitez. Dans l'Espagne celui de *Pluton*, dans la Sicile & dans les Isles voisines celui de *Neptune*, & dans l'Italie celui de *Jupiter* *.

LV.

* *Latin* étoit un des titres de Jupiter. *Jupiter Latinus*.

L V.

Jaques Archevêque de Treves étoit un Prélat d'un grand mérite; mais fort ambitieux & d'une avidité insatiable. Etant un jour auprès de Frideric III: il faisoit demande sur demande à cet Empereur. *Si vous ne mettez fin, dit-il, à vos demandes, je trouverai bientôt le commencement de mes refus.*

L V I.

C'est un grand mot de Metellus. Aulugel
L. I. C. 63
 „ Les Dieux peuvent beaucoup, dit-
 „ il; mais ils ne doivent pas nous ai-
 „ mer plus; que ne nous aiment nos
 „ parens. Or nos parens nous deshéri-
 „ ritent à la fin, quand nous leur des-
 „ obéissons continuellement. Qu'avons-
 „ nous donc à attendre des Dieux, si
 „ nous perséverons dans notre mauvais
 „ train? Il n'est pas juste que les Dieux
 „ soient favorables à des gens qui sont
 „ ennemis d'eux-mêmes. * Les Dieux
 „ aiment la vertu, mais ils ne la don-
 „ nent pas par force.

L V I I.

Fabrice Général Romain n'étoit pas Aulug.
riche. L. I. C. 143

* *Dii immortales virtutem approbare, non adhibere debent.*

riche. Les Samnites qui savoient cela, lui envoyèrent des présens considérables, pour lui témoigner leur reconnaissance de ce qu'il leur avoit donné la paix. Il ne les accepta pas, mais portant ses mains aux oreilles, aux yeux, au nez, à la bouche, à l'estomach, il dit aux Ambassadeurs des Samnites, que *tant qu'il sauroit commander à tout cela, il n'auroit besoin de quoi que ce soit.*

L V I I I.

Id. L. I. C. 15. C'est un bon mot d'Aulugelle. *Il ne faut pas que la Langue flotte dans la bouche. Il faut qu'elle soit tellement enchaînée avec l'esprit, qu'il ne lui échappe rien que par son ordre.*

L I X.

Id. L. II. C. 1. C'étoit une grande sottise à Socrate de demeurer comme il faisoit souvent, au rapport d'Aulugelle, des journées entières debout comme un piquet dans la même posture sans branler & sans cligner les yeux, pour s'accoutumer à la patience. Il est vrai qu'ayant une aussi méchante femme que Xantippe, il en avoit grand besoin.

L X.

Id. L. II. C. 2. Un Proconsul Romain étoit allé à Athenes avec son Pere qui n'étoit que par-

particulier, pour visiter le Philosophe Taurus. Dès qu'ils furent entrez, Taurus présenta au pere la seule chaise qui étoit dans sa chambre. Le pere la refusa, & dit qu'il falloit la donner à son fils parce qu'il étoit Magistrat. *Asseyez-vous toujours sans préjudice*, dit-il au pere, *en attendant que nous examinions, lequel des deux doit s'asseoir le premier, ou du pere qui n'est que particulier, ou du fils qui est Magistrat.* Le pere s'assit & Taurus décida, que dans les occasions publiques un pere particulier devoit relâcher de son droit en faveur de la Magistrature de son fils, mais que hors de là, la nature reprenoit ses droits.

L X I.

Autrefois les Romains laissoient croître leur barbe *. Ce ne fut qu'en 454. de la fondation de Rome qu'ils firent venir des Barbiers de Sicile, au rapport de Pline †. Depuis ce tems-là ils se rasoient grands & petits, & ils commençoient de le faire à l'âge de 20. ans, comme l'Histoire dit que firent Caligu-

* Agell. L. III. c. 4. Pitisc. Lex. Ant. Rom. sub voce *Barba*.

† Plin. Hist. Nar. L. VII. p. 107.

gula & Neron. Adrien changea cette coutume, il laissa croître sa barbe & les autres Empereurs l'imiterent.

L X I I.

C'étoit une belle action ; que celle
 Agell. L. de Cadicius Tribun dans l'armée des
 III. c. 4. Romains, lors de la première guerre
 de Carthage. L'Armée Romaine étoit
 enveloppée par la Carthaginoise, dans
 un endroit où elle ne pouvoit éviter
 d'être taillée en pièces. Le Tribun
 pour la sauver conseilla au Consul de
 détacher 400. hommes pour aller oc-
 cuper une certaine colline qu'il lui mon-
 troit ; afin que pendant que l'ennemi
 s'amuseroit contre ce détachement,
 l'armée pût échapper. *Fort bien, dit*
le Consul, mais qui est-ce qui voudra me-
ner ces 400. hommes à la boucherie ?
C'EST MOI, répondit le Tribun. *Je*
veux bien me sacrifier pour vous & pour
la République. Allons, mes amis, dit-il
sur le champ aux Soldats, il est necessari-
re d'aller là & il n'est pas nécessaire
d'en revenir. Le stratageme réussit.
 Les ennemis donnerent dans le piège,
 & les 400. hommes se défendirent assez
 long-tems pour donner à l'armée Ro-
 maine celui de se retirer. Il n'en échapa
 pa

pa que le Tribun, qui fut reconnu entre les bleffez. Caton & Seneque ont comparé cette action à celle de Leonidas dont il est parlé dans Herodote. Mais Caton se plaint, que l'action de Leonidas, & des 300. hommes qui périrent avec lui aux Thermopyles a été célébrée par des monumens & des statues, & transmise à la posterité par l'Histoire, au lieu qu'on n'a presque point parlé de celle de Cædicius.

Senec.
Ep. 82.

Herodot;
L. VII.
p. 224.

LXIII.

On disoit à Rome des gens malheureux, qu'ils avoient le cheval de *Sejus*, *Habet equum Sejanum*. Voici l'Histoire ou la Fable de ce cheval. Un certain Cneius Sejus avoit un cheval d'une beauté extraordinaire, qu'il prétendoit être de la race des chevaux de Diomedé. Mais il y avoit cette fatalité attachée à ce cheval, que tous ceux qui le possédoient faisoient une fin malheureuse. En effet Marc Antoine fit trancher la tête à *Sejus* maître du cheval. *Dolabella* qui l'avoit acheté trois mille Ducatons se tua lui-même pour ne pas tomber entre les mains de *Cassius*. Ce dernier qui herita de ce che-

Agell. L:
III. c. 9.

val en fit de même aussi bien que *Marc Antoine* qui voulut l'avoir après avoir vaincu *Cassius*.

L X I V.

Agell.
Ibid.

On disoit aussi à Rome d'une chose qui portoit malheur, *c'est l'or de Toulouse*, parce qu'un Consul Romain nommé *Cæpio* ayant pillé Toulouse, tous ceux qui touchèrent l'or qu'on trouva dans les Temples de cette ville, périrent misérablement.

L X V.

Agell.
IX. 15.

On peut dire de la plupart des Prédicateurs, qui décident en chaire de toutes choses si à leur aise, parce que personne ne les contredit, ce que disoit un célèbre Rheteur * d'un homme qui ayant disputé tout seul dans une harangue, s'en alloit fort content de lui-même, sans attendre le jugement de ses auditeurs. † *Ce jeune homme est fort éloquent sans contradiction.*

L X V I.

Plutarque comparoit les oreilles d'un curieux à des ventouses, qui attirent tout ce qu'il y a de mauvais.

L X V I I.

* Antoine Julien, Rheteur & bel esprit du tems d'Adrien.

† *Adolescens hic sine controversia disertus est.*

LXVII.

Ce même Philosophe appelloit fort agréablement l'adultere, *la curiosité des plaisirs d'autrui.* Plutarch.)
Moral.
p. 518,
520.

LXVIII.

C'est une archive fort ennemie des Muses & des Graces, qu'une tête qui ne se remplit que des défauts & des sottises d'autrui. C'est encore un mot de Plutarque.

FIN du Recueil de bons Mots.



SUPPLEMENT.

ON avoit resolu d'abord de donner à la fin de cet Ouvrage, les Lettres de Pogge qui se trouvent manuscrites dans la fameuse Bibliotheque de Wolffenbutel & qui n'ont pas encore vu le jour, au moins que l'on sache. Mais on a changé de dessein parce qu'il n'y a presque aucune de ces Lettres, dont on n'ait eu occasion de parler dans la Vie de Pogge. Pour tenir parole on se contentera de mettre ici en forme de Supplément la Lettre de Pogge à Jean Guarin * de Verone, sur la découverte de Quintilien, celle de Francisco Barbaro à Pogge sur le même sujet, & la Lettre de Cincio à Pogge pour le feliciter sur l'augmentation de sa famille. On y a joint l'Oraison funebre de Chrysole, que fit André Julien, Noble de Venise, à la sollicitation de Guarin.

I.

* Jean Guarin étoit un des Savans hommes du quinziesme siècle. Il fut Critique, Orateur, Philosophe. Il possédoit parfaitement le Grec & le Latin. Il traduisit en Latin la Geographie de Strabon & quelques Vies de Plutarque. Philippe de Bergame dit que Guarin avoit publié plusieurs Lettres, qui étoient autant de monumens de son Esprit & de son Savoir. Il mourut à Ferrare fort âgé.

I.

EPISTOLA POGGII AD
 GUARINUM, *in qua scribit*
 Quintilianum sese apud Monasterium
 S. Galli, ac Asconium Pedianum
 adinvenisse, ob quod communi Rhetorum
 utilitati gratulatur.

POGGIUS GUARINO VERONENSI
 Sal. pl. d. Licet inter quotidianas occupa-
 tiones pro tua in omnes humanitate & beni-
 volentia singulari commodum semper tibi mea-
 rum litterarum adventum esse non ignorem,
 tamen ut hisce perlegendis præcipuam quan-
 dam præstes attentionem. Te majorem in mo-
 dum obsecro: non quidem ob eam causam,
 ut aliquid in me sit, quod vel summe otiosus
 requirat; sed propter rei dignitatem, de qua
 scripturus sum; quam certe scio, cum sis lon-
 ge peritissimus, non parvam tibi ceterisque stu-
 diosis hominibus esse allaturam animi jocundi-
 tatem. Nam quid est (per Deum immorta-
 lem!) quod aut tibi, aut ceteris viris possit
 esse jocundius, gratius, acceptius, quam cogni-
 tio earum rerum, quarum commercio doctio-
 res efficimur, & quod majus quiddam videtur,
 elegantiores? Nam cum generi humano rerum
 parens natura dederit intellectum ac rationem;
 tanquam egregios duces ad bene beateque vi-
 vendum, quibus nihil queat præstantius exco-
 gitari; tamen haud scio, an sit omnium præ-
 stantissimum, quod ea nobis elargita est usum
 atque rationem dicendi, sine quibus nec ratio
 V 3 ipsa,

ipsa, neque intellectus quicquam ferme valerent. Solus est enim sermo, quo nos utentes ad exprimendam animi virtutem a reliquis animantibus segregamur. Permagna igitur habenda est gratia tum reliquorum liberalium & artium inventoribus, tum vel præcipue his, qui dicendi præcepta ac normam quandam perfecte loquendi suo studio & diligentia nobis tradiderunt. Effecerunt enim ut qua in re homines ceteris animantibus maxime præstant, nos ipsos & homines antecelleremus. Hujus autem sermonis ornandi atque excolendi cum multi præclari, ut scis, fuerint Latinæ Linguæ auctores, tum vel præcipuus atque egregius *M. Fabius Quintilianus*: qui ita diserte, itaque absolute summa cum diligentia exequitur ea, quæ pertinent ad instituendum perfectissimum oratorem, ut nihil ei vel ad summam doctrinam, vel singularem eloquentiam meo judicio deesse videatur: quo uno solo, etiamsi Cicero Romanæ parens eloquentiæ deesset, perfectam consequeremur scientiam recte dicendi. Is vero apud nos antea (Italicos dico) ita laceratus erat, ita circumcisus, culpa, ut opinor, temporum, ut nulla forma, nullus habitus hominis in eo recognosceretur. Tute hominem vidisti hætenus

lacerum crudeliter ora;

*Ora manusque ambas populataque tempora,
raptis*

Auribus & truncas inhonesto vulnere nares.

Dolendum quippe erat & ægre ferendum, nos tantam in hominis tam eloquentis fœda laceratione jacturam oratoriæ facultatis fecisse. Sed quo plus tunc erat doloris & molestiæ ex ejus viri mutilatione, eo magis nunc est congratulandum, cum sit in pristinum habitum ac dignitatem,

tatem, in antiquam formam atque integram valetudinem nostra diligentia restitutus. Nam si M. Tullius magnum præ se fert gaudium pro M. Marcello restituto ab exilio; & eo quidem tempore, quo Romæ plures erant Marcelli similes, domi forisque egregii ac præstantes viri: quid nunc agere docti homines debent & præsertim studiosi eloquentiæ, cum singularissimum lumen Romani nominis, quo extincto nihil præter Ciceronem supererat, & cum modo simili lacerum ac dispersum non tantum ab exilio, sed ab ipso pæne interitu * revocaverimus? Nam me hercule! nisi nos auxilium tulissemus, necesse erat illum propediem interiturum. Nam neque est dubium virum splendidum, mundum, elegantem, plenum moribus, plenum facetiis fœditatem illius carceris, squalorem loci, custodum sævitiam diutius perpeti non potuisse. Mæstus quidem ipse erat ac sordidatus, tanquam morti rei solebant: squalentem barbam gerens ac concretos pulvere crines: ut ipso vultu atque habitu fateretur ad immeritam sententiam se vocari. Videbatur manus tendere, implorare Quiritum fidem, ut se ab iniquo iudice tuerentur; postulare & indignè ferre quod qui quondam sua ope, sua eloquentia multorum salutem conservasset, nunc neque patronum quempiam inveniret, quem miseretur fortunarum suarum, neque qui suæ consulere salutem, aut ad injustum rapi supplicium prohiberet. Sed quia temere persæpe eveniunt, quæ non audeas optare, ut inquit Terentius noster, fortuna quædam fuit cum sua, tum maxime nostra, ut cum essemus Constantiæ otiosi, cupidus incesseret visendi ejus loci, quo ille reclusus tenebatur. Est

au-

* *In vitam patriam*, addit Mabillon.

autem Monasterium S. Galli prope urbem hanc millia passuum XX. Itaque nonnulli animi laxandi, & simul perquirendorum librorum, quorum magnus numerus esse dicebatur, gratia eo perreximus. Ibi inter confertissimam librorum copiam quos longum esset recensere, *Quintilianum* * comperimus, adhuc salvum & incolumem, plenum tamen situ, & pulvere † squalentem. Erant enim non in Bibliotheca libri illi, ut eorum dignitas postulabat, sed in teterrimo quodam & obscuro carcere, fundo scilicet unius turris, quo ‡ nec capital. quidam rei damnati retruderentur. Atqui ego pro certo existimo, si essent qui hæc barbarorum ergastula, quibus hos detinent viros, rimarentur ac cognoscerent more majorum, similem fortunam experturos in multis, de quibus jam est conclamatum. Reperimus præterea libros tres primos & dimidiatum quarti *C. Valerii Flacci Argonauticon*, & expositiones tanquam thema quoddam super octo Ciceronis Orationibus *Q. Asconii Pediani*, eloquentissimi viri, de quibus ipse meminit Quintilianus. Hæc mea manu transcripsi & quidem volociter, ut ea mitterem ad Leonardum Aretinum & Nicolaum Florentinum. † Habes, mi suavissime Guarine, quod ab homine tibi deditissimo ad præsens tribui potest. Vellem potuisssem etiam librum transmittere; sed Leonardo nostro satisfa-

* Reperimus Mabill.

† Refertur Mabill.

‡ Ne vita quidem damnati detruderentur, Mabill. ne capitales quidem rei, Menag.

‡ Addit Mabillon: qui cum me hujus thesauri adinventionem cognovissent, multis a me verbis Quintilianum per suas literas quamprimum ad eos mitti contenderunt. Hæc in nostro codice desiderantur.

faciendum fuit. Verum scis, quo fit in loco, ut si eum voles habere, puto autem te quamprimum velle, facile id consequi valeas. Vale & me, quoniam id mutuo fit, ama. Constantiæ XVII. Kl. Jan. Anno Christi M CCCCXVII.

I I.

EPISTOLA FRANCISCI BARBARI AD POGGIUM, *in qua multas historias ad suum propositum adducit, cum eum ob doctrinæ suæ elegantiam laudet & potissimum, quod ex Germania aliisque locis varia & utilia in humanitatis studio attulerit, ob quod sibi & gratias agit, idque indies magis ac magis curet, hortatur.*

ET si præclari facti tui conscientia & eruditorum hominum, de quibus bene meritus es, tanta etiam voluntate contentus sis; tamen pro ea litterarum necessitudine, qua non mediocriter devincti sumus, nostra interesse putavi tibi gratias agere, ut humanissimum hoc officium tuum minime silentio præterirem: cum illorum indicium librorum ad nos dimisisses, quos opera & diligentia tua nobis & posteris recuperasti, ut privatim & publice maximo gaudio & gratulatione frueremur. Nihil enim prope gratius ac jocundius indicari potuisset, quam id, quod communiter ad laudem tuam, quæ (ut debet) nobis carissima est,

& ad humanitatis & doctrinæ amplitudinem maximum in modum pertineret. Quis tantum in bonos omnes studium, tot pro communi utilitate labores, tot immortalia beneficia, nisi ingratus esse & haberi velit, tacitus cogitare posset, non intelligo. Tu Reipublicæ causa quid factururus esses facile declarasti; cum te non vis hyemis, non nives, non longitudo itineris, non asperitas viarum, ut monumenta literarum e tenebris in lucem erueres, retardarent. Tu *Tertullianum*, tu *Marcum Fabium Quintilianum*, tu *Q. Aseonium Pedianum*, tu *Lucretium*, *Silium Italicum*, *Marcellinum*, tu *Manilium Astronomicum*, *L. Septim. Valerium Flaccum*, tu *Caprum*, *Eutyrium*, *Probum*, *Grammaticos*, tu complures alios Bartholomæo Collega tuo adjutore vel fato functos vita donastis, vel longo, ut ajunt, postliminio in Latium reduxistis. Quo factum est, ut in medio desiderii tui cum a me abesses, te potissimum isthic esse gauderem. Quidni, cum nihil tibi prope modum honorificentius ac doctis viris acceptius assequi potuisses, quam ut antequam postulares, majora quam velles, plura quam sperares vetustatis monumenta in squalore latentia ad eruditorum hominum conspectum retulisses. Lycurgo summo viro gloriæ datum est, cum primus Homerum variis in locis per frustra dispersum, quem apud Creophyli pronepotes integre servatum invenerat, ex Asia totum in Græciam reportasset. Si quid illi doctissimi homines, ubicunque sunt, sapiunt, nonne civicam tibi coronam, quæ vitæ ac salutis a te restitutæ testimonio sit, debent, cum tua virtute factum sit, ut deinceps immortalitatem facile sperare possint: præsertim cum non modo clarissimi viri, sed etiam infimus quisque civis conservatores suos hoc honore dignos judi-

dicarit. Aesculapium inter Deos relatum accepimus, postquam cum alios nonnullos, tum Hippolytum supremum vitæ diem functum, aliquot tamen post annos moriturum, ab inferis revocavit: cui si populi, nationes, provinciae; sacras aedes dicaverunt, quid vobis (nisi hoc consuetudo jam pridem abolevisset) faciendum putarem, qui tot illustres ac sapientissimos viros mortuos in perpetuum resuscitastis? quorum ingeniis ac institutis non solum nos, sed etiam posteritatem bene dicere ac honeste vivere poterunt. Si his, qui castella, urbes, provincias, receperant, triumphum dari majores nostri censuissent, & ego dignitate ac auctoritate & gratia tantum possem, quantum hi, qui fuerunt amplissimi in literario senatu & in aede Musarum, te triumpho dignissimum decernerem; quippe cum eorum doctrina & ratio humano generi longe plus adjumenti afferre possit, quam aliquorum illustrium ducum res gestæ attulerunt. Nam ut hæc paucos indices aliquando ut unam civitatem & unam interdum provinciam ab imminentibus periculis cum magna mortalium occasione deliberaverunt & a frugalitate ad omne libidinis genus plerumque converterunt; sic humanitatem & disciplinam, quæ ad bene beateque vivendum & ornate dicendum accommodatæ sunt, non modo privatis rationibus, sed urbibus, nationibus, universis denique hominibus non mediocres utilitates afferre posse dubitandum non est. Athenienses enim cum Apollinem opinione sua sapientissimum Deum. consulerent, responsum retulerunt: Se præstantissimos cives habituros, si quod optimum ac pulcherrimum esset, liberorum suorum auribus imponerent. Quod cum doctrinam, quæ libero homine digna, liberos facit; prætenderet; id Indorum gemmas male

&

& aurum interpretati sunt; cùm id non ad probitatem, non ad continentiam, non ad constantiam, sed ad avaritiam, cupiditatem, libidinem ac levitatem propensiores reddat. Cato ille perfectus, Ciceronis sententia, Stoicus, cum ex Asia Athenodorum gravissimum Philosophum deduxisset, plus sibi gloriæ, quam Cn. Pompeio ac L. Lucullo deberi censuit, quod inermis ex Asia honestiora spolia retulisset, quam ipsi maximis copiis, magnis rebus gestis, essent consecuti. Ex quibus ille superior Mithridatico bello, cum Possidonii doctissimi viri visendi ac salutandi causa domum venisset, forès percuti de more a lictore vetuit, ac fascēs litterarum domicilio submitit; is cujus imperio ortus occasusque parere didicerat. Quid multa? Nonne Cæsar Dictator M. Tullium hostem quondam suum omnium triumphorum majorem lauream adeptum esse confessus est? Quid quod majores nostri eadem corona Poetas & eos, qui triumpharent, dignos esse censuerunt? Innumerabilia exempla sunt, quæ hic loci, ne infinitus sim, prætermitto. Nec ab honore collegæ & tuo quispiam alienior esse debet, quod M. Marcellus & P. Scipio curru triumphali inveci non sunt, cum Syracusas & Hispanias sine magistratu in potestatem rede-gissent; quod te & Bartholomæum ad hoc munus obeundum summi & honestissimi ecclesiæ Romanæ Pontifices delectos publice dimiserunt. Quod si Q. Fulvio Capua capta & Opimio Fregellanis ad deditionem compulsis triumphus decretus non pro recuperatis, quæ aliquando Reipublicæ fuissent, laurea decerni jus esset; quis ita de rebus male sentiet, ut vos vel honore statuæ dignos non putet, cum Olympionicis qui nunquam ex se, sed ex lateribus & lateratis suis nobilitati sunt, statuas di-

dicatas acceperit, vos autem ingenio & industria ea perfecisse cognoscat, quæ nisi per homines & peritos & diligentes effici non potuissent. Præterea Sex. Pacuvius Taurus, Ædilis plebeius, cum unam Sibyllarum statuam, duas autem M. Messala, quæ juxta rostra positæ fuerant, restituisset, & plerique sacras ædes ac privatas domos refecissent, non mediocrem laudem adepti sunt; Vos vero quid non estis consecuti, cum Oratores, Poetas, Historicos, Astronomos, Grammaticos, qui jam sine ulla dubitatione deleti erant, restituissetis? Profecto non usitatus honos ac pervulgatus vobis tribuendus est, sed novi singularæque debentur. Ignominia econtra notandi sunt illi Germani, qui clarissimos viros, quorum vita ad horum memoriam sibi commendata esse debuit, quantum in se fuit, vivos diuturno tempore sepultostenuerunt: quod si prudenter factum est, quid negligentius? si ex sententia, quid crudelius? An quisquam ita invidus esset, ut vos exornari nimium a me censeat? Quos autem orno? Eos nempe, qui hujus litterariæ reipublicæ plurima adjumenta atque ornamenta contulerunt. Libero patri veteres aram dicare, templa collocare, & hecatombas facere voluerunt, qui reperiendi vini usus auctor fuisset, quod plerumque libidinis, furoris, insanix instrumentum est. Nos vero præstantissimorum librorum inventoribus vel mediocrem honoris gradum negabimus? Profecto si majores nostri novitati invidissent; nec virtutem, nec industriam multis ac præclaris monumentis honestassent, nobis tot bene dicendi præcepta, tot bene vivendi exempla defuissent. Constat statuam C. Terentiæ sive Suffeciæ virgini Vestali decretam fuisse, ut poneretur ubi vellet, quia nescio quid campi Tiberini gratificata esset Populo Romano: quæ fe-
mi-

mina si hoc fortunæ munere tanto honore donata est, quis iniquum putarit, si tibi & collegæ non loricatam, non equestrem, non inauratam, sed togatam & æream in æde Camœnarum decernerem. Vellem, Poggi carissime, ut omnes vel exemplo meo curam & industriam, ac diligentiam tuam in imitationem dignam, non invidiam putarent. Profecto nisi hic honestissimus prorogandi memoriam hominum mos prorsus sublatus & antiquatus esset, honorificentissimis verbis hujus monumenti causas complecterer ipse scriptura, sed quoniam hanc veniam nobis & ætatis nostræ & reipublicæ status non præbet, vel senioris illius Catonis mei consilio contentus eris, qui suas res gestas non marmoreis ac argenteis imaginibus, quæ tempestate & vetustate intereunt, sed diuturna civium suorum memoria in perpetuum commendavit. Hæc si tecum cogitabis, æquiori animo & majori consolatione nostrorum temporum injuriam feres. Quid enim magnificentius ac præclarius assequi poteras, quam immortalia hæc tua merita non latere in tenebris, nec esse abdita; sed cum in luce Europæ tum in oculis Germaniæ provinciæ, atque in auribus omnium gentium & nationum esse posita? Quantum & illud est, quod in hoc communi gaudio vobis omnes gratulantur, vobis gratias agunt, quod curas vestras in Reipublicæ dignitatem ac utilitatem defixistis? Quo fit, ut sperem, quemadmodum cerasa Luculliana, Zizypha Papiniana, cum alter e Ponto post Mithridaticam victoriam, alter e Syria in Italiam detulisset, & quemadmodum mala ab Appio e Claudia gente Appiana & pira a Mallio Malliana cognominata sunt; sic hæc litterarum scientia, quæ vestra cpe ac opera e Germania in Italiam deferetur, aliquando & Poggia-

giana & Monte-Politiana vocabuntur. Cur autem id sperem? Quod si peregrini quidam fructus, retentis vocabulis, transmigrationis suæ auctoribus æternam memoriã propagaverunt, quid de vobis expectari par est, qui hos honestissimos & singulares humanitatis & disciplinæ fructus ad nos attulistis. Accedet ad gratiam, cum uberrimam laborum tuorum mercedem suscepturus sis, si quando, quod maxime vellem, is in universam rempublicam summam potestatem habebit, cui in doctrina, cui in virtute, cui in laude percipienda ab ineunte ætate plurimum studii fuit & temporis. Erit enim sapientis Pontificis Max. beneficiis vestram memoriã persequi & magna vobis præstare, quandoquidem non parva in hoc genere a vobis accepit, quæ eo majora iudicio meo censeferi debent, quo minus erant expectata. Sententiam de te & collega non levem & republica dignam dixisse videor: si quis tamen eorum, qui favent laudi tuæ, honorificentiorẽ dixerit, in eam me iturum facile recipio; hac tamen mea te contentum fore existimo, cum pro tua singulari prudentia eum honestum tibi triumphum videri putem, cum bene de republica meritis, verbis testimonium, ac consensu spectatissimorum hominum datur. Hæc hæcenus. Reliquum est, ut te moneam & hortor, ut incumbas toto animo & studio omni in eam rem, & reliquam illam peregrinationem, ad quam, ut ad optimum ac doctissimum Guarinum Veronensem scripsisti, probe te comparaveras, ne ullam publicæ & amplificandæ tuæ dignitatis occasionem deseras ac prætermittas. Majus enim quoddam a te Romanæ litteræ, quam adhuc præstiteris expectant, quod in eam spem abductæ sunt, (ad hoc enim natus esse videris) ut per te *Ciceronis* de Republica,

& *Varronis* divinarum ac humanarum rerum, & *Crispi*, & *Livii* libros, & *Catonis* Origines (ut ceteros omittam) recepturæ sint. Quare, *Poggi* suavissime, perge, ut cœpisti: nihil tibi fit antiquius, quam quod in his studiis & liberalissimis artibus conducere judicabis. Hi labores quietem, & hæc impensa gloriæ & fortunæ tuæ fructum quam amplissimum reddent. Quod eo diligentius tibi faciendum est, quod & valitudo *Bartholomæi* nostri hoc tibi munus magis necessarium efficit. Cum enim illius operam ac vigilantiam non parum his litteris allaturam sperarem, nescio quo casu suo, & fato nostro magna ex spe decidimus. Quamobrem omnes in te conversi sumus, quemadmodum vectores sæva tempestate vexati & cunctis navalibus armamentis nudati oculos in sacram anchoram vertere soliti sunt. Tu igitur solus pro tua cetera diligentia tantum proficis, ut hac tua cura & industria *Bartholomæi* valitudinem ad hoc munus minus graviter feramus, quæ certe literatis hominibus permolesta est. Id vero nisi tu conficias, quis alter expectationi nostræ respondeat, nescio; & tu communi utilitati & tuæ dignitati defuisse videberis. Quam quidem ad rem ut commodius navare operam queas, quæcunque inveneris, modo digna judicaris, ut scribi cures, & rogo & oro: quid invenisse enim prodest, nisi inventis uti liceret. Nam ut illud plerumque fortunæ, sic hoc virtuti attribui justis ex causis solet: nec indecorum erit beneficium tuum tueri, cujus fundamenta non opinione solum feceris, sed re quoque ipsa auxeris & confirmaveris. *Andronici Rhodii* vetus vocabis exemplum: nam cum *Sylla Apelliconis* Bibliothecam Athenis Romam misisset, eique *Tyrannionem* Grammaticum præfecisset, *Andronicus* adhibitis li-

brariis & Aristotelis & Theophrasti libros, qui pæne ignoti erant, conscripsit, eosque doctissimis hominibus misit, unde ferme reliqua omnia exempla nata sunt; & ipse apud posteros diligentia sua nobilitatus est: quod tibi quoque faciendum esse judico. Ita enim videri videor: omnes qui favent Poëtis, Oratoribus, Historicis, Philosophis, Mathematicis, qui Latinis denique literis dediti sunt, tuas in laudes certaturos, quod non parvi genus ornamenti censeo. M. Varronis, librorum, qui primo Romæ constituti sunt, curam habentis, ab Asinio Pollione imago posita est, quæ sibi, iudicio meo, non minus honoris attulit, cum a principe oratore ac cive amplissimo sibi collocata esset, quam cum eundem classis præfectum Pompejus ille Magnus confectis piratis navali corona donavit. Quodsi fortunarum tuarum ratio impedimento sit, hujus impensæ partem in me & alios, qui veteris scripturæ vestigia colimus, arbitrato tuo conferas: tibi enim non modo velut censori parendum statui, sed extra ordinem munus hoc sine provocatione decrevi. Quare voluntati meæ, & honestissimæ peritorum omnium expectationi satisfacies. Quod de tanto singulari in nos amore scribis, gratissimum est: hunc & tu fovebis, & ego quibuscunque potero rebus augebo. Vale. Ex Venetiis pridie Nonas Julias Anno Christi M. CCCC. XVII.

III.

CINCII EPISTOLA
AD POGGIUM.

CINCIUS POGGIO SANCTISSIMI DOMINI NOSTRI PAPE * SECRETARIO. Sal. pl. d. Jam pridem cum essem in palacio apostolico unà cum gravibus viris, sermoque de felicitate humana inter nos casu haberetur, Antonius de Piscia nunciavit te ex justa † uxore, uno filiolo auctum fuisse, què denunciatio cunctis astantibus gratissima profecto extitit. Omnesque unò ore gratulantes optavimus, ut is perpetue consolationi, ornamento presidioque tibi sit. Ego vero cum mecum ipse cogito puerum hunc extè viro doctissimo comprobateque vite, eque tua conjuge honestissima muliere natum fuisse; minime dubitandum esse arbitror, cum ad doctrinam, honestatem eximiasque virtutes & laudes sua natura dispositum esse. Qui cum tuis uxorisque tue domesticis institutis & moribus excultus fuerit, educabiturque preterea Florencie, que urbs miris ingeniis, miraque doctrina & precipua negociandi industria ita floret, ut omni genere laudum aut ceteras urbes superet, aut certe à nulla alia superetur, & se ipsam veram Romani populi filiam ac herede-

* On a suivi par tout l'Orthographe de l'Auteur de cette Lettre; mais on y a ajouté la ponctuation, qui s'y trouve rarement selon la coutume de ce tems-là, ou qui y est mal placee.

† Pogge avoit eu des bâtards, comme on l'a vu dans sa Vie.

redem esse ostendat, michi persuadeo eum virtutum disciplinarumque ornamenta fuscumulateque adepturum esse. Inheredit bonitati sue nature, parentum instituta ultro complectetur, mores patrios ac doctrinam avidè arripet. Neque enim sidera ipsa celorumque influxus ac fortuna, que humanarum rerum domina esse dicitur, prestantes hominum naturas bonarum artium studiis & optimis morum institutis roboratas pervertere ac depravare possunt. Quamquam Homerus auream illam catenam fingat, à celo ad terram usque venientem; quam quom homines deorsum trahere conantur, ab ipsa potius tracti sunt. Hanc quidem catenam poëta fatum appellat, ut intelligamus humanas actiones fato inferiores esse, nec ejus vi ac necessitati ullo modo resistere posse. Allusit fortasse poëta multitudinis iudicio, aut profecto ita credidit, cum nonnulli etiam Philosophi non minuti quidem hanc de fato opinionem pertinaciter tenentes ab ea rationibus abduci minime potuerunt. Que cum ita sint, cape à teneris, ut dicitur, unguiculis hujus tue imaginis curam, in eaque gradatim alenda tantum studium, tantamque diligenciam adhibeas, quantam flagitat paternam caritas. Quod si forte instituisti, ut tua uxor hianti filio ubera non tradat, ut ad ampliandam sobolem fecundior existat, & in valetudine facilius conservetur, incumbito omnino ut nutricem habeat corpore robustam, complexionis natureque bonitate prestantem, que etiam ingenuos ac liberales mores habeat. Quantam autem in educandis pueris nutrices vim habeant, quantumve aut earum probitate ad virtutem eos inclinent, aut improbitate ad vicia impellant, noster poëta declarat cantibus.

Homer.

Iliad. ①.

v. 19. &c.

Virgil.
Æneid. L.
IV. v. 367.

Hircaneque admorunt ubera tigris.

Quom autem adoleverit, enitere, ut omnis ejus etas de se ipsa contenta sit, utque sermones actionesque etati consonent, ad quantum puericiam adolescencia, adolescenciam juven-ta, juventam grandior etas annis superat; tan-tum prudentia ceterisque virtutibus excellat, ut per omnem vitam animo ac corpori armo-nia quedam apte respondeat, & continuo ma-jor virtutum suarum splendor appareat. Verum quia nichil virtuti ac rationi magis repugnat, nihilve magis adversatur quam corporis vo-luptas, comprimenda profecto est, & adhiben-da curacio ne per viscera serpens artus ac men-tem enervet. Tantum autem sibi tribuendum est quantum ad conservandam naturam perti-net. Sed ejus insidie tanquam callidi hostis, evitande sunt. Habet enim titillaciones vene-natas quidem suavitatem quandam pre se fe-rentes, que nisi moderacione vite, curis, vi-giliis & exercitacionibus, modico cibo, & persico, ut dicitur, nasturcio * reprimantur, eo trahimur, ut ratio ipsa que hominis auriga esse debet, & tanquam regina in arce mentis dominari, voluptate victa prostrata jaceat: & cum ab extenuato eciam nature lumine ali-quando excitata se ipsam erigere voluerit, in ipso conatu rursus cadit, & turba viciorum apum in morem veniencium duce voluptate obruitur. Preclare itaque Hercules † volupta-tem

* *Nasturcium Persicum*, c'est du cresson de Perse. Xenophon *Cyropæd.* L. I. p. 4. & Ciceron *Tuscul.* L. 5. c. 34. nous apprennent que les Perses ne donnoient que de ce cresson à leurs enfans avec le pain. Cette plante est un preservatif.

† Voyez ce choix d'Hercule dans Xenophon, *Me-morab.* L. II. p. 583. Un savant Seigneur Anglois, qui est mort en Italie, avoit fait le dessein de ce choix d'Her-

tem est aspernatus, ejusque delicias pro nichilo putavit. Intellexit enim vir ille, quem ob suarum virtutum excellenciam fortitudinisque prestanciam gentilitas Deorum in numero collocavit, viam illam quam virtus suadebat, quamquam difficilem, asperam, laboribus anxietatibusque plenam, continere tamen in se felicitatem, & demum parituram esse leticiam atque jocunditatem nullo unquam tempore defuturam. Quemadmodum apud Hesiodum * est,

Τῆς δ' ἀρετῆς ἰδρῶτα θεοὶ προπάροθεν ἔθηκαν.

Alteram vero viam quam voluptas ingrediendam esse alliciebat, similem esse putavit histrionibus, qui cum abjecti obscurique homines sint, simulato vultu Hectorem, Agamemnonem referunt. Ita voluptas vultu blanda deliciis mulcet, que plerunque in dolores converse perniciosam ejus naturam ostendunt. Ex his igitur ambabus viis tamquam ex diversis fontibus, felicitatem miseriamque nasci recte arbitratus est. Sed nescio quo pacto à gratulatione ad vite restitutionem (a) ac pre- (a) Forfan,
cepta oratio defluxa est. Ego vero, mi Poggi, institutio-
non ita tui ignarus sum, ut hoc scribens te pre- nem.
ceptis Philosophie ab adolescentia admodum eruditum excitare velim, & caritate erga filium ardentem ardenciolem efficere, qui summo amore filium prosequeris, ut bonarum artium Disciplina, maximarumque rerum experien-

d'Hercule, tiré de Xenophon, qui a paru au Public d'un très bon goût. On ne fait s'il a été executé.

* Hesiod. Op. & Dier. 289. On a mis ce vers d'Hesiode en la place de la copie fautive qui paroît dans cette Lettre.

riencia ac exemplo vite vel tuum vel alios adolentes ad rectam vivendi viam facile inducere potes. Sed quia hic est amicorum mos, hoc munus, ut eos qui nobis benevolentia conjuncti sunt, nonnunquam ad preclara opera hortemur, que tamen ipsos effecturos esse non dubitamus, & si quid rerum expetendarum aut à natura aut a fortuna sibi tributum est, simul congratulemur, ut majori efferantur leticia intelligentes in suis laudibus eadem sentire, que amici sentiunt, & ampliori etiam gaudio extollantur, cum percipiunt suis felicitibus eventus eos quos diligunt, aut eque aut certe prope gratulari. Extremum est ut ad nos qui desiderio tuo vehementer movemur prope proficiscaris. Quom autem adveneris natalicia tui filii solempni in convivio celebraturi.

(a) Forfan,
princeps.

Ubi tu hujus symposii principis (a) una cum grecorum, latinorum Philosophorum cetu aderis, multa que, ut in conviviis fieri solet, in medium ponentur, presertim disputatio de voluptatis natura, que profecto patronos habebit acerrimos, cum in defensione sue cause epularum suavitate, crebris poculis sensibus jocunditatem ita infundet ut in blanda quasi mercede alleciti pro ipsius dignitate tuenda acucius disputabunt. Ego etiam qui hanc ipsam voluptatem acerbissimis verbis insectatus sum, ab hominibusque exterminandam esse censui, fortassis eam in gratiam redisse profitebor. Ex Ferraria. Id. Octobris.

I V.

ANDRÆ JULIANI *pro* MANUELE CHRYSOLORA
FUNEBRIS ORATIO*incipit.*

SI quis vestrum est, Viri doctissimi, qui forte admiretur, quod ego, qui neque ingenio neque eloquentia is sim, qui in Manuelis funere laudes nedum Oratione mea ornare, sed pene verbis referre possim: inter vos primum spectati atque optimi Viri hujus virtutes immensas ausus sim enarrare. Hanc totam in Guarinum nostrum causam vertat, est sua potius benevolentia solita, quam aut auctoritate mea, aut aliqua orandi facultate, quas in me nullas esse sentio adductus, hoc mihi dicendi onus adjecit, cui ex ea amicitia, quæ mihi cum illo jam diu est, haud æquum esse censui, morem suis in lacrymis negare. Majorem tamen in modum cupiebam, quod cum de Manuele defuncto laudationem audituri fuissetis, non mei, sed ipsius Guarini Oratio fuisset, qui cum magna dicendi copia, tum exercitationis vi præditus sit: sententia mea hanc sibi rem vindicare debuisset. Tamen, quoniam, charissimi velut patris atque suavissimi Præceptoris morte lachrymæ, ut videtis, hoc fieri vetuerunt, ad me hanc rem detulit, non, quod in dicendo aut doctior, aut uberior verbis sim, qui mihi semper Præceptores & Magistri fuistis: sed quia hujus ornatissimi viri laudes mecum forte sæpius, quam vobiscum communicare solitus erat. Verum neque mihi tantum assumerem, Viri lite-

ratissimi, ut Manuelem Chrysoloram laudatione mea diuturniorem famam consecuturum putarem, nisi integerrimam ejus in omni parte ætatis vitam, summam religionis scientiam, fidem, continentiam conspicerem, quæ etsi non orando, enumerando certe non minimam sibi gloriam vendicare potuerunt. Quod enim genus orationis, quæ copia, quæ dicendi aut scribendi auctoritas hujus nobilissimi Viri clarissimi-que Philosophi, satis ornate, satis digne commemorare possit? Quas ipso potius vivo, quam mortuo, utinam referre nobis contigisset. Sed incertus atque inopinatus casus hanc optatissimam nobis voluptatem interceptit. Nam cum summus Pontifex Constantiam ire constituisset, nonnullosque summæ auctoritatis Viros & sapientiæ atque erga hanc nostram religionem insigni quadam pietate affectos sibi delegisset, Manuelem inter plurimos habere constituit, qui in hanc laudatissimam rem, necessariumque negotium ita omnem curam, studium, diligentiamque contulit, ut neque vim ullam, neque insidias, neque metus perspicere, nec senectutis suæ incommoda aut labores *extimare* (a) videretur. Quo circa hujus tam diu agitatae, divisæ lacerataeque religionis nostræ divino prope affectu permotus Pontificibus maximis, qui ipsius gravitatem, prudentiam & vitam, tanquam cœleste oraculum venerabantur, Concilii sententias, quantum in se fuit, suscipiendas fore suadere conatus est. Et ut cæterorum bonorum judicis adhæreret, omnem itineris longitudinem, frigora, hyemes, viarum asperitates atque mortem, si opus esset, perferre instituit. Quæ cum, ut cogitaret, perfecta fuissent, inveteratos Græcorum errores ad Romanam religionem sua opera ac diligentia deduxisset. Quo quidem officio omni laude atque honore dignissime

(a) Forſan.
Extimere.

ſimo quid majus fieri, aut divinius excogitari poterat? Quam coronam, quas ſtatuas huic viro, cui nullus honos, niſi debitus, nulla gratia, niſi digniſſima, reddi poterat, homines, ſi in vita diutius fuiſſet, ſtatuiffent? Ipſe mediufidius non ſolum urbes, ſed ipſi prope dicam agri, colles, & ſi non pares, maximos certe honores Manuelli decreviſſent. Sed cum præter ſuam opinionem atque omnium bonorum judicium, communem omnium libertatem deſſam videret, & ad unius voluntatem redacta omnia, tandemque Pontificem ſuum ad fugam redactum aſſiduis febribus obſeſſus eſt, paucos poſt dies, dolore magis urgente, quam morbo, exceſſit e vita. Imo, ſi diligenter attendere ac vere judicare voluerimus, ad eam acceſſit vitam, ad quam majores noſtri ſuos illuſtres Viros aſcendiſſe arbitrabantur, qui cum ſuis curis ac moleſtiis ſoluti fuerant, ſuperiorum immortalium cœtum adire affirmabant, quibus non modo ſtatuas, verum etiam aras ac templa dedicabant. Eorum ſententias ſi quis noſtrum velut facinus probarit: neſcio, cur non Manuelli noſtro inter ipſos ſuperos conſtitutum locum judicemus, præſertim cum totius ante actæ vitæ ſuæ mores conſpexerimus, omnemque præteriti temporis ac pueritiæ rationem recordari voluerimus, quam demum adoleſcens incredibili penè virtute ſummam fuiſſe declaravit. Quis enim eſt, qui tam ſingulari humanitate, verecundia, modèſtia adoleſcentiam ſuam ornaverit, qui eo ætatis tempore omnes libidines propulſavit? qui omnem ſui corporis partem illæſam ſanctiſſimamque ſervaverit? qui teneris adhuc annis ſe ſic ad Philoſophiam, liberaliumque ſcientiarum ſtudia contulit, ut adoleſcens inter Philoſophos & doctrina & vita numeraretur? Hoc, Viri optimi, paucis conti-

gisse legimus. Platonem namque & Aristotelem aliquot post adolescentiæ suæ annos Philosophiæ operam dedisse constat, quorum codices, quos in senectute e media Philosophia haustos scripserunt, hic adolescens magno studio consecutus est, ut cæteras demum ætatis suæ partes clarissimis virtutibus nedum ornaret, sed ut numquam etiam hominum memoria eyelli possent, effecit. Hi sunt gradus, Viri clarissimi, qui ad dignitates, qui ad honores, qui ad famam liberos ascensus parant. Hæc sunt ea virtutis elementa, quæ non summis ac nobilissimis viris solum, verum etiam infimis, immortalem gloriam vendicant. Hujus nimirum adolescentiam omnes vos semper probastis, qui tam egregie tractata futuræ senectutis suæ fundamenta his moribus ac vita jecerat, & quæ usque ad posteros ipsius cineres, sibi pudicitiam, castitatemque servarat, quam seculorum nostrorum memoria, literatorum virorum commendationes, hominum linguæ divinis laudibus celebrabunt. Pari deinde virtute, animo, cura, omnis avaritiæ impetus propulsavit, quæ non solum privatos penates, verum etiam civitates, provincias, omniumque virtutum ornamenta corrumpit. Ab se enim præclare actum, existimabat, cum minus pecuniæ, multum gloriæ domum reportasset. Quanta fide, quanta integritate rationis pecuniam ex Europa exactam (quam totam pene illustravit) cum ex Byzantii obsidione legatus ad ipsius Principes missus esset, Imperatori suo designavit, qui Principes, cum belli necessitate adducti tum maxime dignitate, sapientia ac auctoritate hominis moti magnam auri partem contulerunt. Qua in legatione Manuelis sapientiam atque fidem admirati maximis sæpe præmiis, cum ipsum ad se ducere conati sunt, ut suis in rebus gerendis, consiliisque

capiendis tanti Viri prudentia dulcissimaque hominis familiaritate uterentur. Sed ut ab omni libidine corpus: ita ab omni lucri suspicione animum semper aversum habuit. Quemadmodum enim ille ipse Transalpinæ voluptates nullam in ipsum luxuriæ suspensionem inferre potuerunt, sed continentiae potius suæ cunctis exemplum atque experimentum extitere: Ita illum neque auri fitis, neque gloriæ aut honoris cupiditas, neque ambitio ulla ab instituto opere retardavit. Non refertam clarissimis Viris atque optimis artibus Italiam ad quietem elegit: non imminente denique bello oblatum otium anteposuit: sed tanta abstinentia continentiaque usus est, ut quæ cæteri magnopere optare videntur, ab se ea ipsa spernenda judicaverit, adeo ut non ex Byzantio antiquissima civitate Augustorum urbe, aut ex patritia familia ortum sed velut e cælo demissum homines intuerentur. Qua vero cæteris in rebus moderatione, humanitate, clementia usus sit, facile omnes intelligunt. Nec scio, an Xenocratem, aut Tarentinum Architam, aut reliquos homines in Philosophia clarissimos Manuelli non modo anteponere, sed nec æquare possim; qui cum aliquando ab æmulis atque invidis detractum suæ dignitati apud Imperatorem intellexisset, non modo in eos, cum facile posset, ultus est, sed ultro se in periculoseorum defensore patronumque constituit. Ampla hæc laus, memoria Chrysolorarum nominis dignitas atque gloria, & ut modo dixi, quæ ex mortalibus hominibus superiorum immortalium cœtus auget. Sed liberalitati ejus quam aliam comparabimus? Difficillimum est judicare utrum majore laude dignus existimetur, an ea, qua in suos, aut in alios usus sit. Cujus rei testes quam plurimi, nisi nota hæc

vobis essent, adduci possent, unum tamen Gu-
 rinum nostrum dicam, qui cum Græcarum
 literarum, in quibus nunc peritissimus est,
 Manuelem sibi præceptorem delegisset, ab eo
 non modo doctrina & moribus ornatus fuit,
 sed multis aliis perpetuis ac maximis beneficiis
 sæpenumero adjutus. Quod non minus in
 omnes, qui vel artibus suis vel opibus eguis-
 sent, fecisse constat. Quot enim, cum aut
 scientiæ, aut alicui studiosæ rei operam dare
 instituisent, egestate impediti, si Manuel de-
 fuisset, incepta nondum re, defecissent? Qua-
 ta vero pietate, misericordia fuerit? non gra-
 tissima solum in parentes & necessarios, be-
 neficia in cives suos, in patriam divina prope
 merita declarant; verum etiam in nostram re-
 ligionem, immortalisque Dei cultum, hono-
 resque agendos, assiduique labores, postre-
 moque hæc legatio demonstravit. Quæ aman-
 di ratio? Illud ego visus sum dicere, quod
 sæpius a sapientissimis atque optimis viris au-
 divi, cum in sermonem de Manuelis amicitia
 incidere. Neminem umquam aut benevo-
 lentia in omnes, aut amicitia in bonos viros
 ipsum antecessisse, neque qui in comparandis
 aut conservandis amicitiiis majorem diligen-
 tiam adhibent. Nec id solum sibi ipsi persuade-
 bat: verum etiam cum nihil ipsi tam virtuti
 consentaneum, tam jucundum, tam necessa-
 rium & secundis & adversis rebus existimaret,
 omnes quantum poterat, notos & necessarios
 hortabatur, ut cæteris rebus humanis amicitia
 anteponerent. Nihil etiam vel ad augen-
 dam gloriam vel ad propriam communemque
 omnium utilitatem conservandam majus ne-
 que viro bono dignius a natura dari posse di-
 cebat. Hi sunt, Viri clarissimi, humanitatis
 & sapientiæ fructus, & expressa hæc signa

virtutis, communique hominum consensu divina naturæ commendatio. Quæ etiamsi morte hac extinguere non valeant, tanti viri consuetudine nos tamen orbatos video. Quorum omnium nostrum dolorem, amicorum & necessariorum luctus, mœrorem patriæ, domus Chrysolitarum calamitatem, quo pacto possim sine lachrymis referre non video. Ea enim ætate nobis ereptus est, qua bonis artibus, optimis disciplinis, & Græcis & nostris, haud parum prodesse poterat. Nam ut primum ab his se curis, quod toto animo conceperat, solvisset, omnem ad scribendi studium operam atque otium contulisset. O gravem atque acerbum diem hunc, qui non solum domesticis ac civibus tuis, verum etiam externis, hanc tuam mortem nuntiavit! O lugubres Epistolæ nuper hic perlectæ, lachrymarum atque tristitiæ plenæ! O fors hominum ignara instabilisque fortuna, quam repente ea congratulatio, cupiditas ac voluptas, quas tui jucundi reditus expectatio paulo ante tuis omnibus afferebat, ad lachrymas conciderunt, quæ nos undique ad luctus nostrosque erroris duplicant, & inprimis charissimi necessarii tui, Viri ornatissimi, atque illa tua nobilissima familia dignissimi Johannis Chrysoloræ, lachrymæ movent, quæ certe me plurimum ad dicendum impediunt, cui quid infelicius accidere, aut acerbius inferri poterat, nescio. Hic est qui generis tui dignitatem, studia, honores, cæteraque paternæ familiæ tuæ ornamenta, lacerata peneque extincta, non modo clara sobole, sed optimarum artium disciplina, quas a te olim didicerat, favente Deo reficiet. Sed omittamus nunc de Johanne dicere, cujus humanitas, scientia, incredibilis virtus ac sapientia alios sibi locos vendicare

poterunt, & ad id nostra redeat oratio, quod superius dicendum erat; cum Manuelis studium & industriam commemorarem. Cujus ingenium ego ipse, qui nihil de eo majus aut admirabilius, quamquam antea audiveram, afferri posse credebam, sæpius ac vehementer admiratus sum. Nam cum jam grandis esset, nullius Præceptoris auxilio nostras perdidicit literas, neque sibi oneri visum est, cum tot annis Philosophiæ studio vacasset, ad puerilia literarum elementa reverti, commodum atque otium aspernari; somnum ac voluptates omnes rejicere, totumque id tempus, quod ad res suas familiares obeundas, quod ad ipsam corporis requiem dari oportebat, omnem in hanc nostram scientiam perdiscendam contulit. In qua paulo post tantum profecit, ut doctissimis literatisque Viris nostris eum æquare Latini minime dubitaverint; quod haud nostrarum solum illustrandarum causa, quas clarissimis Philosophis, eloquentissimis oratoribus, summisque bonarum artium doctoribus refertas audierat, verum etiam ad suam & propagandam & conservandam scientiam, fecisse videtur. Nam cum Græcus fuerit, multis vestrum patere video, ut credere incipiatis, Græcos homines, omnium quondam scientiarum, omnium bonarum artium, omnis vitæ, optimarumque rerum omnium inventores, præceptores, magistros fuisse, cum Manuelis nostri vitam perspicitis, qui omnibus in rebus ita irreprehensus vixit, ut bene beateque vivendi cunctis se speculum exhibuerit. Quod quidem mecum revolve, tamen vobis, spectatissimi Viri, mihi que persuadeo, æquo animo Manuelis mortem esse perferendam, qui ita ex hac nostra vita excessit, ut immortalem ipsius animum & ad

me-

meliora proficisci, & nobiscum semper arbi-
 trari possimus. Sed quo nunc te vertes, Græ-
 cia? quas parabis lachrymas? Philosophorum
 omnium tuorum genus Manuelis morte mihi
 pene sepultum videtur. Cui post hunc vacuas
 scolas trades? cui veteres tuorum illustrium
 virorum annales, cui quondam ex majoribus
 tuis artem Philosophicam assignabis? quem
 sibi hæredem institues? Te ipsam lugere oportet.
 Nihil enim mali accidisse Manueli, sed
 tibi arbitror, & si quid accidit, tui solum in-
 fortunii mœrore accidit. O Socratis sapientia,
 o Platonis divinum ingenium! Aristotelis ad-
 mirabilis cunctis in rebus ordo, Demosthenis
 eloquentia, omniumque Philosophorum Athe-
 niensium gymnasia, cui nunc ex vestris tot
 vigilias, labores, famam committes? Quid
 infortunii tibi, infelix Græcia, addi poterat, nisi
 ut tot Regibus exactis, tot urbibus everfis,
 tot rebus publicis deletis, tanti quoque Philo-
 sopherum decorem amitteres? Sed cum nihil hac
 re certius homini a natura datum sit, neque
 reliquis in rebus nostris sempiternum aliquid
 aut diuturnum fecerit, compositis animis fe-
 renda sunt omnia. Unum tamen persuadere
 tibi non omittam. Quoniam Illustrissimorum
 Imperatorum atque horum Virorum, quos
 nunc dixi, semper sedes ac domicilium fuisti,
 ut non solum huic locum statuas aut ea cor-
 porum simulachra erigas, quæ præteritis ho-
 minibus dedicabas ad suarum immortalem me-
 moriam virtutum eas constituas effigies, quæ
 apud futura secula sempiternam de se laudem
 prædicant. Et ne hoc tam claro Viro minus
 etiam grata videare, immortalem ipsius me-
 moriam cole. Cole continentiam, moderatio-
 nem, humanitatem; cole liberalitatem, quam
 in propinquos, in amicos, in patriam gessit;
 cole

cole studium, doctrinam, divinarum humanarumque rerum scientiam hominis tui. Vos autem Viri eloquentissimi, ejus, cujus opera, vos nostræque literæ tantum sunt illustratæ, recordatione ac desiderio amicissimi, inquam, Manuelis nostri gloriam, nomenque totis animis atque ore celebretis. Nam cum omnibus rebus terminos, licet incertos, natura posuerit, horum tamen virorum æternam apud mortales famam, nisi interciderit negligentia scriptorum, ingenia artesque reservant.

FIN de la IV. & derniere Partie
du POGGIANA.







PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

PA
8477
B765Z77
v.2

Lenfant, Jacques
Poggiana

